









LES

PLAGIATS

DE M. J. J. R. DE GENEVE,

SUR

L'ÉDUCATION.

Grandia verba ubi sunt? Si vir es, ecce nega.

MARTIAL. L. 2. Epigr.

D. J. C. B.

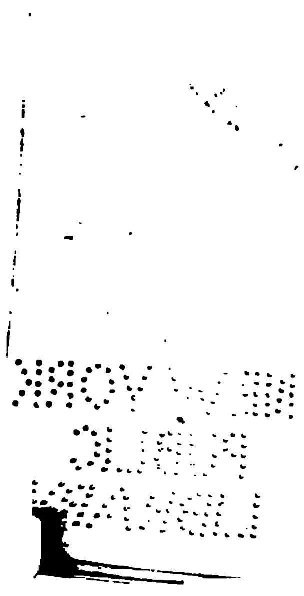


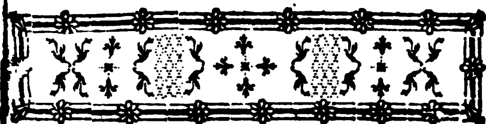
A LA HAYE;

Et se trouve à Paris,

Chez DURAND, Libraire, rue S. Jacques, à la Sagesse.

M. DCC. LXVI.





PRÉFACE.

PEU d'Auteurs ont essuié un déchaînement aussi universel que le célébre Jean-Jacques Rousseau..... Ici qualifié d'homme à paradoxes ; là reconnu pour ami des opinions les plus révoltantes ; ailleurs accusé de fomenter la discorde & l'indépendance ; on s'est imaginé lui faire grace, lorsque l'on s'est abstenu de le dévouer au bucher.

Sans avoir égard aux clameurs de la multitude, j'ose compatir à la triste destinée d'un homme

plus misantrope que méchant; & je ne désespére pas de diminuer les torts dont on le charge peut-être à la légére. Car s'il n'a rien écrit contre l'abus des Sciences, qui n'ait été avancé par Lilio Gyraldi (*a*); les défauts du Copiste ne doivent être imputés qu'à l'imperfection de son modele.

Qu'y a-t-il dans les humiliantes situations des premiers humains, que Mariana n'ait détaillé aussi-bien que le Philosophe Genevois, dans le Discours de l'*Inégalité* (*b*):

(*a*) Progymnasma advers. Litt. inter Opera Gyraldi, in-fol. *Basileæ* 1580.

(*b*) Mariana Soc. Jes. de Reg. Institut. *Moguntiæ* 1605. L. 1. c. 1. Solivagi initio homines, incertis sedibus, ferarum ritu &c,

A-t-on droit de reprocher à M. Rousseau, les rêveries du Pere Buffier, sur la félicité des Sauvages, & les vains assujettissemens de la politesse (*a*)? En dérobant à Locke, une partie de ce qu'il y a d'estimable dans *Emile*; aux séditieux Ecrits d'Etienne de la Boetie, le venin du *Contrat Social* (*b*); à M. Nicole, à M. Bossuet, de sûrs préservatifs contre le danger des Spectacles, M. Rousseau n'est nullement blâmable de souscrire à la vérité qu'il rencontre comme

(*a*) Buffier Cours des Sciences, Diss. 5. in-fol. p. 974.

(*b*) Le Contre-un, ou l'Ante-noticon, Disc. de la Servitude volontaire. Il se trouve dans les Mém. de Charles IX. A *Meidelbourg* 1578.

par hasard; ni singulier de puiser des sentimens irréligieux dans les Livres qui les respirent.

Sextus Empiricus avoit soutenu, dès le second siécle, qu'il n'y a dans la Musique ni observation des nombres ni cadence : M. Rousseau vient de restreindre à la Musique Françoise, les principes de ce Septique; il n'y a pas là, ce semble, grand effort d'imagination.

Le Devin de Village est une piéce charmante qui fera long-tems regretter la mort prématurée de M. Gauthier, Musicien de Lyon: il dépendoit du Public de discuter le fait, avant d'adjuger ce

ftame à M. Rouffeau (*a*). Quant à la nouvelle *Heloïse*, elle a tant de conformité avec *Clarice*, que le Philofophe Genevois eft encore ici privé du mérite de l'invention. Il feroit le plus décidé Plagiaire dont on ait mémoire, fi Labbe n'eût jamais exifté. Grace à ce Jéfuite, M. Rouffeau n'eft pas même Original dans fa méthode ; rien n'eft plus facile à démontrer.

L'ufage du difciple de S. Ignace, pour ôter au Public le foupçon de fes emprunts, étoit d'infulter aux Sçavans dont il ufurpoit les productions. Il défiguroit des

(*a*) Journ. Encyc. 1763. Mars, Avril.

Traités entiers, pour se les appro-
prier, à la faveur d'un masque
inconnu. Ses exactions dans l'em-
pire des Lettres étoient telles, en
un mot, que l'on retrouvoit parmi
ses Ecrits, ce qu'il y a de mieux
en tout genre, dans les Biblioth-
ques.

Appliquons à M. Rousseau ce
que nous venons de dire du Pere
Labbe; de leurs traits rapprochés
il ne se formera qu'un seul tableau.
Tous deux acquirent une grande
célébrité à peu de frais: tous deux
traiterent cavalierement leurs con-
temporains; ni l'un ni l'autre ne
produisirent rien de véritablement
utile à la Patrie. MM. de Port-

Royal n'étoient aux yeux du Jésuite, que des Verbiageurs, & M. Samſon qu'un mauvais Géographe; comme à ceux de notre Genevois, Locke paroiſſoit le fauteur des préjugés; & Crouzas un pédant.

A des parités ſi frappantes, il ne manque que la réalité de la Métempſycoſe, pour ſe perſuader que l'Ame du Pere Labbe, fait pénitence dans le corps d'un ſuppôt de Calvin.

Je laiſſe à des mains accoutumées au combat, l'honneur de venger la religion, des Sophiſmes de M. Rouſſeau. Qui ne connoît l'Inſtruction Paſtorale du pieux &

ſçavant Evêque du Puy, ſur la prétendue Philoſophie des Incrédules modernes, à laquelle notre Genevois a tant de part? Les Lettres de Jacob Vernes, contre cet Auteur: les nombreuſes réfutations d'Emile, qui ont été publiées avec un ſuccès dont le ſilence de M. Rouſſeau annonce le mérite & fait l'éloge: tous ces Ouvrages décélent l'inutilité des attaques ultérieures qu'une critique imprudente méditeroit à l'avenir.

Que l'Egliſe anathématiſe le Philoſophe impie; que la Police proſcrive le ſujet factieux; leurs décrets me feront toujours ſacrés. Mais ces lugubres objets trop ſou-

vent reproduits, fatigueroient les Lecteurs & répugneroient à mes inclinations. Flétri par différens Tribunaux, suspect à ses Concitoyens, réduit à errer de Province en Province, M. Rousseau à longtems excité ma commisération par l'excès de ses disgraces. Le détracteur des Loix, l'ennemi du bon ordre a été suffisamment réprimé; le Plagiaire n'a point encore subi d'examen. Je me livre avec d'autant plus de sécurité à ce genre de critique, qu'il ne porte atteinte ni à l'honneur ni aux autres qualités essentielles de l'honnête homme. Si dans quelques occasions difficiles, il m'arrive de

parler avec trop de chaleur, mon zéle eſt juſtifié par la pureté de ſon principe. Un Chrétien, un cœur patriote, doit marquer ſa ſenſibilité aux outrages qui flétriſſent les objets de ſon culte & de ſon eſtime.

Dans la diverſité des matieres qu'embraſſent les Ouvrages de M. Rouſſeau, l'on s'étonne de ne remarquer ni garans ni citations; & ſelon moi, ce ſeroit un tout autre ſujet d'étonnement, de le trouver docile à une pratique qui réduiroit à rien la collection de ſes œuvres. Quand Bathylle ſe déclara furtivement, auteur du Diſtique, *Nocte pluit totâ &c.* il

ſouffrit que Virgile confondit ſa hardieſſe ; mais il ſe laiſſa encenſer auſſi long-tems qu'il trouva des duppes. Telle a été la conduite de tous les Plagiaires & telle eſt celle du Philoſophe Genevois. On a eu beau lui crier, Renoncez à vos principes inouïs; défaites-vous de votre humeur ſinguliere, il n'avoit garde de diſſiper l'illuſion : cependant, un ſimple aveu ſuffiſoit pour remettre dans le train ordinaire, cet Ecrivain que le Public préconiſoit comme un Phénix. Il n'avoit qu'à dire, *Hobbes* m'a fourni ſes rêves politiques; je dois à Corneille Agrippa, mes invectives contre le genre humain;

à la Bruyere quelques caracteres triés dans le Livre de ce ſage Obſervateur ; tout étoit dit, on ne parloit plus de Jean-Jacques Rouſſeau.

Pour éviter de m'égarer ſur ſa trace, à travers un mêlange fantaſque de vérités conſtantes & de maximes haſardées, je réduirai mes obſervations au ſujet d'*Emile*, à un petit nombre de paralleles qui rendront ſenſibles, les rapports de cet Ouvrage avec les Auteurs que M. Rouſſeau a copiés. Ce terme a quelque choſe d'offençant, mais aſſez de preuves y donnent lieu, pour me croire diſpenſé de l'adoucir. Martial penſoit comme lui,

qu'il ne ſuffit pas d'avoir écrit des Brochures, pour ſçavoir compoſer un Livre. Emil. Préf.

> .... *Facilè eſt epigrammata bellè*
> *Scribere, ſed Librum ſcribere, difficile eſt.*

La maniere unique dont ce Poëte peignoit, le rendoit Juge compétant des Ouvrages d'eſprit; au lieu que le Citoyen de Geneve, preſque toujours réduit au foible mérite de Compilateur, ne ſe décide que par oui-dire, & n'a pour l'ordinaire que des opinions empruntées. » Les hommes ne ſont » point faits (ſelon qu'il le pré» tend) pour être entaſſés en four» millieres, mais épars ſur la terre, » qu'ils doivent cultiver. Plus ils

» ſe raſſemblent, plus ils ſe cor-
» rompent. Les infirmités du corps,
» ainſi que les vices de l'ame, ſont
» l'infaillible effet de ce concours
» trop nombreux. L'homme eſt de
» tous les animaux, celui qui peut
» le moins vivre en troupeaux.
» *Émil. T. 1. p. 78.* «. Paradoxe ainſi rendu par l'Auteur de l'Analyſe des Oeuvres du Chancelier Bacon, imprimée chez Arskée, 1755. 2 vol. in-12. *Quand on conſidére que les hommes ſe corrompent & s'empoiſonnent mutuellement, croiroit-t'on qu'ils ſont faits pour habiter enſemble? D'où vient que dans tous les lieux d'aſſemblée publique, on eſt ſujet aux pamoi-*

ſons ? C'eſt que les hommes ſouf-fient une peſte ſubtile. Les trou-peaux n'éprouvent pas ces altéra-tions dans leurs étables. Tom. 2. p. 329.

Combien d'autres penſées M. Rouſſeau a-t-il inſérées parmi ſes productions, avec auſſi peu de travail ? Ce Sophiſte tâche de nous perſuader » qu'à quinze ans, les » enfans ſont encore incapables de » connoître la Divinité. *Emil. T.* 2. » *p.* 325. Il appréhende que l'idée » trop tôt communiquée de l'Etre » Suprême, ne trace dans leur » cerveau des images difformes, » fantaſtiques, injurieuſes; & qu'ils » ne conçoivent plus étant hom-

» mes, d'autre Dieu que celui des » enfans. « *Ibid. p.* 327. & *T.* 4. *p.* 77.

L'Auteur des Pensées Philosophiques, n'étoit point différemment affecté. *A peine un enfant entend-t-il, qu'on lui demande;* Qu'est-ce que Dieu? *On lui inculque une des plus importantes vérités, d'une maniere capable de la décrier un jour au tribunal de la raison.* N. 25..... *On nous parle trop tôt de Dieu. Qu'y a-t-il en effet de surprenant, si un jeune homme trouvant à l'âge de 20 ans, l'existence de Dieu confondue dans sa tête, avec une foule de préjugés ridicules, vient à la méconnoître?* N. 26.

Ainſi ſemblable au Caméleon ; M. Rouſſeau prend la teinte des choſes, auſquelles il s'attache, ſans en conſerver aucune qui lui ſoit propre.

Fidéle à ſes engagemens, il devoit frayer des routes ignorées & s'appéſantir moins ſur l'obligation impoſée par la nature, aux meres d'allaiter leurs enfans & aux peres de pourvoir à leur éducation. C'eſt une matiere que la publication d'*Emile*, n'a rendu ni plus intéreſſante, ni mieux développée qu'elle n'eſt, dans une infinité de Livres concernant l'éducation. Rien n'obligeoit M. R. d'entretenir le Public, des devoirs des

Précepteurs ; car il répéte exactement les principes de Quintilien ; ni de traiter si au long, de l'inconvénient attaché à la fréquentation des Ecoles publiques, de la dépravation qui regne dans les grandes Villes, des débordemens occasionnés par le luxe, de la tyrannie de l'opinion ; toutes vérités triviales où il n'y aura désormais que redites à produire.

Quand il se plaint » que l'art » de former les hommes est encore » oublié, *Emil. Préf.* «, j'aimerois autant lui entendre dire : Mortels, qui que vous soyez, admirez la transcendance de mon mérite ; lisez mes Livres & brûlez vos Bi-

bliothéques. M. Rouſſeau excepte néanmoins de la foule, le ſçavant Locke; mais il faudroit n'avoir pas lû *Emile*, pour méconnoître l'intérêt qui dicte ſon léger hommage. Qu'il eſt frivole cet hommage, qui à peine rendu, ſe trouve croiſé par une contradiction! Si, comme l'aſsûre M. Rouſſeau, la République de Platon eſt le plus beau Traité d'éducation qu'on ait jamais fait; *Emil. T.* 1. *p.* 13, eſt-il poſſible que ce ſujet ſoit tout neuf, après le Livre de Locke? *Emil. Préf.* Ce n'eſt au reſte qu'une bagatelle; & nous ne ſommes point dans le cas d'y regarder de ſi près.

Rendons à Locke, ce qui ap-

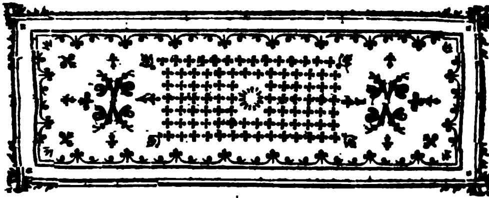
partient à LOCKE, & à d'autres personnages non moins distingués, ce qu'ils sont en droit de révendiquer ; par ce moyen M. Rousseau resserré dans sa véritable sphére, cessera d'attribuer à la fécondité de son imagination, les services que lui rend sa mémoire. Tel est le but que je me suis proposé. Si je l'ai bien saisi, je donnerai plus d'étendue à mes poursuites contre le Philosophe Genevois, dès que le Public paroîtra le souhaiter ; & jamais il ne se sera fait une semblable application de la fable du Geai, paré de plumes étrangeres.



AVERTISSEMENT.

Pour éviter les méprises, en cottant les pages d'Emile, j'avertis que je me suis servi d'une Edition contrefaite à Lyon, sur celle de Jean Néaulme, à Amsterdam 1762, 4. vol. in-12.

LES



LES PLAGIATS DE Mr. J. J. R. DE GENEVE, SUR L'ÉDUCATION.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques Anciens qui ont traité de l'Éducation, dans les Principes de M. J. J. Rousseau.

ENFIN, le voeu de l'Abbé des Fontaines est effectué; le Traité de la Mosaïque littéraire, ou l'art de composer des Livres, avec des piéces de rapport, qu'il souhaitoit si passionnément, existe dans

celui-ci (*a*). Je compare les Anciens à M. Rousseau ; & des textes rassemblés de divers Sçavans, mon Livre s'épaissit, je deviens Auteur. Un long préambule seroit ici superflu ; j'entre en matiere.

De tous les paradoxes mis au jour par le Philosophe de Geneve, nul n'a aussi constamment déplu, que de lui voir confondre les prémices de l'existence humaine, avec le brutal instinct des animaux. » La premiere éducation doit être néga- » tive, si nous l'en croyons. Elle consiste » non point à enseigner la vertu ni la » vérité ; mais à garentir le cœur du vice » & l'esprit de l'erreur. Pour empêcher » le mal de naître, ne vous pressez point » de faire le bien, car il n'est jamais tel, » que quand la raison l'éclaire. Homme » prudent, observez bien votre éléve » avant de lui dire le premier mot. Lais-

(*a*) *Observ. sur les Ecrits modernes, T. 2. pag.* 285. 1735.

» ſez long-tems agir la nature, avant de » vous mêler d'agir à ſa place, de peur » de contrarier ſes opérations «. *Emil. l. 2. p. 193.*

Cette morale inſenſée, renouvelle les folies que le Médecin Galien reproche à Favorin, dans un petit Traité *De la meilleure maniere d'enſeigner. Un Artiſan*, diſoit ce Diſciple de l'Ecole Pyrronienne, *n'applique pas d'abord ſon apprentif, aux coups de main; il l'engage à fixer les yeux ſur la manœuvre des Maîtres, avant de lui permettre la pratique de l'Art. Ainſi en doit-il être des Maîtres qui élevent l'enfance. Pour former un Orateur, un Grammairien, il s'agit moins de raiſonner que de guider. Ayons donc l'œil ſur nos éleves, mais ne les conduiſons pas. Laiſſons agir la nature, n'ajoutons rien à l'ordre de ſes progreſſions; autrement il arrivera de nos leçons ainſi déplacées, qu'elles nous rendront ſemblables à l'arpenteur, qui s'obſtineroit à meſurer un terrein ſans le ſecours de la toiſe; car il eſt illuſoire de vouloir former la raiſon*

de celui qui n'a point de jugement (a).

La lueur vacillante d'une lampe nouvellement allumée & comparée aux naissantes étincelles de l'entendement, détruit ce vain sophisme. Aristote longtems avant Favorin, conseilloit aux Précepteurs de ne rien exiger des enfans, qu'ils n'eussent atteint la puberté. Il supposoit, que cet âge, est l'époque où l'homme devient capable d'attention (*b*).

Ainsi, l'habileté de M. Rousseau, se réduit à déterrer dans de vieux Ecrits, les rêveries qui y étoient ensevelies. Quand il vote pour l'institution publique des enfans, quand il tient pour impossible de concilier dans le même individu, *l'honnête homme & le citoyen* (c);

(*a*) Vide opera Sexti Empyrici, Coloniæ Allobrog. 1621. in-fol. p. 497.

(*b*) Arist. l. 8. de Repub. c. 4.

(*c*) *Arist. de Rep. l.* 3. *c.* 4. Fieri non potest ut boni Civis virtus sit una perfecta; at virum bonum dicimus, virtute perfectâ.

Emil. l. 1. *p.* 13.

qu'il accuſe nos conventions ſociales d'ôter à l'homme ſon unité numérique, pour lui en donner une relative, enſorte que chaque particulier ne ſoit plus ſenſible que dans le tout, on diſcerne l'eſprit de la République d'Ariſtote (*a*). » Pour être quelque choſe, pour être » ſoi-même, pourſuit M. Rouſſeau, il » faut être décidé ſur le parti qu'on doit » prendre : le prendre hautement & le » ſuivre toujours (*b*) «. A ces grands traits qui caractériſent l'homme magnanime, je reconnois la définition qu'en donne Ariſtote, & ne ſuis point ſurpris que le Philoſophe de Geneve, place au rang des prodiges, l'heureux mortel qui la réaliſeroit. C'eſt du même Auteur que M. R. apprend à n'admettre

(*a*) *Ariſt. l.* 8. *de Rep. c.* 1. Civem neminem exiſtimare oportet ipſum eſſe ſuum, ſed omnis civitatis. Particula enim unuſquiſque civis, civitatis eſt.

Emil. T. 1. *p.* 11.

(*b*) *Id. l.* 4. *de Morib. c.* 8. Magnanimum inimicitias apertas gerere & apertè amare neceſſe eſt : tum apertè agere & dicere omnia.

Emil. T. 1. *p.* 12.

pour citoyens, que ceux qui participent à l'autorité souveraine (*a*). S'il bannit des langues modernes, les doux noms de Patrie & de Citoyens, il faut en chercher la raison dans l'égalité des conditions, sans laquelle, le Précepteur d'Alexandre, nioit qu'aucun Corps civil pût exister (*b*). L'admiration de notre Genevois, pour Lacédémone, ne paroît avoir de motif déterminant, que l'estime d'Aristote (*c*). Il le suit, au sujet des exercices manuels & du choix d'une profession mécanique (*d*). Il adopte ses idées sur la nature de l'amitié, sur le partage des talens produit par la diffé-

(*a*) *De Rep. l.* 3. *c.* 1. Civis nullâ aliâ re definitur magis quam quod sit Judicatûs & Magistratûs particeps.

(*b*) L. 7. de Rep. c. 17.

(*c*) L. 1. c. 8.

(*d*) *L.* 8. *c.* 2. Cum distincta sint liberalia munera ab illiberalibus, licet videre, talia utilia adolescenti esse tractanda quæ eum qui tractet non sordidum sunt redditura. Il est constant que M. R. avoit en vue ce passage d'Aristote, lorsquil disoit : *Il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses.* Emil. T. 2. p. 118.

rence des génies; différence qui rend une République plus florissante, que si une parfaite conformité de goûts réunissoit tous ses membres. Digne maître d'un tel disciple, il falloit qu'Aristote eût un admirateur, qui l'indemnisât du mépris des écoles.

En vain, pour livrer avec quelque prétexte l'enfance à la dissipation, M. R. appelle à son secours la République de Platon, comme n'imposant de devoirs aux enfans, que le choix des plaisirs. Montagne qui l'a guidé, ne rend point son erreur excusable. *C'est merveille* (dit celui-ci) *combien Platon se montre soigneux en ses loix, de la gayeté & passe-tems de la jeunesse, & combien il s'arrête à leurs jeux, chansons, sauts & danses.* Ainsi s'exprime Montagne L. 1. c. 25. Trop confiant sur la bonne foi de ce Sceptique, M. R. répéte mot à mot que » Platon n'éleve les enfans qu'en fêtes, » jeux, chansons & passe-tems «. *Emil. l. 2. p. 242.* Pour rencontrer aussi juste,

il faut avoir lû. Ni l'un ni l'autre pourtant, n'a sçu rendre justice à ce sage Athénien. Platon auroit-il merité le titre de Divin, s'il eût borné le sçavoir des enfans à l'agitation machinale des brutes qui bondissent & qui végétent ? Ce Philosophe tance un écolier qui joue aux noix trop passionnément. Le petit mutin se récrie qu'on le corrige pour bien peu de chose : jamais l'habitude ne fût peu de chose, répond Platon. Ce n'est pas là enseigner que l'*on ne parvient à la sagesse que par la polissonnerie.* Emil. T. 1. p. 286. Dans la pensée de Platon, l'enfance est si difficile à manier, qu'il faut en quelque sorte l'enchaîner. *Multis quasi frænis constringendus est puer.* L'éducation qui n'aboutiroit qu'à développer les membres, qu'à les dresser aux graces du maintien seroit ignoble & grossiere, selon cet Ancien, si elle n'étoit accompagnée de quelqu'exercice d'esprit.

L'enfant est déja susceptible d'avis salutaires quand il peut distinguer la voix

de ses parens. C'est l'heure favorable de lui inspirer l'amour de l'ordre, d'élever son ame à l'admiration des faits héroïques, de la plier au respect des choses saintes, de ne négliger aucune des parties qui constituent le vrai citoyen. Il est honteux qu'un Chrétien rejette des leçons précieuses même au Paganisme. Platon a senti dans les enfans le besoin d'instruction; le Philosophe de Geneve traite de méthode pédentesque tout ce qui s'y rapporte. *Nous n'avons que des tortures, que des chaînes à leur présenter : nous ferions mieux d'exercer leur corps : parlez-leur de promenades, ils en peuvent sçavoir jusques-là ; parlez leur d'obéissance, ils ne sçavent ce que vous voulez dire : mais surtout point de Livres, c'est un triste ameublement pour leur âge.* Emil.

Divulguer ces maximes & vanter les ouvrages qui les réprouvent, n'est-ce pas se diffamer de plein gré ? Si de l'aveu de M. Rousseau, la République de Platon est le plus beau Traité d'éducation

que l'on ait jamais fait, *Emil. T. 1. p. 13*, le Livre qui lui est formellement opposé, doit être la plus exécrable production qui soit sortie de la main des hommes.

Aveugle fureur des systêmes, pourquoi nous enleves-tu le mortel le plus propre à peindre la vérité, avec ces traits de feu qui l'impriment dans les cœurs ? Quelle harmonie dans le choix de l'expression ! Quelle variété, quelle finesse dans les pensées ! Où le langage est-il plus pur, plus concis, plus élégant que dans les Ouvrages de M. Rousseau ? Et toutes ces qualités, hélas ! deviennent les interprétes du vice, bien loin de servir d'organes à la vertu.

Ce n'est pas seulement en calomniant Platon, que le Philosophe de Geneve manifeste l'obliquité de ses desseins ; il veut s'associer Séneque, attendu que cet Ancien dit de la jeunesse romaine, qu'on ne lui enseignoit rien qu'elle dût apprendre assise, *Emil. T. 1. p. 242*. Plaisante façon de raisonner ! Debout, en plein air

ou renfermé dans un collége, l'écolier n'a besoin que de guides qui mettent en jeu les ressorts de l'esprit par la voie du sentiment. L'activité des jeunes gens, à Rome, ne décide donc point qu'ils n'eussent aucune teinture des lettres. Qui ne sçait que les Péripatéticiens honorerent le Lycée par leurs doctes promenades ? Séneque aussi précis que Platon sur la nécessité d'assujettir de bonne heure, aux objets louables, les penchans de l'homme, enseigne au second Livre *de la Colére*, que l'on ne peut les étudier trop tôt. Il désire qu'à peine débarassé des langes, on porte l'enfant à l'amour des lettres, & que l'on se serve de l'aiguillon des châtimens contre la résistance des esprits rétifs. *Lib. 5. Benef.*

Loin de mettre à profit des témoignages si précis, M. Rousseau s'efforce d'appuyer sa méthode inactive d'un passage de Quintilien, qui, s'il l'eût rapporté dans son entier, formeroit un in-

vincible argument contre elle (*a*). Ce que notre Genevois cite de cet Orateur est réellement de lui ; mais ce n'est qu'une partie de ce qu'il dit. Voici le texte rétabli, & tel que M. Gédoyn l'a traduit. » Ne souffrons point qu'un enfant perde » ses premieres années. Songeons que » pour les commencemens des lettres, » il ne faut que de la mémoire, & que » les enfans en ont plus que nous. .... » mais aussi ne suis-je pas si mal instruit » de la portée de chaque âge, que de » vouloir qu'on tourmente d'abord un » enfant & qu'on lui demande plus qu'il » ne peut ; car il faut se garder de lui » faire haïr les sciences, dans un tems » où il ne peut encore les aimer, de peur » qu'il ne soit rebuté pour toujours de » l'amertume qu'on lui aura fait une fois » sentir «. &c.

(*a*) Id imprimis cavere opportebit, ne studia qui amare non poterit, oderit & amaritudinem semel perceptam, etiam ultrà rudes annos reformidet. *Quintil. Inst. l.* 1. *c.* 2. *& Emil. T.* 1. *p.* 278.

Quintilien n'improuve donc que l'application portée à l'excès. » Il veut qu'on » prie, qu'on loue, qu'on caresse un en» fant dans ses études, afin qu'il soit » toujours bien-aise d'avoir appris ce que » l'on désire qu'il sçache «. Notre siécle n'est-il pas fort glorieux d'avoir produit un homme qui réforme à sa guise les textes originaux, & qui trouve le secret de citer, pour garentir ses écarts, les Auteurs qui les combatent ?

Je reviens à Platon, cité dans Emile, si à contre-sens, qu'il seroit avantageux au citoyen de Geneve, de n'avoir jamais lû cet Auteur. On croiroit à l'entendre, que Platon *a tout fait quand il a bien appris aux enfans à se réjouir*. Est-ce donc borner leur éducation *à des danses, à des jeux, à des chansons*, que d'enjoindre aux Nourrices de les entretenir du culte des Dieux, de les porter dans leurs temples & de les rendre attentifs aux rits des sacrifices. (*a*)? C'est ainsi que l'on

(*a*) Cum lacte nutrirentur, multa à nutricibus de diis.

ſe brouille avec ſoi-même, dès qu'on n'examine les choſes qu'en adverſaire & avec eſprit de parti.

M. Rouſſeau ne veut point d'un éleve malade, toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à ſe conſerver & dont le corps nuiſe à l'éducation de l'ame. » Que ferois-je en » lui prodiguant mes ſoins, ſinon dou- » bler la perte de la ſociété & lui ôter » deux hommes pour un ? Qu'un autre » ſe charge de cet infirme, ajoute ce » charitable Précepteur ; je ne ſçais point » apprendre à vivre à qui ne ſonge qu'à » s'empêcher de mourir, *Emil.* «. Plongé dans les ténébres du Paganiſme, Platon n'étonne point avec de pareilles maximes (*a*) ; mais les renouveller ſous la

---

audiebant & in ſacrificiis videbant conſentaneâ. *Emil. l.* 2. *p.* 86. *Plat. l.* 10. *de Leg.*

(*a*) Herodicus cum eſſet valetudinarius, primùm quidem ſeipſum tum verò poſteritatem omnem multùm fatigavit. . . . at *Æſculapius* non cenſuit eum eſſe curandum qui non poſſet ex corporis ſui conſtitutione, præſcriptum à naturâ tempus vivere qui neque ſibi, neque civitati, utilis ſit vitâ. *Plat. l.* 3. *de Rep.*

Loi du Rédempteur, y revenir à diverses reprises dans un ouvrage que l'amour de l'humanité a dû suggérer ; je n'y puis réfléchir qu'en m'indignant contre celui qui outrage ses contemporains, lors même qu'il prétend les instruire.

Il est des matieres indifférentes où l'esprit abandonné à ses propres décisions, ne court d'autre risque que de s'égarer pour revenir sur ses pas. Vingt fois M. Rousseau a fait sentir que l'ignorance des devoirs traîne à sa suite l'avilissement & l'ignominie ; il parloit selon son cœur. Mais quand il croit que » l'ignorance n'a jamais fait de mal, & » que l'on s'égare moins par ce qu'on » ne sçait pas que par ce qu'on croit sça» voir « ; notre Philosophe parle encore d'après Platon sans lui en faire honneur (*a*).

(*a*) In iis rebus de quibus nec ullam quis habuit cognitionem, minimè fieri potest, falsam opinionem indè contingere. De his verò quæ scimus & sentimus, in his ipsis vertitur & quasi flectitur opinio. *Plato in Theæteto.*

L'enfant ſe fortifie, ſes membres prennent de l'accroiſſement, de la conſiſtence, & ſon cœur s'ouvre aux paſſions. Le devoir d'un Gouverneur eſt de procurer à ſon éleve des amuſemens qui lui adouciſſent, par une prudente diverſion, les combats de la partie ſenſitive. » Emile » rendu de fatigue, ſeul avec ſon chien, » & chargé de ſon fuſil, revient plus » content de ſa journée que tous les » chaſſeurs de Ruelle qui tirent autour » d'eux, ſans gloire, ſans art, & preſque » ſans exercice «. Cela devoit être ainſi ; ſon modéle étoit au même Livre des Loix de Platon, que M. Rouſſeau s'eſt diſpenſé de citer, bien perſuadé que les Lecteurs ne s'en douteroient point.

ſolet edere & inter cætera maximè humanum genus quod ad vocem edit ploratum, cum vehementiori modo præter cetera conſtringatur.... Nutrices cum explorare volunt quâ nam re infans indigeat, ea re illis admotâ, ſolent facere periculum, ſi enim tacent rectè ; ſin vagire pergunt, ſe non rectè obtuliſſe conjiciunt.... declarant ergo clamores quid ament, quid refugiant pueri, ſignis haud fortunatis. *Plato l. 7. de Leg.*

On ſent déja quel degré de croyance mérite le citoyen de Geneve, lorſqu'il ſe glorifie *de ne pas voir comme les autres hommes.* Emil. Préf. Ce n'eſt pas tout : l'inſtituteur d'Emile enſeigne que » l'édu- » cation vient de la nature, ou des hom- » mes, ou des choſes. Que chacun de » nous étant formé par trois ſortes de » maîtres, le diſciple dans lequel leur » diverſes leçons ſe contrarient, eſt mal » élevé & ne ſera jamais d'accord avec » lui-même «. Ceci n'eſt plus à Platon ; mais eſt-ce à dire que M. Rouſſeau l'ait inventé ? Il joûte ici contre Plutarque, qu'il rend d'une maniere aſſez fidéle, quoiqu'en allongeant un peu le ton concis & ſerré du texte original. J'oſerai citer les termes d'Amiot, dont il eſt viſible que notre Genevois s'eſt aidé. *Emil. T. 1. p. 3.*

Pour faire un homme parfaitement vertueux, il faut que trois choſes y ſoient concurrentes, la nature, la raiſon, l'uſage. Le commencement nous vient de la nature,

le progrès des préceptes, & l'accomplissement de l'usage, & puis la cime de perfection de tous trois ensemble. S'il y a défectuosité en aucune de ces trois parties, il est force que la vertu soit aussi en cela défectueuse. C'est du même canal qu'est émanée cette véhémente apostrophe. » Ame » vénale! crois-tu donner à ton fils un » autre pere avec de l'argent? Ne t'y » trompe point; ce n'est pas même un » maître que tu lui donnes; c'est un va- » let; il en formera bientôt un second «. *Emil. T. 1. p. 44.*

Ce trait, dont Plutarque & Diogene Laërce font honneur au Philosophe Aristippe, n'a pas autant de graces sous la plume d'Amiot, que sous celle de M. Rousseau. Il conserve néanmoins une énergie trop peu goûtée de nos jours. *Tu me demandes cent écus pour enseigner mon fils? ô Hercules! c'est beaucoup: j'en pourrois acheter un bon esclave. Il est vrai répond Aristippe, & ce faisant, tu auras deux esclaves, ton fils le premier & puis celui que tu auras acheté.*

Plutarque exhorte les meres à allaiter leurs enfans, & à se montrer dociles aux intentions de la nature, qui à cette fin leur donne deux mammelles. Il observe que dans la pratique d'un devoir si doux, les liens d'une mutuelle tendresse se formeront entre la mere & le nourrisson. Des cas imprévus & d'une extrême nécessité fondent les motifs d'une juste dispense; mais des fonctions aussi relevées seront toujours mal remplies par des femmes mercenaires ou vicieuses. La prudence présidera donc au choix des nourrices, & l'on n'aura pas moins égard à leurs mœurs qu'à la bonté de leur tempérament. Sur ce peu de lignes, il n'y a personne qui ne reconnoisse le précis des longues déclamations de M. Rousseau. *Emil. T. 1. p. 29. &c.*

Steèle, M. Pluche, Panage tout licencieux qu'il est d'ailleurs; nos modernes instituteurs, en un mot, informeront la postérité, que les meres n'avoient pas besoin du Philosophe Genevois pour ap-

prendre leur devoir. Lui-même aura tout le tems de rougir, d'avoir dit, *qu'il n'aime point à remplir un Livre de choses que tout le monde sçait*, Emil. Préf. Car il n'en est gueres sur quoi l'on ait moins besoin de Livres.

» Meres qui cessez de l'être par une » coquéterie ridicule ou par une crimi- » nelle complaisance pour vos maris sen- » suels, ou qu'une vie qui n'est que le » tissu honteux de nuits tumultueuses & » fatiguantes & de jours perdus dans les » bras du sommeil, met hors d'état de » remplir les devoirs de la maternité; » à combien de suites fâcheuses ne vous » exposéz-vous pas, en forçant la nature » d'ouvrir à votre lait d'autres voies que » celles qu'elle a pratiquées elle-même! » Que de maladies, que d'infirmités ne » sucent pas avec un lait étranger vos » enfans, ces malheureuses victimes de » votre mollesse ou de votre cupidité!.... » Vos enfans! oui ce sont les vôtres lors- » que les nourrices les reçoivent de vos

» mains, mais ce ſont les leurs quand » elles vous les rapportent. Elles ne s'en » ſéparent que les larmes aux yeux, & » les tendres nourriſſons, ne peuvent ſe » ſentir arracher aux mammelles qui les » ont allaités, ſans exprimer leur dou- » leur par des cris perçans. La nature » ne leur dit rien pour vous, & ſemble » vous punir de ce que vous l'avez étouf- » fée dans votre cœur, à leur égard «. C'eſt du Tome troiſiéme de l'Ethologie, du Chevalier de Cramezel, qu'eſt extrait ce patétique morceau. Il ſuffiroit ſeul, pour détromper M. Rouſſeau, du prix qu'il met peu modeſtement à ſes avis.

...*Voulez-vous que l'enfant conſerve ſa forme originelle?* (dit confidemment notre Genevois) *ſitôt qu'il naît emparez-vous de lui: vous ne reuſſirez jamais ſans cela. Comme la véritable nourrice eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere.* Emil. Tom. 1. Pour mettre le Lecteur en état de juger ce qui revient à M. Rouſſeau de cette idée, je rapporterai le texte Latin de

Plutarque, plus laconique en cet endroit, & moins obſcur que la traduction d'Amiot. *Pædagogi primùm accipientes ab ipſo lacte puerum, ſicut nutrices corpus formant, ita ipſi animum fingunt.* T. 2. N. 30. Plutar. M. Rouſſeau ſe félicite de ſes découvertes ſur le paſſage de l'enfance à la jeuneſſe, quoi qu'il ne ſoit que l'écho du Philoſophe de Cheronée. » C'eſt ici, ſelon notre Genevois, que » l'homme naît véritablement à la vie; » juſques ici, nos ſoins n'ont été que » des jeux d'enfans; ils ne prennent » qu'à préſent une véritable importan- » ce «. Ce Philoſophe avoit avancé précédemment, que le plus dangereux intervalle de la vie humaine, eſt celui de la naiſſance à l'âge de douze ans, » c'eſt » le tems, ajoute-t-il, où germent les » erreurs & les vices. *Emil. T. 1. p. 192.* «. Voilà des déciſions bien différentes.

Il faut avouer que l'inſtituteur d'Emile excelle dans l'art d'embellir ſes originaux. Mais ſuppoſons-le contemporain d'Amiot:

d'Amiot : je m'aſſure que l'on ne verra d'autre différence que celle que l'inégalité d'âge, met entre les perſonnes qui ſe reſſemblent le mieux. *Ayant déſormais aſſez diſcouru touchant la bonne nourriture des enfans, je paſſerai à l'âge de l'adoleſcence.... Qui ne ſçait que les fautes de l'enfance ſont faciles à r'habiller? mais les péchés des jeunes gens bien ſouvent ſont énormes. C'eſt pourquoi, il faut que les bons & ſages peres, principalement à cet âge-là, faſſent le guet.*

Je deviendrois diffus ſi je continuois d'oppoſer Plutarque à M. Rouſſeau; l'un & l'autre regardent l'uſage des verges comme un châtiment d'eſclave. Chacun de ſon côté, conſeille aux maîtres, de ne point ſe roidir avec inflexibilité contre les goûts de la jeuneſſe. Tous deux défendent de donner aux écoliers, un ton de déclamateurs & de leur faire apprendre des rôles de Théâtre. Je remplirois aiſément pluſieurs pages, des penſées qui leur ſont communes, ſur

l'importunité du caquet de certains enfans à qui l'on permet de tout dire ; sur la sotte vanité des parens qui songent plus à les faire briller dans les cercles, qu'à les former en particulier. Ce sont-là de vieilles maximes, que leur extrême trivialité tourna en Vaudeville, long-tems avant la naissance de M. Rousseau.

Peres charmés de vos enfans
Recevez un avis sincere,
Etant seuls prenez votre tems
Pour jouir des plaisirs de pere :
Mais en public en vérité,
Suspendez la paternité.

Le pere aveugle croit toujours
Que son fils dit choses exquises ;
Les autres voudroient être sourds
Qui n'entendent que des sottises ;
Mais il faut de nécessité,
Applaudir à l'enfant gâté, &c.

Sur un passage de Plutarque, passage tronqué & mal entendu, le Philosophe Genevois prétend que la viande est peu naturelle aux enfans, & toute la raison qu'il allégue, dérive de leur indifférence

pour cette ſorte d'aliment. *Emil. T. 2. p. 408.* Mieux vaudroit ſe figurer que les ſubſtances ſucculentes ſont pernicieuſes au genre humain, parce qu'un eſtomach cacochime s'en trouve incommodé. Peu propres d'abord à digerer la chair des animaux, les viſcères du nouveau né acquiérent par dégrés, l'élaſticité des fibres motrices, la chaleur néceſſaire à la trituration & tout ce qui concerne la perfection de l'œconomie animale.

Notre Genevois diſſimule avec adreſſe, ces vérités inconteſtables, en prodiguant, comme au hazard, dans ſa ſublime traduction des paroles de Plutarque, toutes les fleurs de l'éloquence. Termes ſonores, images brillantes, périodes cadencées, tout concourt en effet à ſéduire le Lecteur, qui ſe trouve preſque réduit uniquement à lui ſçavoir gré de ce hors-d'œuvre. Il n'a garde d'obſerver que les effrayantes qualifications d'ames ſanguinaires, de caracteres féroces dont Plutarque flétrit les perſonnes qui admettent la viande

en leurs repas, ſont moins la ſuite d'un ſentiment naturel, que l'effet d'un zéle religieux, aſſorti aux principes de la Metempſycoſe adoptés chez les Payens. *Quid enim ſi in hoc corpus cognati cujuſpiam anima conceſſerit?* Plutar. de eſu carn.

Quoi qu'il en ſoit, d'inſidieux paralogiſmes ne ſtatuent rien contre la pratique preſque auſſi ancienne que le monde, d'immoler à Dieu l'élite du bétail: pratique perpétuée ſous la Loi de Moïſe, en tant qu'elle renferme l'acte d'un déſiſtement relatif au droit de l'homme, ſur les créatures. Abel auroit-il entretenu des troupeaux s'il ne lui eût été permis de s'en ſuſtenter? Les Patriarches ſe vêtoient de la peau des bêtes, que faiſoient-ils de leur chair? Si nous ſommes obligés de paſſer les viandes au feu & que l'on infére qu'il eſt indiſpenſable de les dénaturer, pour nous les rendre propres; ce raiſonnement ſera extenſible au pain, nourriture ſalubre autant que néceſſaire. Vivons donc avec ſobriété de

tout aliment quelconque : c'eſt le moyen de n'envier aux Gaures, aux Banians, aux Lotophages, ni l'innocence des mœurs, ni la ſecurité prétendue du commerce, qu'apparemment M. Rouſſeau, n'a pas mieux vérifiées que ſes autres obſervations touchant les Sauvages. S'il étoit une nation qui ſe plût au carnage, j'augurerois mal de ſa vertu. Mais aucun peuple civiliſé, ne s'écarte à cet égard, des régles d'une ſage modération. Il y a loin des découvertes du fidéle Obſervateur, aux bruſques incartades d'un atrabilaire à qui les imaginations baroques paroiſſent toujours les mieux fondées. Le Charcuitier qui de ſang froid écorche les animaux, le Boucher qui ſe dévoue à les dépécer, le Sauvage qui dévore leurs chairs palpitantes, compoſent un ordre d'hommes, dont nous abhorrons le genre de vie. Il eſt plus étranger à nos inclinations, que la ſale manœuvre des aides de cuiſine ne l'eſt aux délices d'une table ſomptueuſement ſervie. Quelques ex-

ceptions difcordantes érigées en principes par M. Rouffeau, décélent beaucoup de légereté. Je ne vois en lui, qu'un déclamateur qui pour multiplier fes feuilles, entaffe fans choix tout ce qui s'offre aux délires de fa plume.

Aucune nation ne caufa fur la terre d'auffi grands ravages que les Romains. Des traces de fang marquerent jadis les conquêtes de ce peuple vainqueur, auquel on ne reproche nulle part d'avoir été carnaffier. L'Anglois cité au fecond Livre d'Emile, en exemple des mauvais effets de la viande fur les mœurs, ne doit point tant à cette nourriture, la dureté de fon caractere, qu'à la pofition ifolée de la Grande Bretagne & à l'indépendance qu'il colore du nom de Liberté nationale.

Par une preuve inverfe, on démontreroit le peu d'analogie des alimens, aux paffions de l'homme, en confidérant que les gens de la campagne, forcément réduits à vivre de laitage & de fruits,

gardent le plus souvent avec leur frugalité, des penchans brutaux.

Notre Genevois suppose que les légumes forment un lait plus doux que la viande. Il prétend que la substance animale fourmille de vers. Inconvénient dont on n'a rien à craindre (dit-il) avec les fruits & les herbes. Opinion bizarre autrefois soutenue par M. Hecquet, & victorieusement attaquée par M. Andry, Docteur en Médecine. Mais M. Hecquet n'a qu'une maniere de penser sur les propriétés des légumes, au lieu que le Philosophe de Geneve, ne vante dans Emile *T. 1. p. 75*, leur usage, que pour prétendre, au Contrat social, *L. 3. c. 8*; que *les légumes trop aquatiques pour être nourrissans, ne sont presque comptés pour rien sur les tables*. Voilà comme il détruit d'une main, ce qu'il avoit élevé de l'autre.

Quoique cette matiere soit étrangere à mon plan, on souffrira qu'elle y trouve place : aucun critique que je sçache, n'y

ayant prêté une suffisante attention. Je tiens d'ailleurs pour impossible d'éviter tout écart, en suivant un Ecrivain qui s'en permet de fréquens. Nous lui voyons dédier son Traité d'Education *à une bonne mere*, Préf. Emil. & débuter par des régles qui préparent l'esprit du Lecteur à des notions propres à leur objet. Mais emporté hors de son sujet, dès la dixiéme page, il initie une femme aux profondeurs de la plus abstraite politique, & s'efforce de lui rendre sensible, la différence de l'homme naturel & de l'homme civil. Il fait venir, on ne sçait comment, l'histoire de Régulus, l'aventure de Pédarete, les Républiques de Carthage & de Lacédémone, pour retomber sur l'enfant qui naît. On est obligé assez souvent, d'aller chercher à la fin du second ou du troisiéme Livre, le fil de ce qu'on avoit commencé à lire dans le premier. Quel moyen de procéder avec ordre, à la discussion d'un Ouvrage qui n'en a point? Je le fais obser-

ver une fois pour toutes, & je m'épargnerai désormais l'ennui de le répéter. Louons la pureté du style, les beautés qui y sont éparses, les traits heureux qui s'y rencontrent & demeurons-en là. On ne peut nier qu'il n'y ait dans Emile, divers morceaux bizarrement liés, à force de chercher dequoi les remplir, sans que le génie s'en soit mêlé. Cependant cette matiere fournissoit assez d'elle-même : il n'étoit pas besoin d'user d'adresse, pour y placer des traits étrangers.

Qui est-ce qui n'a pas lû les Epîtres de Séneque, son Livre de la briéveté de la vie, celui de la vie heureuse ? Panegyristes du créateur d'Emile, examinez l'exactitude de sa traduction : elle le mérite. D'Ablancourt n'eût pas mieux réussi. Mais cessez d'en faire un original, un homme unique dans sa façon de penser, & daignez réfléchir que je ne vous demande rien que preuve en main.

A mesure que j'insisterai sur l'examen

de cette partie, l'on verra si M. Rousseau, en doit les détails à sa seule imagination : préparons-nous d'avance aux preuves du contraire.

C'est par le fond même des choses qu'on doit examiner le prix d'un Livre. S'il n'y a point de beautés vraies, solides, essentielles, tirées des sentimens de l'ame, dans les Ecrits de Séneque, qui n'enrichissent ceux de notre Genevois : ce sera sans doute, un fâcheux préjugé contre celui-ci.

» Vivre, selon M. Rousseau, ce n'est
» pas respirer : c'est agir, c'est faire usa-
» ge de nos organes, de nos sens, de nos
» facultés, de toutes les parties de nous-
» mêmes qui nous donnent le sentiment
» de notre existence. L'homme qui a le
» plus vécu, n'est pas celui qui a compté
» le plus d'années, mais celui qui a le
» plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer
» à cent ans, qui mourut dès sa naissance.
» *Emil. T. 1. p. 20.* «. Il y a dans cette pensée, un vol fait à Séneque, vol très-mal dé-

guiſé (*a*) auſſi-bien que dans la ſuivante. » Otez la force, la ſanté, le bon témoi- » gnage de ſoi, tous les biens de cette » vie ſont dans l'opinion. Otez les dou- » leurs & les remords de conſcience, » tous nos maux ſont imaginaires. *Emil.* » *T. 1. p. 148.* «. Ces idées, dis-je, ſont comme autant de ſources d'où il s'éleve des vapeurs heureuſes dans l'ame de M. Rouſſeau : ce qui ne doit point engager envers lui notre reconnoiſſance : car on a beau dire, je n'appelle Auteurs originaux que ceux qui ont de belles penſées & non pas ceux qui nous rendent les belles penſées d'autrui (*b*)..

(*a*) Impletur vita cum animus ſibi bonum ſuum reddidit & ad ſe poteſtatem ſui tranſtulit. Quid octoginta anni juvant per inertiam exacti ? Non vixit iſte ſed in vitâ moratus eſt.... actu vitam metiamur non tempore. *Senec. Epiſt.* 94.

(*b*) Libet ita definire ut beatum dicamus hominem, cui unum bonum honeſtas, unum malum turpitudo. Tunc enim pura mens eſt & ſoluta omnibus malis, cum non tantum lacerationes ſed etiam vellicationes effugerit ; nec ſine ſanitate quiſquam beatus eſt. *Senec de vita beata.*

Je le prends encore ſur le fait, quand il veut nous donner pour ſiennes, les réfléxions de Séneque ſur la perte du tems : écoutons notre Genevois. » Les » hommes diſent que la vie eſt courte » & je vois qu'ils s'efforcent de la ren- » dre telle. Ne ſçachant pas l'employer, » ils ſe plaignent de la rapidité du tems, » & je vois qu'il coule trop lentement » à leur gré. Toujours pleins de l'objet » auquel ils tendent, ils voyent à regret » l'intervalle qui les en ſépare. L'un vou- » droit être à demain, nul n'eſt content » de l'heure préſente ; tous la trouvent » trop lente à paſſer. Il n'y en a peut- » être pas un, qui n'eût réduit ſes ans » à très-peu d'heures, s'il eût été le maî- » tre d'en ôter au gré de ſon ennui & » au gré de ſon impatience, celles qui » le ſéparoient du moment déſiré. *Emil.* » *T. 1. p. 154.*

Je reconnois ſans peine pour être de Séneque ces traits que M. Rouſſeau s'efforce envain de rajeunir. Il y a de la

petiteſſe d'eſprit d'aimer mieux être ſurpris honteuſement en fraude, que d'avouer ſa dette (*a*). On n'aime point à trouver des marques de ſtérilité dans un homme qui croit ne reſſembler à perſonne & qui fait avec tant de fracas les honneurs de ſes talens. Non, malgré la différence de l'idiome, le preſtige d'une diction qui ne peut être aſſez louée, M. Rouſſeau, ne nous en impoſe point. Quand Séneque me ſeroit moins familier, je ne laiſſerois pas de reconnoître ſa morale, le ton qu'il ſçait donner à la raiſon, ſon génie en un mot, dans les paſſages que je viens de déſigner.

Notre Genevois inſiſte ; » s'il eſt un ſeul » d'entre vous qui ſçache mettre aſſez de » tempérance à ſes deſirs, pour ne jamais » ſouhaiter que le tems s'écoule, celui-là

(*a*) Major pars mortalium de naturæ malignitate conqueritur quod in exiguum ævi gignimur.... non exiguum tempus habemus, ſed multum perdimus. Satis longa vita eſt, ſi tota benè collocaretur præcipitat quiſque vitam ſuam & futuri deſiderio, laborat præſentium Tædio. *Senec. de vit. brev.*

» ne l'estimera point trop courte. Vivre
» & jouir seront pour lui la même chose,
» & dût-il mourir jeune, il ne mourra
» que rassasié de jours. *Emil. T. 4. p. 192. & seq.* On ne pouvoit choisir un plus mauvais moyen pour obtenir le titre d'Auteur original. Car M. Rousseau n'a pas plus de part à cette maniere de raisonner, qu'à toutes les précédentes. Il jette une gaze légere sur les sujets qu'il traite pour en déguiser le principe : celui-là n'échappera pas à ma critique (*a*).

J'ôterois à cet Ouvrage, un de ses plus beaux traits & au Lecteur un sujet d'édification, si je ne lui faisois part des vérités onctueuses que nous devons, sur l'abus du tems, à l'Auteur *du Tableau de la mort*. Les grands traits dans les images, les tours naïfs & heureux, les expressions patétiques de M. Caraccioli,

---

(*a*) Qui nullum non tempus in usus suos confert, nec optat crastinum nec timet : . . . . quantulacumque itaque sufficiet & ideò quandò ultimus dies venerit, non cunctabitur sapiens ire ad mortem. *Senec. de brev. vit.*

tout cela prouve que notre Genevois n'a pas le privilége exclusif d'écrire avec énergie. » A peine le Printems paroît, » que nous demandons l'Automne, de » sorte que si nous étions exaucés, nous » passerions tout à coup de l'adolescen- » ce, à l'âge décrépit.... L'existence du » tems nous est à charge, & nous avons » une frayeur étonnante d'en voir la fin. » Que d'attentions en conséquence, pour » le perdre & le profaner! &c. «.

Je prévois que la plus grande partie de ce volume sera semée d'une érudition rarement amusante, ne négligeons point l'occasion d'y semer quelques fleurs.

Trop aveugles humains quelle erreur vous enyvre?
Vous n'avez qu'un instant pour penser & pour vivre,
Et cet instant qui fuit est pour vous un fardeau!
Avare de ses biens, prodigue de son être,
Dès qu'il peut se connoître
L'homme appelle la mort & creuse son tombeau.
L'un courbé sous cent ans est mort dès sa naissance
L'autre engage à prix d'or sa vénale existence:
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux.
Le riche se délivre au poids de la fortune
Du tems qui l'importune,
C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez ô mortels cette erreur insensée !
L'homme vit par son ame & l'ame est la pensée.
C'est elle qui pour vous doit mesurer le tems,
Cultivez la sagesse : apprenez l'art suprême,
De vivre avec soi-même,
Vous pourrez sans effroi compter tous vos instans.

Je ne sçais s'il n'est pas plus glorieux à M. Thomas d'avoir composé de si beaux Vers, qu'il ne l'est au citoyen de Geneve, d'avoir fait son Heloïse. Conseiller le bon usage de la vie, c'est mériter d'en obtenir une longue. Apprendre à la jeunesse l'art funeste d'en éluder la destination, d'en accourcir l'étendue, c'est conniver à ses désordres & se rendre digne d'en partager l'opprobre.

Reprenons nos paralléles de Séneque & du Philosophe Genevois. Il est certain qu'en reprochant à Hobbes, d'avoir dit » que le méchant est un enfant robuste «. M. Rousseau avoit appris du Précepteur de Néron, que toute méchanceté vient de foiblesse, & que qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. *Emil. T.* 1. *pag.*

106. & T. 3. p. 76. (*a*). C'eſt après avoir lû l'Epître 94. de cet Ancien, qu'il poſe pour maxime inconteſtable que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours droits ; qu'il n'y a point de perverſité originelle dans le cœur humain ; qu'il ne s'y trouve pas un ſeul vice, dont on ne puiſſe dire comment & par où il y eſt entré. *Emil. T. 2. p. 189.* (*b*).

J'aurois cru qu'un Philoſophe qui ſe glorifie dans ſes Ecrits (*c*) d'être conſtamment attaché à la croyance de l'Egliſe de Geneve, auroit raiſonné ſur le péché originel, d'une maniere conſéquente aux principes de Calvin. On ſçait que cet Héréſiarque en a parlé en des termes qui feroient honneur au Catholique le mieux inſtruit (*d*). Mais telle eſt l'inévitable

(*a*) Magnitudo cum manſuetudine : omnis enim ex infirmitate feritas eſt. *Senec. de vit. beat.*

(*b*) Erras ſi exiſtimas nobis cum vitia naſci. Supervenerunt, ingeſta ſunt.... nulli nos vitio natura conciliat, nos illa integros & liberos genuit. *Senec. Epiſt.* 94.

(*c*) *Préf. au Diſc. ſur l'inégalité.*

(*d*) Calvin. Comment. in Geneſ. c. 2.

destinée de M. Rousseau, s'il sort du cercle ordinaire de ses Plagiats, c'est pour s'enfoncer dans un dédale d'absurdités qui le déshonorent.

Vivre, est le métier que cet artificieux Précepteur veut apprendre à Emile. » En sortant de mes mains, il ne sera, » dit-il, ni Magistrat, ni Soldat, ni Prê» tre. Il sera premierement homme; tout » ce qu'un homme doit être, il sçaura » l'être au besoin, tout aussi-bien que » qui que ce soit, & la fortune aura beau » le faire changer de place, il sera tou» jours à la sienne.... Appropriez l'édu» cation de l'homme, à l'homme. Ne » voyez-vous pas qu'en travaillant à le » former exclusivement pour un état, » vous le rendez inutile à tout autre «. *Emil. T. 1. p. 117. & T. 2. p. 105.*

On ne peut disconvenir de la solidité de cette éducation : elle n'a toute fois rien de nouveau pour qui connoît la 94e. Epître de Séneque (*a*). Les ouver-

(*a*) Aristo hanc Philosophiam ait plurimum proficere

tures que M. Rousseau y a prises, occasionnent les raisonnemens de la page 20e du premier Livre d'Emile, de la 153e & 326e du second. » Emile doit apprendre » à supporter les coups du sort, à braver » l'opulence & la misére.... Le tems » ou la mort sont nos remedes; mais nous » souffrons d'autant plus que nous savons » moins souffrir. La premiere loi de la » résignation nous vient de la nature.... » O homme resserre ton existence, reste » à la place que la nature t'assigne : ne » regimbe point contre la dure loi de la » nécessité. Ce qui ne souffre point d'ex» ception, c'est l'assujettissement de » l'homme à la douleur, aux maux de » son espéce, aux périls de la vie, enfin » à la mort. Plus on le familiarisera avec » ces idées, plus on le guérira de l'im-

quam qui benè intellexit quid in quâ re faciendum sit sibi ipse præcepit.... qui se totam ad vitam instruxit non desiderat particulatim admoneri doctus in totum, non quomodo cum uxore, aut cum filius viveret, sed quomodo benè viveret. *Epist.* 94.

» portune sensibilité qui ajoute au mal, » l'impatience de l'endurer «. Séneque avoit très-décidément le même fonds de Philosophie, au texte ci-devant indiqué (*a*).

Il est visible que M. Rousseau ne se doute point qu'aucun de ses lecteurs ait la moindre teinture des ouvrages de cet Ancien, ou il faut convenir que notre Genevois court de plein gré après l'opprobre. La république des Lettres devroit adopter la loi de Lacédémone, qui pardonnoit les vols faits avec adresse, & punissoit les voleurs quand par leur peu de subtilité, ils se laissoient surprendre dans leur larcin. Je n'insiste pas sur cette observation qu'il est plus aisé

(*a*) Efficias opportet ut sciat pecuniam nec bonum nec malum esse. Efficias ut quidquid expavescimus, sciat non esse tam timendum quam fama circumfert; nec dolorem quoque nec mortem. Sæpè in morte quam pati lex est, magnum esse solatium.... in dolore pro remedio futuram obstinationem animi, qui leviùs facit sibi quidquid contumaciter passus est.... omnia fortiter accipienda, quæ mundi necessitas imperat. *Senec. Ep.* 94.

de ſentir que de démontrer. » Le vrai » contentement n'eſt ni gai ni folâtre, » dit encore M. Rouſſeau; jaloux d'un » ſentiment ſi doux, en le goûtant on y » penſe : on le ſavoure, on craint de » l'évaporer. Un homme vraiment heu-» reux reſſerre pour ainſi dire le bon-» heur autour de ſon cœur.... Jamais les » cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs » bruyans. *Emil. T. 2. p. 223.* «. L'habitude de notre Genevois à s'emparer de ce qui eſt à ſa bienſéance, l'emporte de nouveau ſur ſa prudence. Il ne fait pas mal le perſonnage d'un des ſept freres dormans qui s'étant éveillé contoit pour nouvelles, des choſes qui s'étoient paſſées depuis pluſieurs ſiécles. En effet, le Livre de la Vie heureuſe par Séneque, a paru ſi reſpectable à M. Rouſſeau, qu'il l'enchâſſe fidélement dans les réflexions qu'il diſtribue au genre humain. Comment y procéde-t-il ? C'eſt en décidant qu'on apperçoit plus de vigueur dans les hommes dont les jeunes ans ont été pré-

ſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer (*a*). *T. 3. Emil. p.* 233. C'eſt par le déſordre du premier âge, dit-il, que les hommes dégénérent. *Emil. ibid. p.* 262. Cette moralité a quelque choſe de frappant, je le veux; mais je ne prends point le change. Séneque auſſi inſtructif que M. Rouſſeau, mais beaucoup moins confiant, enſeigne la même doctrine (*b*). Croit-il donc étourdir le monde par le ton déciſif qu'il affecte? L'envie de ſe traduire en bel eſprit fait bientôt évanouir les réflexions qu'elle n'a pu empêcher. On inſtruit ceux qui ne nous demandent point d'inſtructions, pendant qu'on cherche à favoriſer ſes propres entêtemens & à

(*a*) Sapientum remiſſæ voluptates & compreſſæ, modeſtæque ac vix notabiles. Iſta quæ ſpectantur ad quæ conſiſtitur, foris nitent introrsùs miſera ſunt. *De vit. beat.*

(*b*) Quiſquis ad virtutem acceſſit, dedit generoſæ indolis ſpem: qui voluptatem ſequitur, videtur enervis, fractus, degenerans vir. *Ibid.*

donner de belles couleurs à sa témérité. Passons à un autre Commentaire de Séneque, que l'instituteur d'Emile tâche, avec sa hardiesse accoutumée, de nous présenter pour une idée neuve. » Quand » Emile ne sçauroit rien, dit M. Rousseau, peu importe, pourvu qu'il ne se » trompe pas, & je ne mets de vérités » dans sa tête que pour l'affranchir de » l'erreur. *L.3.p.24.* Avant de l'instruire de nos sentimens commencez par lui » apprendre à les apprécier. Est-ce connoître une folie que de la prendre pour » la raison ? Pour être sage, il faut discer-» ner ce qui ne l'est pas.... C'est ainsi » qu'il sçaura comparer l'opinion à la vé-» rité, car on ne connoît point les préju-» gés quand on les adopte «. *Ibid. p. 80.* Notre Genevois est encore d'intelligence ici avec le Philosophe Romain. Ne rougira-t-il jamais de joindre l'effronterie à l'ingratitude (*a*) ?

(*a*) Nihil proficient præcepta, quandiù error menti obfusus est : alioquin doces illum quid sano faciendum

Mais ce qui paroîtra ſans doute in-concevable, Emile, à qui ſon Gouverneur n'a communiqué d'autre Livre que Robinſon & Télémaque, récite divers lambeaux de Séneque avec une volubilité qui tient du prodige. » Que ferai-je » avec la fortune que mes parens m'ont » laiſſée ? Je commencerai par n'en point » dépendre. Je relâcherai tous les liens » qui m'y attachent : ſi on me la laiſſe, » elle me reſtera ; ſi on me l'ôte, on ne » m'entraînera point avec elle. Je ne me » tourmenterai point pour le retenir, mais » je reſterai ferme à ma place.... Pour » moi toutes les chaînes de l'opinion » ſont briſées ; je ne connois que celles » de la néceſſité «. *T. 4. p. 405.*

Ego divitias & præſentes & abſentes æquè contemnam : nec ſi alibi jacebunt triſtior, nec ſi circa me fulgebunt animoſior.

[illegible], non tantum efficis. Vitia removenda ſunt nec præcipiendum quod fieri illis manentibus non poteſt. Niſi opiniones falſas expuleris, nec avarus quomodo utendum pecunia exaudiet, nec timidus quomodo pericula contemnat. Senec. Epiſt. 94.

Ego

Ego fortunam nec venientem sentiam nec recedentem.... nihil opinionis causâ, omnia conscientiæ faciam. Senec. de vita beat.

» C'est vous, ô mon Maître, qui m'a» vez fait libre, en m'apprenant à céder » à la nécessité. Qu'elle vienne quand il » lui plaît, je m'y laisse entraîner sans » contrainte, & comme je ne veux pas » la combattre, je ne m'attache à rien » pour me retenir «. *Ibid.*

Virtus fortiter stabit, quidquid evenerit feret: omnemque difficultatem sciet legem esse naturæ. Ego laboribus quanticumque erunt parebo.

» Je vivrai si l'on me nourrit: je mour» rai si l'on m'abandonne «. *Emil. T. 4. p. 407.*

Quid enim an frustum panis, desit, cui non deesset posse mori?

» Que m'importe ma condition sur la » terre? Que m'importe où que je sois? » Par-tout où il y a des hommes, je suis » chez mes freres. *Ibid.*

Ego terras omnes tanquam meas videbo;

meas tanquam omnium ubicunque homo est, illic beneficio locus est. Senec. de vit. beat.

Ma main se lasse à tracer tant de passages Latins. Si le Lecteur m'en croit, il ne jugera point par ceux-ci de tous les autres ; mais en parcourant Séneque, il verra tous les autres, comme ceux-ci. Quel Auteur a plus fréquemment que M. Rousseau, invectivé contre la tyrannie de l'opinion ! Quel autre que lui a gardé moins de ménagemens, dans les plaintes injurieuses qu'il adresse à son siécle ? » Nous étoit-t-il réservé d'élever » un trône à l'opinion, de nous asservir » à son empire, de ne fonder notre exis- » tence que sur les jugemens d'autrui « ? *Emil. T. 2. p. 171.* Lisez Séneque, vous verrez que ce blâme, s'adresse aux hommes de tous les âges. *Opinio est quæ nos cruciat & tanti quodque malum est quanti illud taxavimus.* Senec. ad Martiam.

» L'ingratitude seroit plus rare, si les » bienfaits à usure étoient moins com- » muns.... si vous me vendez vos dons,

» je marchanderai ſur le prix. C'eſt d'ê-
» tre gratuits qui les rend eſtimables «.
Emil. T. 2. p. 239. Multos experimur ingratos, plures facimus, quia graves exprobratores, exactoreſque ſumus. Ita gratiam omnem corrumpimus. Senec. de Benef.

Il n'eſt point de ſi grand ſervice,
Croyez-moi, mon cher Bienfaiteur,
Qui ne ſe perde & ne périſſe,
Par le caquet de ſon Auteur.
MARTIAL *Epigr.* 53. *L.* 3.

Au moins devions-nous remercier M. Rouſſeau, dirons les Apologiſtes de cet Etranger, d'avoir naturaliſé Séneque avec les François. Une Langue ignorée du vulgaire, telle que la Latine, rend nuls, pour qui n'en a pas l'intelligence, les ſages préceptes que les Anciens nous ont tranſmis; raiſon futile & détruite par les innombrables traductions de Séneque, qui ont été faites. Non content d'obſerver, *p.* 39. *T.* 1, » que l'homme
» eſt heureux dans ſon enfance, de ne
» connoître que les maux phyſiques,

» maux bien moins douloureux que les » autres «. Le Philosophe de Geneve répéte la même maxime *pag. 148*, & réitére à la 150e que nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul, qui est le crime. Il a déja été remarqué combien Séneque insiste sur ces vérités pratiques : mais pour cette fois, nous ne les irons point chercher si loin. On jugera en quoi M. Buffon est moins instructif que M. Rousseau ; car chacun est duement averti, que celui-ci ne *se soucie point de remplir un Livre de choses que tout le monde sçait.* Emil. Préf.

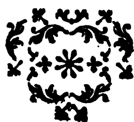
» Dans l'homme le plaisir & la dou» leur physiques, ne sont que la moin» dre partie de ses peines & de ses plai» sirs. . . . Le bonheur est au-dedans de » nous-mêmes, il nous a été donné ; le » malheur est au-dehors & nous l'al» lons chercher. La jouissance paisible de » notre ame est notre seul & vrai bien. » Moins nous désirons & plus nous pos» sédons. . . , Ce n'est donc pas la réalité,

» c'eſt la chimére qu'il faut craindre. Ce » n'eſt ni la douleur du corps, ni les ma- » ladiès, ni la mort; mais l'agitation de » l'ame, les paſſions & l'ennui qui ſont » à redouter «. Ainſi s'exprime M. Buf- fon, dans un Diſcours ſur la nature des animaux.

C'eſt d'après l'idée fortement médi- tée, des calamités humaines, que M. Caraccioli, a donné au public, *La jouiſ- ſance de ſoi-même*, Ouvrage tendant à dé- tacher l'homme des objets extérieurs, pour lui découvrir les ſources d'une féli- cité indépendante des ſenſations. Or on ne doit pas craindre que pour conſigner, leurs Ouvrages à la poſtérité, MM. Buf- fon & Caraccioli, aient beſoin d'être répétés par Jean-Jacques. Leurs Livres, marqués au coin du goût & des talens, ne ceſſeront d'être recherchés que quand le ſentiment de l'honnête & du beau, ſera totalement éteint.

Je diſſimulerois envain mon embar- ras, à pourſuivre M. Rouſſeau, dans un

labyrinthe entre-coupé de mille ſentiers divers. Un trait d'hiſtoire, une régle de droit, une obſervation phyſique, les penſées d'un homme de bien, les ſaillies d'un fou, ne ſont quelquefois dans ſes œuvres que le contenu de la même page. J'oſerai eſſayer de démêler les replis de ſa déraiſonnable méthode, en continuant de diviſer par Chapitres, les matieres qui mériteront d'être diſcutées. Si j'ai le bonheur de faire goûter mes remarques ſur les objets qui ſont les plus frappans dans la lecture d'Emile, je croirai avoir démontré que ce ſeroit une peine perdue de les étendre ſur d'autres.



CHAPITRE II.

Parallele de M. J. J. Rousseau, de M. de Sainte-Marthe, de M. Desessarts, sur l'Éducation corporelle des enfans.

Les Gaulois couvroient si légérement les enfans nouveaux nés, qu'ils demeuroient exposés à toutes les impressions de l'air. Cette dangereuse épreuve ne différoit gueres des bains froids auxquels les Germains assujettissoient les leurs. Aristote l'insinue dans la liberté du choix de ces deux moyens, qu'il croit également propres à renforcer le tempérament de ces foibles créatures (*a*). Averroës vouloit que dans l'eau froide on infusât du sel. Galien aimoit mieux que l'on se

(*a*) Prodest statim ab ineunte ætate pueros frigoribus assuefacere. Multi Barbari hunc morem retinent, ut pueri simul atque nati sunt, in frigidum flumen immergant. Alii ut brevi integumento vestiant quod Galli faciunt. *Aristot. L.* 7. *de Rep.*

servît de vin; d'autres prétendoient qu'il falloit y mêler du miel. Cœlius Rhodigin, après avoir passé en revue toutes ces opinions, finit par s'en mocquer & ce n'est pas à tort. Si la nature eût destiné l'homme à de semblables assujettissemens, elle n'eut pas manqué de le munir d'une peau assez dure pour les supporter sans risque. Ainsi voyons-nous que l'Ane est de tous les animaux, celui que les intempéries de l'air affectent le moins. Que ceux qui seront jaloux de ressembler à ce risible Quadrupéde, bravent à la bonne heure l'eau chaude & l'eau froide; je ne suis pas plus disposé à les imiter, disoit plaisamment Rhodigin, que de battre les bois avec les lions & les ours, à l'exemple des anciens Germains (*a*). Locke étoit d'avis que l'on plongeât les enfans dans l'eau froide; plaignons M. Rousseau, d'avoir adopté la bévue de ce Savant, & négligé plusieurs autres pré-

(*a*) Lection. Antiq. l. [illegible]

ceptes, qui éterniseront sa mémoire.

» Accoutumés à regarder comme ex-
» cellent, tout ce qui est éloigné de nous;
» nous attribuons à ces bains, la force
» des Sauvages, la bonté de leur tempé-
» rament. Nous avons même entendu
» plusieurs personnes, souhaiter qu'on
» adoptât parmi nous leurs usages à ce
» sujet. Ce souhait est louable par la pu-
» reté de son motif; mais nous osons
» assurer que l'exécution en seroit perni-
» cieuse «. Ce sont les paroles de M. Desessarts, qui déduit ses raisons contre la pratique des bains froids, avec cette noble assurance qu'inspire une bonne cause. Notre Genevois n'y prête aucune attention : il la réservoit toute au Chapitre suivant, dont il s'est tellement pénétré, qu'à force d'y réflechir, il l'a cru de son invention. Je ne perds point de vue ce que je dois à la vérité & à la bienséance. Mon jugement est né de l'effet qu'a produit en moi la lecture *du Traité de l'Éducation corporelle des enfans en bas*

âge (a). Si M. Rousseau n'en a pas daigné nommer l'Auteur, il faut réparer cette petite négligence & remercier notre Genevois, de n'avoir pas alteré le texte de cet excellent Livre, manége assez ordinaire dont il se couvre quand il veut adopter avec quelque sûreté, les productions d'autrui. Il s'agit en ce lieu, de la maniere d'emmailloter les enfans. Sur cette partie de leur traitement, M. Desessarts s'énonce avec une véhémence capable de réveiller les sentimens de la nature, d'émouvoir les entrailles, d'attendrir les personnes les moins susceptibles de pitié. *Quel appareil! que de liens! que d'entraves! à peine sortis de leur prison, nous les resserrons* (les enfans) *dans un esclavage mille fois plus dur que le premier. Ce seroit peu néanmoins de leur ôter dans ces premiers tems, le mouvement libre des parties du corps, si la gêne où nous les tenons, n'influoit point point pour l'avenir,*

(a) *A Paris chez Thomas Hérissant*, 1760.

ſur la bonne conformation & les mouvemens de ces mêmes parties.... Quoique les membres dans un adulte ſoient beaucoup plus ſolides que dans un enfant, il n'en eſt point cependant qui ne reſſente un mal-aiſe, une gêne, quand il eſt trop ſerré dans ſes habits.... les liens dont on ſerre les enfans, ne doivent-ils pas produire ſur leur tendre machine, des effets plus ſenſibles & plus dangereux?

Les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent à la peau & aux muſcles, rétrécis par cette ſorte compreſſion, ne peuvent recevoir qu'une très-petite quantité de ſang, & ce qu'ils en reçoivent ne coule que difficilement.... Enveloppés de langes, ils ſont expoſés à ſe ſalir d'excrémens dont l'acrimonie ne peut que leur nuire, & ils y croupiſſent ainſi, juſques à l'heure, à laquelle la nourrice a coutume de le remuer. L'embarras de remettre toutes ces enveloppes, eſt certainement la cauſe de leur négligence, leurs cris annoncent leurs ſouffrances, & ſi malheureuſement ils ſont entre les mains d'une nourrice dont

le cœur ſoit incapable de pitié, &c.

Ce long extrait de M. Deſeſſarts eſt ſuivi de conſidérations de la même force, ſur le danger de trop ſerrer les enfans dans leur maillot & de leur ôter ainſi tout moyen de changer de ſituation. *Le corps étant moins comprimé, la circulation ſe fera plus librement dans toutes les parties; l'enfant aura la facilité de remuer un peu ſes membres, qui en prendront un peu plus de force. Il n'y a pas lieu de craindre que cette liberté de mouvement lui ſoit pernicieuſe. La contrainte du maillot eſt la cauſe la plus ordinaire de ces difformités, &c.... Pour s'en convaincre, que l'on jette les yeux ſur les enfans de nos payſans. Que l'on liſe ce que les voyageurs diſent de la ſtructure droite & réguliere du corps des Sauvages. Pourquoi y a-t-il parmi eux ſi peu d'enfans affligés de difformités? La différence vient ſans doute, de ce que leur foible corps n'eſt point eſtropié par les entraves du maillot, &c.*

Quelqu'étendu que ſoit ce paſſage,

Il l'eſt moins encore qu'il ne convien-droit, s'il falloit expoſer à quel point l'habitude de piller prend chez M. Rouſ-ſeau les droits d'une poſſeſſion incon-teſtable. On ne doit plus s'étonner que notre Genevois ſe concilie tous les ſuf-frages : M. Deſeſſarts étoit un trop bon modéle, pour ne pas tranſmettre l'élé-vation de ſa touche, l'énergie de ſon coloris à celui qui poſſéde au ſuprême dégré, le talent d'imiter. Voici en quels termes ce Littérateur-Charlatan s'en ac-quite.

» L'enfant nouveau né a beſoin d'é-» tendre ſes membres pour les tirer de » l'engourdiſſement où raſſemblés en un » peloton, ils ont reſté ſi long-tems. On » les étend il eſt vrai : mais on les em-» pêche de ſe mouvoir. . . . l'enfant étoit » moins à l'étroit, moins gêné, moins » comprimé dans l'*amnios*, qu'il n'eſt » dans ſes langes. L'inaction, la con-» trainte où l'on retient les membres » d'un enfant, ne peuvent que gêner la

» circulation du sang, des humeurs, » empêcher l'enfant de se fortifier, de » croître & altérer sa constitution. Dans » les lieux où l'on n'a point ces préeau- » tions extravagantes, les hommes sont » bien proportionnés, &c. Quand l'en- » fant est bien lié, on le jette dans un » coin, sans s'embarrasser de ses cris.... » Tous ceux qu'on a trouvés dans cette » situation, avoient le visage violet; la » poitrine fortement comprimée ne lais- » sant pas circuler le sang, il remontoit » à la tête.... De cette multitude d'en- » fans qui chez les peuples plus sensés » que nous, sont nourris dans toute la » liberté de leurs membres, on n'en » voit pas un seul qui s'estropie «. *Emil. T. 1. &c.*

Je m'en tiéns à cette partie du texte de M. Rousseau: car il est assez disgracieux de n'être que Copiste. Otez au Philosophe de Geneve les idées adoptées de M. Desessarts, sur les maillots des enfans; il ne lui reste presque rien

& ce rien eſt très-peu de choſe pour un Auteur qui veut briller.

M. Deſeſſarts enſeigne en termes formels, » qu'il n'eſt point de coutume plus » funeſte pour les enfans, que de les » tenir continuellement en repos. Il ne » veut ni chariots roulans ni liſieres: » dans le Congo, l'uſage eſt de coucher » les enfans nuds ſur la terre, pour les » endurcir & les rendre plus agiles. Ce » qui fait qu'ils ſe traînent ſur les ge» noux & ſur les mains dès les premiers » mois. Nous n'entrons pas (continue-t» il) dans le détail des jeux que l'on doit » permettre aux enfans. Ceux qui met» tent tout le corps en mouvement, tels » que la courſe, la peaume & le balon, » ſont les plus avantageux «. C'eſt auſſi ce que M. Rouſſeau a eu ſoin d'inſérer fort ponctuellement, au ſecond Livre d'*Emile*. Il n'étoit point du tout naturel que notre Obſervateur Genevois, négligeât une diſcipline ſi prudente, après

avoir pillé le Corps du Chapitre, où elle eſt recommandée.

Peut-on s'intéreſſer à la réputation juſtement acquiſe de M. Deſeſſarts, ſans être en même-tems indigné contre l'Uſurpateur de ſon travail ? Il ne ſera pas bien difficile de faire connoître le peu de part qu'il a aux grandes idées dont il fait parade en continuant d'expliquer les devoirs des meres & des nourrices. Je me trompe : M. Rouſſeau aſsûre qu'il ne fût jamais d'humeur à ſe prévaloir des études d'autrui ; & c'eſt apparemment ſans y penſer qu'il a inſéré dans ſon Traité d'Éducation, pluſieurs fragmens conſidérables de la Pédotrophie de Sainte-Marthe. » Ces douces meres (s'écrie » M. Rouſſeau) qui débarraſſées de leurs » enfans, ſe livrent aux amuſemens de » la ville : ſçavent-elles cependant, quel » traitement l'enfant reçoit au village « ? *Emil. L. 1. p. 25.*

Forſitan & puerum procul amandabis ad illam.

Nempe infirmæ ætatis ne incommoda mille,
Suaves abrumpant ſomnos & gaudia turbent.

PEDOTROP. Lib. 2.

Voilà un bon & ſalutaire avertiſſement, à l'aide duquel je pourrois faire montre d'une érudition aſſez étendue. Mais ce n'eſt pas de cela dont il s'agit. Bornons-nous *à la Pédotrophie* & confrontons-lui les paſſages d'Emile qui s'y rapportent. On diſcernera ſous un autre langage, l'empreinte primitive de leur Auteur. C'eſt ainſi, ſoit dit en paſſant, que M. Rouſſeau prétend ſatisfaire à l'engagement pris, d'éviter les routes battues. La longueur du morceau, m'empêche de le rapporter en entier; il ſuffira d'en copier quelques endroits, avec leſquels notre Plagiaire a cru nous prendre pour duppes.

» Maris prudens, il faut immoler à la » paix, l'amour paternel. Heureux qu'on » trouve à la Campagne, des femmes » plus continentes que les vôtres! Plus » heureux, ſi le tems que celles-ci ga-

» gnent, n'est pas destiné pour d'autres
» que vous « ! *Emil. L. 1. p. 28.*

Felix illa animi quam non tenet impius error,
Cui nec amatorem tam cæca libido mereri est,
Post habitâ sobole, ut verum malè sanus amorem,
Vincat amor, matrisque affectus exigat omnes.

Un Poëte, ami de Sainte-Marthe, si ce n'est peut-être Sainte-Marthe lui-même, traduisit ceci en Vers François tels qu'on les composoit sous le regne de Henri III. (*a*).

Quoi méprisant ainsi de nature la Loi,
Tu quittes ces plaisirs pour un autre que toi?
Heureuse mille fois & mille fois la femme
Qui n'est en cette erreur & que l'ardente flamme,
Des passions d'amour, n'aveugle tellement
Que pour être plus belle aux yeux de quelqu'amant,
Elle oublie les siens, trop ingrate, & préfére
Un amour impudique au devoir d'une mere.

» Il faudra que l'habitude change la
» nature & l'enfant mal soigné aura le
» tems de périr avant que sa nourrice

(*a*) *Les Imitations de Sainte-Marthe*, à Paris chez Villery in-4°. pag. 202. 1633.

» ait pris pour lui une tendresse de mere. » De cet avantage même, résulte un in- » convénient, c'est celui de partager le » droit de mere ou plutôt de l'aliéner; » de voir son enfant aimer une autre » femme autant & plus qu'elle «. *Emil. L. 1. p. 30. &c.*

Dulcia quis primi captabit gaudia risus?
Et primas voces & blæsa murmura linguæ:
Tu ne fruenda alii potes ista relinquere demens?

» On sort de la nature par une route » opposée, lorsqu'au lieu de négliger » les soins de mere, une femme les porte » à l'excès; lorsqu'elle fait de son enfant » son idole.... qu'elle augmente & nour- » rit sa foiblesse pour l'empêcher de la » sentir.... A force de plonger leurs en- » fans dans la molesse, elles les prépa- » rent à la souffrance, elles ouvrent leurs » pores aux maux de toute espéce, dont » ils ne manqueront pas d'être la proie «. *Emil. L. 1. p. 35.*

At puerum nimiâ dum sedulitate tuetur,
Cæcus amor neu sopitum fortè aspera lædant,

Frigora, liberiore frui vetat aëris haustû,
Perdidit heu miserum! infelix & mersit acerbo
Funere &c.

» C'est surtout dans les premieres an-» nées de la vie que l'air agit sur la cons-» titution des enfans.... Je ne serois » donc pas d'avis qu'on tirât une paysan-» ne de son village pour l'enfermer en » ville dans une chambre. J'aime mieux » qu'il aille respirer le bon air de la cam-» pagne. *Emil. L. 1. p. 78.*

Sed neque tuta satis domus optandive Penates,
Illa placent campi quæ sese attollit aperto
Æquore.

» Envoyez donc vos enfans se renou-» veller, pour ainsi dire, eux-mêmes & » reprendre au milieu des champs la vi-» gueur qu'on perd dans l'air mal sain » des lieux trop peuplés «. *Emil. Lib. 1. p. 80.*

...... Neque clausa reconde
Usque domi in latebris, sed apertas defer in auras.

» On étouffe les enfans dans les villes » à force de les tenir renfermés & vêtus.

» Ceux qui les gouvernent en ſont en- » core à ſçavoir que l'air froid loin de » leur faire du mal les renforce & que » l'air chaud les affoiblit, leur donne la » fiévre & les tue. *Emil. L. 1. p. 83....* » En général on habille trop les enfans » & ſurtout durant le premier âge, il » faudroit plutôt les endurcir au froid » qu'au chaud; le grand froid ne les in- » commode jamais quand on les y laiſſe » expoſés de bonne heure : mais le tiſſu » de leur peau trop tendre & trop lâche » encore, laiſſant un trop libre paſſage » à la tranſpiration les livre par l'extrê- » me chaleur à un épuiſement inévita- » ble «. *Emil. L. 2, p. 316.*

At muliebre modo, ingenium cum neſciat uti
Parte ferè hac peccare ſolet dum infantis ineptam
Curam agit, ut pluſquam ſatis eſt loca frigida vitet,
Semper & immodico nova membra reſolvat
. . . .
Nempe importuni ſenſim traxere calores
Spirituum intùs, quicquid erat vitamque fovebat,
Qui dum abeunt vivi ſimul caloris
Nativos ignes &c. &c.

Je ne m'arrêterai point aux fonctions

des nourrices, à la qualité des alimens qui leur conviennent, à la maniere de ſoigner les enfans lors de l'éruption des premieres dents, tous objets d'une trop grande importance pour avoir échappé au zéle de M. de Sainte-Marthe. Heureux l'obſervateur de qui les vues ſeront déterminées d'après un ſemblable modéle !

Du plan d'éducation propoſé par M. Rouſſeau, retranchons les diſcours amers, les déclamations pleines de fiel qui ſont étrangeres au principal objet de ſon Livre, les maximes erronées tendantes au renverſement de la religion, cet Auteur méritera nos éloges au lieu des regrets que l'abus de ſes talens nous arrache. Car *dans cet alliage*, ainſi qu'il l'a dit lui-même (*Emil. Préf.*) *le bien ſe gâte & le mal ne ſe guérit pas.*

Que fait au commencement du ſecond Livre d'Emile, cette violente apoſtrophe ? *Mes peuples ſont mes ſujets dis-tu fierement. Soit, mais toi qu'es-tu ? Le ſujet*

es ministres & les ministres à leur tour, sont-ils ? Les sujets de leurs commis, de s maîtresses, les valets de leurs valets.... prêtres, ces soldats, jusqu'à des enfans t te mener comme un enfant toi-même milieu de tes légions. Tu as beau faire ais ton autorité réelle n'ira plus loin que facultés réelles.... Le seul qui fait sa onté est celui qui n'a pas besoin pour la re de mettre les bras d'un autre au bout ; siens : l'homme vraiment libre ne veut ce qu'il peut & faire ce qu'il lui plaît.
1. p. 157.

Ce langage insolent étoit bon dans la uche de l'esclave Davus, qui l'adres-it à son maître, au milieu du désordre s Saturnales. Il n'étoit pas nécessaire e M. Rousseau, commentât avec tant emphase, cette Satyre, la septiéme du cond Livre d'Horace : il devoit faire rler ce Poëte dans sa langue, le Lec-ur intelligent n'eut assurément rien rdu au change.

Tu ne mihi Dominus rerum imperiis hominumque

Tot tantisque minor. . . . .
Tu mihi qui imperitas, aliis servis miser atque,
Duceris ut nervis alienis mobile lignum.
Quis nam igitur liber? Sapiens sibique imperiosus;
Fortis & in seipso teres atque rotundus (a).

La vérité quand elle est hors de place ne déplaît gueres moins que l'erreur, & souvent elle est plus caustique qu'une Satyre manifeste. Mais parce qu'on possédera la dangereuse facilité de prêter, à l'art de sophistiquer, toutes les apparences de la bonne foi, on se croira fondé à dire que *nous n'avons aucun bon traité d'éducation.* Emil. Préf. On refusera de considérer que pour former le cœur, éclairer l'esprit, étendre le bon sens, diriger le goût des jeunes citoyens; l'ap-

(a) *Voyez le Code de la Nature p. 93. in-12. chez le Vrai Sage*, 1757.

Combien d'orgueilleux mortels n'ont que le vain titre de maîtres.... Puissans Monarques, voulez-vous bien m'apprendre qui est votre premier favori? Votre Maîtresse? Je vous dirai qui regne en votre place. Non ils n'usurpent point votre autorité; leur valet-de-chambre, leur soubrette, peut-être leur palfrenier; que sçais-je, enfin quelque chose de plus vil encore gouvernent vos Etats, &c.

plication

plication des préceptes aux cas particuliers, indique d'elle-même les circonstances du meilleur plan.

Toujours en guerre avec ses contemporains, le Philosophe Genevois ne se borne pas aux reproches de leurs foiblesses réelles : il s'attache à noircir des usages innocens, à controuver aux meilleures actions des motifs sinistres, à déprimer certaines pratiques qu'une tendresse peut-être aveugle jointe au torrent de la coutume fit adopter & qu'une sage déférence à des leçons plus pures décréditera peu à peu. Je parle de la mode invétérée d'assujettir par des ligatures les membres des enfans nouveaux nés ; usage qui vient de si loin que Séneque en fait expressément mention au sixiéme Livre des Bienfaits (*a*). Par conséquent, ce n'est point un blâme à rejetter sur nos mœurs, où M. Rousseau conviendra que depuis

(*a*) Parentes ne liberorum immatura libertas membra detorqueat, in rectum exitura constringunt. *Senec. L. 6. de Benef.*

dix-huit ſiécles environ, les meres ſont ſans entrailles & ſourdes au cri de la nature.

En voyant dans les Ecrits de M. R. les matieres confondues, les bienſéances offencées, le ton outrageant des inſultes préferé à la voie de la perſuaſion ; je ſerois tenté de l'aſſocier non aux paiſibles Genevois d'aujourd'hui, mais aux Allobroges, qui gouvernoient Geneve quand Céſar aſſervit les Gaules ; peuple féroce qui ſe faiſoit un honneur biſarre de ſes égaremens & les conſacroit par des monumens publics (*a*). Pour peu que j'inſiſtaſſe ſur les reproches que mérite notre Genevois, je deviendrois moi-même complice de ſon défaut dominant ; je me livrerois, comme lui, à l'aigreur des propos, aux airs déciſifs & tranchans. Mais comme il ne s'agit pas tant de ſes mœurs

(*a*) D. O. M. S. *Quò non Allobrogas rapit furor & cupiditas ſua*, *&c.* Cette Inſcription ſe voit à l'entrée de l'Hôtel-de-Ville, à Geneve. Dict. Géogr. de la Martiniere, Art. *Geneve.*

que de ses ouvrages; mon attention doit se tourner vers ces derniers & m'apprendre à ne point confondre les écarts de l'homme de lettres avec d'odieuses personnalités qui le déshonorent.

Nous commençons à nous instruire en commençant à vivre: Emil. L. I. Nécessité de remonter à l'origine de nos connoissances & de discuter leurs progrès. Une partie si nécessairement liée à l'éducation, ne seroit négligée qu'au préjudice de toutes les autres. M. Rousseau l'a senti, & s'est appliqué à découvrir les sources des préjugés, à en prévenir les suites. Mais ici, comme en différentes occasions, les sentimens que l'on croit particuliers à ce Philosophe, sont tirés d'ailleurs: ensorte que les choses qu'il vante comme les fruits de son travail, ne sont que la montre fastueuse d'un sçavoir qui ne lui appartient pas. Faisons toucher au doigt le ridicule de cette supercherie, & montrons à quel point il décrédite un Ouvrage.



CHAPITRE III.

Conformité de M. Rousseau, du P. Malebranche, de Crouzas, Morelli, & autres qui ont écrit sur l'origine des Connoissances.

En détachant sans choix & par lambeaux, les pensées de quelques Sçavans estimables, pour composer avec les rêveries qui les dégradent, la monstrueuse totalité de son Traité d'Éducation, M. Rousseau a voulu sans doute imiter le peintre d'Horace, qui joignoit les membres de diverses espéces d'animaux, ensorte que le haut de la figure représentât un homme, & le bas un monstre marin. En cela, bien différent de cet habile artiste, qui prié de peindre une beauté accomplie, choisit chacun de ses traits sur les personnes d'Athénes les mieux faites. La vertueuse morale qu'adopte quelquefois M. Rousseau, n'a pu

être altérée qu'en formant dans l'ame des lecteurs, par le contraste des idées, un obstacle à l'unité d'intention nécessaire, dans toute espéce de projet; défaut qui tourne la marche majestueuse de la Philosophie en pur jeu de mots; & qui fait parler de M. Rousseau, comme d'un visionnaire infatué de son systême, & toujours prêt à combattre les notions qui y sont opposées.

» Emile est conduit à la campagne, » l'instant d'après sa naissance. Là, sans » autre dépendance que celle de son » Gouverneur, cet enfant ne voit ni » pere, ni mere, & n'entend non plus » parler d'eux que s'il étoit orphelin. » Chargé de l'élever, son maître succéde » tellement au pouvoir paternel qu'E-» mile est dispensé de s'y soumettre «. *T. 1. p. 56.* A ce langage inoui, je ne reconnois plus le Sage qui venoit d'observer, *que les freres & les sœurs dispersés dans des pensions, portent ailleurs l'amour de la maison paternelle.* Ibid. p. 43. C'est

au travers d'une foule de pareilles contradictions qu'étincellent plusieurs traits d'une morale lumineuse qui mériteroient d'être mieux placés. Mais avant de les rencontrer, il faut, de la part de M. R. avoir essuyé de frivoles quolibets sur la Médecine, supporté les brusqueries adressées aux François ou à telle autre nation qu'il plaît à M. R. d'injurier. Il faut dans un Traité d'Éducation se résoudre à lire des épisodes mal ménagées, d'ennuyeuses digressions, des redites fatiguantes qui n'ont pas même l'attrait momentané de la nouveauté. On en jugera par les sorties de M. R. contre les Médecins. Ce moderne Aristarque ne sçait de quelle maladie nous guérissent les Médecins, mais il sçait qu'ils nous en donnent de bien funestes, la lâcheté, la pusillanimité, la terreur de la mort. C'étoit justement ce que pensoit l'Abbréviateur des œuvres du Chancelier Bacon (*a*) :

(*a*) *Analys. de Bacon T. 1. p. 83.*

» Les Médecins reſſemblent à ces Juges » qui après avoir prononcé un arrêt de » mort, ſe retirent. Ils livrent leurs vic- » times à ſes triſtes réflexions, à l'appa- » reil funébre de la religion. Il n'en fau- » droit pas tant pour anticiper l'agonie «.

En général ceux qui parlent de la Médecine, affectent un ton railleur qui dégénére en turlupinade. Platon diſoit comme notre Genevois, que cet art eſt l'amuſement des gens déſœuvrés (*a*); Pline s'eſt égayé ſur la Médecine qui guérit & le Médecin qui tue (*b*); Pitaval, le Comte d'Oxinſtiern, & d'autres mauvais plaiſans, ont affadi, à force de les répéter, les badinages de ce genre. Un Auteur du ſiécle dernier écrivoit que les Médecins ſont à l'égard des malades ce qu'eſt un paſſeport à un Marchand, qui

---

(*a*) *Plato L.* 3. *de Repub.* Homines medicinâ indigent non vulnerum ſanandorum cauſâ dumtaxat, ſed morborum qui propter deſidiam oriuntur.

(*b*) *Plin. Hiſt. Nat. L.* 29. *c.* 1. Non rem antiqui damnabant ſed artem.

voyage le long des frontieres ennemies, qui ne lui ſert de rien quand perſonne ne l'arrête (*a*). Combien d'autres prodiguent à l'envi les figures de Rhétorique pour dire des Médecins tout le mal imaginable & s'exempter en même-tems de la preuve. Ce n'eſt pas de figures de Rhétorique qu'on ſe paye, on veut des raiſons. M. Rouſſeau s'efforce inutilement de blâmer une ſcience qu'il n'a point acquiſe, & de ſubſtituer des phraſes brillantes à la voie de l'obſervation. » Il a beau crier, la Médecine eſt un art » menſonger, on ne trouve d'hommes » d'un vrai courage que dans les lieux » où il n'y a point de Médecins; ſi le » malade meurt on aura appellé le Mé» decin trop tard, & s'il réchappe, ce » ſera lui qui l'aura ſauvé «. Henri Corneille Agrippa diſoit tout cela il y a deux cens ans & auroit été très-fâché qu'on le prît au mot (*b*). On ſçait que ſon Livre

(*a*) *Dialog. de la Santé*, in-12. 1683.

(*b*) Tota medendi operatrix ars, nullo alio funda-

De la vanité des Sciences, n'eſt, pour me ſervir des termes de l'Auteur, qu'une Pantalonade de Bateleur, qu'une pure maſcarade. *His larvis exutus rurſus in hominem revertar.* C'eſt néanmoins une des ſources où M. R. a puiſé ſes burleſques déciſions. Approfondiſſez ſa Philoſophie, vous n'y trouvez rien qui fixe, qui contente l'eſprit; nul tiſſu de Doctrine, rien de lié, rien de ſuivi. Là, l'Europe paroît à ſes yeux un déſert qui à la veille d'être rempli de bêtes féroces, n'aura pas beaucoup changé d'habitans, *Emil. l. 1. p. 28.* Ici, les Européens lâches juſques dans leurs vices, ont à peine

---

mento quam fallacibus experimentis ſuperſtructa eſt ac tenui ægrotantium credulitate roborata. Ut ſæpiſſimè plus periculi ſit à medico quam ab ipſo morbo.... operatio ſecundùm medicinam à caſu eſt, tam blanda eſt pro ſe ſperandi dulcedo!,... Efficit medicus ut nemo ægrotus niſi propriâ culpâ periiſſe, nemo niſi medici beneficio reſtitutus videatur. Multæ gentes ſunt abſque medicis degentes quas videmus ultra decrepitam ætatem robuſtas. Quod ſi quis dicat multos medicorum auxilio convaluiſſe, reſpondebimus plures occubuiſſe quibus medicorum opera nihil profuere. *Cap.* 83.

assez de vie pour se mouvoir, & n'ont pas le courage d'être d'illustres scélérats, *Emil. T. 3. p. 262.* Le Philosophe Genevois pose en principe au second Livre d'Emile, qu'on ne parvient jamais à faire des sages si on ne fait d'abord des polissons, *T. 1. p. 286.* & n'hésite pas ailleurs d'enseigner que des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires, *T. 1. l. 2. p. 239.* Que les entretiens polissons préparent les mœurs libertines, *T. 2. p. 185.* Vous lui entendez dire qu'il faut que le corps soit robuste pour obéïr à l'ame, *T. 1. p. 59.* & puis ensuite il craint que le moral ne s'altére si le physique va trop bien, *Ibid. p. 169.* Tantôt il s'applaudit de ce que ses raisonnemens sont moins fondés sur des principes que sur des faits, *T. 1. p. 253.* & tantôt il avertit que sa méthode est indépendante des exemples, *T. 2. p. 99. & 310.* Le quatriéme Livre d'Emile enseigne, *p. 169*, qu'on ne fait l'amour aveugle que parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il

voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir ; mais vers la fin de ce Livre, *p. 240*, il ſe montre ſi différemment affecté que le véritable amour lui-même, n'eſt que chimere, menſonge, illuſion.

Pour mettre le cœur humain à la portée d'Emile ſans gâter le ſien, M. Rouſſeau voudroit lui faire voir les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems, dans d'autres lieux. Voilà l'uſage de l'hiſtoire, *T. 2. p. 251.* mais dès la page 257 oubliant ce qu'il venoit de dire, il croit qu'on doit apprendre à voir dans les actions humaines, les premiers traits du cœur de l'homme & bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. Tant d'irrégularités ont bien plus l'air d'une mocquerie que d'une inſtruction (*a*). Il y auroit pourtant de l'humeur à conteſter au citoyen de Ge-

(*a*) Il faut bien ſe garder de prendre le ton affirmatif pour le ton de la vérité. M. R. prévoit que bientôt devenus bêtes féroces, nous rendrons l'Europe à ſes anciens

Ce n'eſt pas aſſez que ces deux Philoſophes s'accordent ſur un point; voyons ſi rien ne ſe démentira dans la ſuite.

» L'apparente facilité d'apprendre eſt » cauſe, ſelon M. Rouſſeau, de la perte » des enfans.... mais rien ne pénétre. » L'enfant retient les mots, ceux qui » l'écoutent les entendent, lui ſeul ne » les entend point.... à la moindre ob- » jection nouvelle, il n'y eſt plus. *Emil.* » *l. 2. p.* 244. «. Crouzas avoit dit, au ſujet de la mémoire des enfans, *qu'on eſt ſurpris d'entendre étaler au jeune diſciple tant de ſçavoir. Cependant la vérité eſt qu'il ne s'eſt procuré aucune connoiſſance. Il paroît ſçavoir beaucoup & il ne ſçait rien. Preuve de cela, propoſez-lui quelque matiere ſur laquelle il faſſe uſage de ce que vous venez d'admirer, il reſtera muet.* (Sect. 1. c. 13.) Nous ſommes en trop bon train pour demeurer aux premieres épreuves.

» Généralement les gens qui ſçavent » beaucoup parlent peu, & les gens qui

» sçavent peu parlent beaucoup : il est » simple qu'un ignorant trouve impor- » tant tout ce qu'il sçait & le dise à tout » le monde. Mais un homme instruit » (assure M. R.) n'ouvre pas aisément » son répertoire « ? *Emil. T. 3. p. 266.*

C'est justement ce que disoit M. de Crouzas. *Plus un homme est éclairé plus il est circonspect & timide. Au contraire celui qui sçait peu s'en fait plus accroire, & de peur qu'on ne le soupçonne d'ignorance il décide hardiment.* Logic. Préf. p. xv.

Une maxime fort goûtée de M. R. le porte à répéter jusqu'à se rendre ennuyeux. » Que nous ne sçavons pas nous » mettre à la place des enfans, qu'ils » ont des manieres de voir, de penser » qui leur sont propres. Qu'on doit fa- » voriser leurs jeux, leur aimable ins- » tinct, mettre la vérité à leur portée, » la revêtir de formes sensibles qui la » leur fasse toucher au doigt. Voici le » tems (ajoute-t-il) de donner peu-à- » peu une attention suivie au même ob-

» jet ; mais ce n'eſt jamais la contrainte,
» c'eſt toujours le déſir ou le plaiſir qui
» doivent produire cette attention «.
Emil. Préf. p. IV.

Tout eſt louable dans cette indulgence envers les enfans. *On doit*, ſelon Crouzas, *les tenir dans l'activité & dans la joie ; permettre un libre eſſor à leurs penſées, ne raiſonner avec eux que ſur les ſujets qui ſont à leur portée & ſur leſquels on ait déja excité leur curioſité. Point de cenſures, point d'airs ſombres, point de railleries. Leurs erreurs ne doivent être relevées que comme des bagatelles.... On remediera aux diſtractions des enfans qui ſont des ſuites de leur légéreté naturelle, en choiſiſſant pour les appliquer, des ſujets qui les agréent, en ne les fixant aux mêmes choſes que par des intervalles très-courts, qu'on pourra faire revenir & rendre plus longs par dégrés inſenſibles.* Sect. 2. c. 12.

A ces doux épanchemens d'humanité & de condeſcendance, on ne peut s'empêcher d'eſtimer M. de Crouzas. Sa Lo-

gique & son Traité d'Éducation sont en même-tems un cours de morale complet, où les sources les plus cachées des vices, sont démêlées avec beaucoup de sagacité, & les remedes que l'Auteur indique, si praticables, que quiconque aura lû ses Livres, n'a qu'à vouloir être raisonnable pour le devenir. M. de Crouzas n'est pas plus d'avis que notre Genevois, d'assujettir les enfans, à des pratiques de dévotion, au-dessus de leur âge. » Veut-on les rendre pieux (dit M. R.) » on les méne s'ennuyer à l'Eglise, en » leur faisant incessamment marmoter » des prieres, on les force d'aspirer au » bonheur de ne plus prier Dieu. *Emil.* » *T. 1. p. 227.* Pour enseigner la Reli- » gion aux enfans, n'en faites jamais » pour eux, un objet de tristesse, jamais » une tache ni un devoir. *T. 4. Emil.* » *p. 75, 76,* «. De tout cela Crouzas étoit le meilleur garant possible. *Il gémit de ce qu'on abandonne à des gens d'un esprit borné, la premiere éducation des en-*

sans. Ils croyent faire merveille de leur faire réciter en perroquets, des prieres où ils n'entendent rien. On les en dégoûte si bien, qu'ils ne manquent jamais d'y renoncer dès qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes. On les conduit à l'Eglise, où n'osant ni causer ni rire, ni se remuer, ils y tombent dans une stupide inaction.... On dispose ces jeunes esprits à être importunés par l'idée de la présence du Créateur & à le leur faire regarder comme un maître redoutable, qui se plaît à les charger d'un joug très-pésant. Sect. 14. p. 702.

Je ne puis continuer mes réflexions sur les Plagiats de M. Rousseau, sans m'exposer à des jugemens fâcheux de la part de certains esprits superficiels, qui d'un côté se sont laissé prévenir par la réputation de l'Ecrivain, & qui trouvent de l'autre, de quoi justifier une partie de leur admiration. Mes paralléles leur sembleront manqués, mes confrontations équivoques, mes conjectures chimériques. Qu'y faire : Je n'ai point en écri-

vant, prétendu échapper à toutes ſortes de critiques. Le Philoſophe de Geneve, je le répéte, eſt un homme qui met toute ſon adreſſe à triompher de la crédulité des Lecteurs & qui n'y réuſſit que trop; ſoit en exagérant le vrai, juſques à faire preſque diſparoître le faux qu'il y mêle; ſoit en déduiſant une concluſion ſophiſtique, avec autant d'intrépidité que ſi c'étoit une maxime inconteſtable; ſoit encore en s'appropriant avec un front d'airain, les découvertes laborieuſes de ſes prédéceſſeurs.

» Jamais la nature ne nous trompe » (dit M. R.) c'eſt toujours nous qui » nous trompons.... ce n'eſt pas la ſen- » ſation qui trompe, mais le jugement » qu'on en porte.... Ce jugement étant » purement paſſif, il eſt impoſſible qu'il » trompe l'enfant; mais quand il juge » de la choſe par l'apparence, il eſt ac- » tif, il compare, il établit par induc- » tion, des rapports qu'il n'apperçoit » pas. Alors il ſe trompe ou peut ſe

» tromper «. *Emil. Tom. 1. pag. 140.*

Voilà les rares découvertes dont M. R. vouloit enrichir notre siécle ! A l'air de suffisance avec lequel il les propose, on seroit tenté de les attribuer à une profonde étude de nos facultés, à d'heureux efforts pour les dégager du danger de la surprise de quelque hypothèse nouvelle. Graces aux progrès de la raison, les Rohault, les Regis, les Condillac & autres modernes laisseroient peu à nos recherches, quand Malbranche, Crouzas, Morelli n'auroient jamais existé. Ecoutons Crouzas, car il ne s'agit maintenant que de lui. *On se trompe quelquefois en jugeant des choses sur le rapport des sens & l'on prend un objet pour un autre ; mais c'est lorsqu'on se précipite à juger sur les premieres apparences & que l'on ne prend pas assez de précautions. Ces précautions consistent à le considérer en divers tems, à diverses reprises & en différentes situations, à s'informer enfin de ce qu'il paroît aux autres.* Logic. c. 4. &c.

M. Rousseau dira peut-être pour sa décharge, qu'il n'avoit pas besoin d'aller chercher dans Crouzas ce qui étoit dans Malbranche. Eh, qu'importe qu'il soit copiste de l'un ou de l'autre (*a*)! Il faut, quand on se mêle d'écrire sur un sujet particulier, apprendre au public autre chose que ce qu'il sçait.

Produisons encore quelques échantillons de cette science usée dont les écoles fatiguérent jadis les oreilles de nos ayeux. » Les sens sont les premiers instrumens de nos connoissances «. *Emil. T. 2. p. 315.* Axiome aussi suranné que l'adage Latin, *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu*, auquel M. R. n'auroit pas dû s'arrêter après s'être formellement déclaré pour l'idée innée du juste & de l'injuste. *Emil. T. 1. p. 103. & 218.* Il aimeroit autant exiger qu'un enfant *eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans*. Emil. T. 1. p. 181. Je le

(*a*) *Malebran. Traité de Moral*, c. 1. n. IX.

crois bien ; on ne risque pas sa réputation à imiter l'Abbé de Fleury. Qui disoit, » vouloir que les enfans acquiérent » l'esprit de réflexion, c'est vouloir qu'une jeune plante aît, du jour au lende» main, un tronc solide & de profondes » racines «. *Choix des Etud. n. 17.*

Cet estimable Ecclésiastique ne recommandoit pas moins expressément que M. R. de mettre du choix dans les connoissances ; je rapporterai ses propres termes. Cette maniere de procéder obvie au danger des déclamations souvent odieuses, & toujours inutiles. » La vie est courte, » la capacité du cerveau est bornée : je » pense avoir raison d'en conclure qu'il » faut choisir avec grand soin ce que » l'on doit faire apprendre aux jeunes » gens : bien distinguer les connoissan» ces qui sont utiles de celles qui ne de» mandent que du plaisir.... Entre ces » connoissances utiles, on peut distin» guer celles qui le sont le plus, &c.... » Ces distinctions supposées, il sera fa-

» cile de régler le choix dont il s'agit; » car il est évident qu'il faut préférer ce » qui nous sert immédiatement pour » nous-mêmes à tout ce qui est hors de » nous «. *Choix des Etud. n. 17.*

Le texte de M. R. confronté à celui de M. Fleury, laisse percer toute la grossiereté du Plagiat. *L'intelligence humaine a ses bornes & non-seulement un homme ne peut pas tout sçavoir; il ne peut pas même sçavoir le peu que sçavent les autres hommes.... Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner.... Le petit nombre des connoissances qui contribuent réellement à notre bien être, est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel.* Emil. Tom. 2. p. 6. & 7.

M. Fleury & notre Genevois n'ont également qu'une façon de penser touchant l'indulgence envers les enfans, les ménagemens à garder pour mettre la vérité à leur portée, l'inconvénient qu'il y a à flatter leurs petites passions, les

crois bien; on ne risque pas sa réputation à imiter l'Abbé de Fleury. Qui disoit, » vouloir que les enfans acquiérent » l'esprit de réflexion, c'est vouloir qu'u» ne jeune plante ait, du jour au lende» main, un tronc solide & de profondes » racines «. *Choix des Etud. n. 17.*

Cet estimable Ecclésiastique ne recommandoit pas moins expressément que M. R. de mettre du choix dans les connoissances; je rapporterai ses propres termes. Cette maniere de procéder obvie au danger des déclamations souvent odieuses, & toujours inutiles. » La vie est courte, » la capacité du cerveau est bornée : je » pense avoir raison d'en conclure qu'il » faut choisir avec grand soin ce que » l'on doit faire apprendre aux jeunes » gens : bien distinguer les connoissan» ces qui sont utiles de celles qui ne de» mandent que du plaisir.... Entre ces » connoissances utiles, on peut distin» guer celles qui le sont le plus, &c.... » Ces distinctions supposées, il sera fa-

» cile de régler le choix dont il s'agit ; » car il est évident qu'il faut préférer ce » qui nous sert immédiatement pour » nous-mêmes à tout ce qui est hors de » nous «. *Choix des Etud. n. 17.*

Le texte de M. R. confronté à celui de M. Fleury, laisse percer toute la grossiereté du Plagiat. *L'intelligence humaine a ses bornes & non-seulement un homme ne peut pas tout sçavoir ; il ne peut pas même sçavoir le peu que sçavent les autres hommes.... Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner.... Le petit nombre des connoissances qui contribuent réellement à notre bien être, est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel.* Emil. Tom. 2. p. 6. & 7.

M. Fleury & notre Genevois n'ont également qu'une façon de penser touchant l'indulgence envers les enfans, les ménagemens à garder pour mettre la vérité à leur portée, l'inconvénient qu'il y a à flatter leurs petites passions, les

ſuites à craindre des terreurs que leur inſpirent les nourrices, les ſervantes par d'imprudens contes de loups-garoux, d'apparitions des morts & autres chimeres qui ébranlent l'imagination. En un mot M. R. tire un très-bon parti, des lumieres de l'Abbé Fleury. Notre Genevois veut » que le Gouverneur d'un en-» fant ſoit jeune & s'attire ſa confiance » en partageant ſes amuſemens ; il n'y a » pas, ajoute-t-il, aſſez de choſes com-» munes entre l'enfance & l'âge mûr, » pour qu'il ſe forme un attachement » bien ſolide, à cette diſtance «. *Emil. T. 1. p. 51.* En quoi différe-t-il de M. Fleury, qui prétend *que le maître ſoit bien fait de ſa perſonne, parlant bien, d'un viſage agréable ; que le peu de ſoin de s'accommoder en ceci à la foibleſſe des enfans, fait qu'il reſte à la plûpart de l'averſion de ce qu'ils ont appris de gens trop vieux, mauſſades ou chagrins ?* Choix des Etud. n. XV.

A meſure qu'on ſuit la marche de

M.

M. R. sa réputation s'obscurcit, les Plagiats se multiplient, & la bonne foi dont il se glorifie se change en un masque qui dément la protestation de sincerité si souvent rebattue dans ses Ouvrages. Choisissons les traits qui lui semblent propres, & pour parer à l'ennui des discussions, ne leur donnons encore que le moins d'étendue possible.

» Nous naissons sensibles, & dès notre » naissance nous sommes affectés de di- » verses manieres par les objets qui nous » environnent. Si-tôt que nous avons la » conscience de nos sensations, nous » sommes disposés à rechercher ou à fuir » les objets qui les produisent, selon la » convenance ou disconvenance que nous » trouvons entre nous & ces objets. . . . » Ces dispositions s'étendent à mesure » que nous devenons plus sensibles. *T. 1.* » *p. 8.* Avant de parler, avant que d'en- » tendre, l'enfant s'instruit déja. L'expé- » rience prévient les leçons. *Ibid. p. 89.* » Les premieres sensations sont purement

» affectives. Ils n'apperçoivent que le » plaisir & la douleur. Ils ont besoin de » beaucoup de tems pour se former peu-» à-peu les sensations représentatives qui » leur montrent les objets hors d'eux-» mêmes..... Le retour des sensations » commence à les soumettre à l'empire » de l'habitude. *Ibid p. 91.* Les lui offrir » dans un ordre convenable, c'est pré-» parer sa mémoire à les fournir un jour » dans le même ordre à son entende-» ment. *Ibid. p. 96.* Mais comme il n'est » attentif qu'à ses sensations, il suffit de » lui montrer bien distinctement la liai-» son de ces mêmes sensations avec les » objets qui les causent.... C'est ainsi » qu'il apprend à sentir la chaleur, le » froid, la dureté, la mollesse, la pesan-» teur, la légéreté des corps, & à juger » de toutes leurs qualités sensibles «. *Ib. p. 97.*

Rien de tout cela qui ne soit de la plus constante vérité & qui ne me rappelle l'excellent Ouvrage de M. Morelli,

intitulé : *Essai sur l'Esprit humain, ou principes naturels de l'Education.* A Paris chez de l'Epine 1743. in-12.

J'écris pour l'homme (disoit ce judicieux Instituteur de la jeunesse) *& je le prends dès son enfance. Et comme il est sensible avant que d'être raisonnable, c'est en épiant ses sensations que je découvre les premiers pas que la raison lui fait faire, afin de les régler au profit de l'esprit. Ce n'est que par le sensible qu'il faut conduire les enfans. Les progrès qu'ils font dans les connoissances propres à leur âge, se développent sans aucun effort d'imagination. Il suffit donc de présenter à l'ame les objets dans l'ordre naturel qu'elle suit ordinairement. Que l'on prenne donc garde qu'il est des tems destinés à chaque connoissance : qu'il ne faut pas arrêter l'esprit des enfans sur un grand nombre d'objets à la fois, ni s'étendre avec eux en discours de morale auxquels ils ne comprennent rien & qui les ennuient.... Il ne faut pas vouloir cueillir des fruits où il ne paroît que quelques fleurs*

qui se fanent entre les mains de ceux qui les veulent faire éclore avant le tems. C. 3. p. 154.

Voilà de grands principes, de belles maximes, de graves réflexions ! Plus je pése ce passage, moins il me semble nécessaire que M. R. se mette en frais pour exhorter les Précepteurs « à n'empiéter » jamais sur l'ordre des connoissances de » l'enfant, & à ne l'éclairer que par les » lumieres qui sont à sa portée. *Emil.* » *T. 2. p. 232.* Si nous voulons pervertir » cet ordre, dit-il, nous aurons des » fruits précoces qui n'auront ni matu» rité ni saveur, & ne tarderont pas à se » corrompre ». *Emil. ibid.*

Trop sensible au vain plaisir de se jouer des autres & d'acquérir en les trompant une sorte de supériorité sur eux ; qui ne voit que M. R. se décéle lui-même ? Non, le hasard ne produisit jamais des idées si semblables. Il est d'ailleurs enseigné au Traité du vrai Mérite, *qu'il faut avec les enfans faire prendre à la*

raiſon, une robe d'enfant. Préf. p. VIII.

M. R. croit jouer d'adreſſe, pour avoir ſçu enchâſſer dans ſon Traité d'Éducation, le précis de l'*Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain* (a). Ouvrage, où l'aptitude à juger des objets de réflexion, ſe tire de la juſteſſe à ſaiſir les rapports, à combiner les propriétés des choſes. *Emil. T. 2. p. 137.* Ses régles en matiere de goût ſont viſiblement priſes des Arts réduits en un principe, miſes au jour par M. Bateux, qui fait uſage, à ſon tour, d'un Livre *ſur le Goût*, imprimé à Paris chez Prault, en 1737.

Ne verrons-nous donc rien de M. R. qui ſoit à lui ? Ne pourrons-nous jamais lui faire honneur de quelque ſyſtême utile ou du moins piquant par ſa nouveauté ? Me voilà bien perſuadé que les quatre volumes d'Emile tant vantés, ſont un tiſſu d'extraits auxquels notre Genevois donne certain air d'intérêt, à

(a) *Par M. Vauvenargue.* Chez Briaſſon 1747. in-12.

la faveur d'un ordre systématique, plus brillant que raisonné.

» Dans les éducations vulgaires, on » met tout l'ennui d'un côté & tout le » plaisir de l'autre. *Emil. T. 4. p. 45.* «. C'est en citant ce court passage de Télémaque que M. R. s'acquitte envers l'inimitable Auteur de cet ingénieux Ouvrage. Pour moi qui ai appris à proportionner la reconnoissance à la mesure des services reçus, je me garderois d'écrire que » la plus utile régle de l'édu» cation, n'est pas de gagner du tems, » mais d'en prendre. *Emil. T. 1. p. 191.* «. Je ne m'applaudirois point » de mar» quer tous les ans les progrès de mon » Emile, de lui dire, Voilà le fossé que » vous sautiez, le fardeau que vous por» tiez, voici la carriere que vous par» couriez ; voyons maintenant ce que » vous ferez. *Emil. T. 2. p. 69.* «. Je ne croirois pas avoir fait de merveilleuses observations, parce que j'aurois insinué aux meres de ne prendre point pour des

indices extraordinaires, ceux qui marquent l'ordre accoutumé : » la vivacité, » les saillies, l'étourderie, la piquante » naïveté, tous signes caractéristiques de » l'âge. *Emil. Tom. 1. p. 236.* «. Ou en adoptant ces diverses pensées, j'honorerois la mémoire de celui qui me les auroit procurées.

» Ce qu'il y a de très-important, di» soit M. de Fenelon, c'est de laisser af» fermir les organes, en ne pressant point » l'instruction. Il faut se contenter de » suivre la nature. *C. 3.* Vous voyez, » direz-vous, que vous êtes plus raison» nable maintenant que vous ne l'étiez » l'année passée. Dans un an, vous ver» rez encore des choses que vous n'êtes » pas capable de voir aujourd'hui. *Ibid....* » Observez tous les momens, pendant » plusieurs jours s'il le faut, pour bien » placer une correction.... Les fautes de » jugement sont permises aux enfans & » ont la grace de l'ingénuïté. On prend » une certaine vivacité de corps qui ne

» manque jamais de paroître pour celle » de l'esprit, & de-là vient que l'enfance » semble promettre tant, & qu'elle tient » si peu «. Ce n'est pas tout: M. R. prétend que *dans des entreprises pareilles à la sienne, l'Auteur toujours à son aise dans des systêmes qu'il est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes.* Emil. T. 1. p. 48. Il ne doute pas qu'*en s'appliquant à prévenir les difficultés, on les prévient jusqu'à un certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose*, dit-il, *je ne dis pas qu'on y puisse arriver; mais je dis que celui qui en approchera davantage, aura le mieux réussi.* Ibid. p. 197. Il faudroit s'aveugler de gaieté de cœur pour nier le rapport de cet extrait d'Emile, au Chapitre XIII. de M. de Fenelon, où je lis ces mots: » Quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation, ce » n'est pas pour donner des régles imparfaites. Il est vrai que chacun ne » pourra pas aller dans la pratique aussi

» loin que nos pensées vont sur le pa-
» pier ; mais enfin lorsqu'on ne pourra
» pas aller jusques à la perfection, il ne
» sera pas inutile de l'avoir connue, &
» de s'être efforcé d'y atteindre ; c'est
» le meilleur moyen d'en approcher «.
Que notre Genevois se juge lui-même.

Pour démêler entre M. de Fenelon & M. R. plusieurs autres conformités sous une expression différente, il suffit d'indiquer le Chapitre cinquieme du Traité d'*Education*, par cet illustre Archevêque. C'est-là qu'on apprend aux maîtres » à
» ne rougir point de l'aveu de leurs fau-
» tes, à montrer toujours aux enfans
» l'utilité des choses qui leur sont ensei-
» gnées, à retrancher devant eux les com-
» plimens superflus, les démonstrations
» d'amitiés feintes ; car dès qu'un enfant
» est capable de ce sentiment, on a un
» lien assuré pour l'attirer au bien «.

L'invincible obstination de M. R. à s'enrichir des dépouilles d'autrui, balance par la surprise qu'elle me cause,

l'ennui de mes pourſuites contre ſes larcins. Aucune de ſes démarches n'eſt ſans piraterie, ſans exactions. Auteurs vieux ou modernes, tout lui eſt bon, pourvu qu'il entaſſe volume ſur volume. Où penſe-t-on qu'il ait puiſé ſes raiſonnemens ſur l'impoſſibilité d'inculquer aux enfans pluſieurs Langues? Prenez *les Jours Caniculaires* de Simon d'Aſt, vous y verrez en termes précis, » qu'il faudroit » qu'un enfant ſçût comparer des idées, » & comment les compareroit-il quand » il eſt à peine en état de les concevoir.... » Il ne peut donc apprendre à parler » qu'une Langue. Il en apprend cependant pluſieurs, me dit-on : je le nie ; » j'ai vû de ces petits prodiges qui » croyoient parler cinq ou ſix Langues. » Je les ai entendus ſucceſſivement parler Allemand en termes Latins, en » termes François, en termes Italiens ; » mais ils ne parloient toujours qu'Allemand «. *Emil. T. 1. p. 249.*

Sermonem enim ni fallor illic Gallicum
Tam callet omnem quàm Latinum Psittacus.
Crescit tamen sibi nimiumque placet
Verbis tribus si quid loquitur Gallicis.
Si ergo linguam ille & Latinam Gallicè
Et Gallicè linguam sonat Britannicam,
Et Gallicè refert linguam Lumbardicam,
Et Gallicè refert linguam Hispanicam,
Et Gallicè omnem præter unam Gallicam,
Nam Gallicam solam sonat Britannicè (a).

Jusques à présent je n'ai rien ôté d'es-ntiel aux raisonnemens de M. R. il n'a s plus sujet de se plaindre des extraits e j'en ai présentés, qu'un homme qui fâcheroit de ce qu'en lui rendant son apeau, on ne lui auroit pas rendu une ile d'araignée qui étoit dessus. Portons on comble une démonstration déja si nvaincante.

M. R. préfere à la somptueuse gour-ndise des riches, les repas que la fru-lité, la tempérance, la douceur du ommerce, rendent si délicieux à l'Agri-

a) Dies Canicul. D. Simonis Astensis. *Ep.* Vulturar. est Colloquia Physica, Moralia, &c. Moguntiæ, in-1715. *Colloq. V.*

culteur fatigué de ſon travail. Les plaiſirs innocens de la vie champêtre, ont un coloris délicat ſous la touche de ce Philoſophe. Il y a dans ſa narration, des ſurpriſes ménagées avec eſprit, des traits de morale heureuſement amenés. Mais je ſoutiens qu'il n'a fait qu'embellir le texte Latin de Simon d'Aſt. » Les apprêts d'un feſtin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un ſervice élégant & fin, des convives échauffés par le vin, peut-être par le caquet de leurs voiſines, ne forment pas un ſpectacle moins ridicule, aux yeux de l'Evêque de Valtourre, qu'à ceux du citoyen de Geneve (*a*) «.

La comparaiſon d'un dîner ſimple &

(*a*) Commiſeratione quadam tenus digni ſunt qui intempeſtivo faſtu atque ſuperbiâ punguntur. Malim ego apparatum ſimplicem ac de quo ſaturari poſſim, quàm delicatum, facetiiſque muliebribus coloratum. Non enim fabulis meus expletur venter, præſertim ubi fame atque itinere confectus malè latrat, &c. *Colloq. V. De conviviis regiis, pariter atque ruſticis.*

rustique avec un repas magnifique & compassé, suffit à ces deux Auteurs, pour leur faire sentir que tout l'appareil du festin, ne donnant aucun profit réel, & l'estomac sortant tout aussi content de la table du paysan, que de celle du financier, il n'y a rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'on puisse véritablement appeller sien. *Emil. T. 2. p. 92.* (*a*).

Si M. Rousseau étoit sincere, qu'il déclarât de bonne foi, Cela est d'un tel Sçavant, j'ai eu dessein de le copier, de l'imiter, de lutter contre un excellent original, on diroit, Il a bien réussi. Son

---

(*a*) J'ai souvent réfléchi, que les hommes doués d'un jugement sain, ont les mêmes perceptions sur certains objets. Ne diroit-on pas que S. Jerôme guidoit la plume du Philosophe Genevois dans le passage suivant? » Que » pensera Emile, quand il trouvera que toutes les régions » du monde ont été mises à contribution, que vingt mil» lions de mains peut-être, ont long-tems travaillé, & » tout cela pour lui présenter en pompe à midi, ce qu'il » va déposer le soir dans sa garde-robe « ? *Emil. T. 2. p. 93. Venter universos hominum labores, momentanea blandimenta gulæ stercoris fine condemnat, & ostendit totum quod curamus, quod voramus, in secessum dejici.* Hieronym. ad Fabiol. Epist. 3.

ambition le porte à vouloir mériter la gloire & les palmes du génie ; cette prétention est trop vaste. Lisez, pourrions-nous lui crier, ne copiez pas : profitez des lumieres d'autrui, ne les volez pas : composez des Livres, mais qu'ils ne contiennent point des redites infinies : cessez de vous vanter de voir autrement que les autres hommes, car vous ne voyez dans leurs productions que ce qui s'y trouve réellement.

A la vérité, il ne seroit pas aisé dans le systême de M. du Bos, de convaincre de Plagiat l'instituteur d'Emile. Ce sçavant Académicien trop indulgent envers les Escrocs Littéraires, croyoit *qu'en prenant les pensées d'un Auteur qui a composé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faisons pas un Plagiat. Ces pensées*, dit-il, *deviennent nôtres en quelque façon, à cause que l'expression nouvelle, que nous avons prêtée à la pensée d'autrui, nous appartient.* Réflex. sur la Poës. & la Peint.

Mais Eusebe de Césarée, le fléau du Plagiat, & le premier, je pense, qui ait censuré ce genre de filouterie, établit sur des motifs tout différens l'idée qu'on en doit avoir.

» Nous ne pouvons disconvenir (di-
» soit ce Pere de l'Eglise) que les Grecs
» n'aient pratiqué divers moyens frau-
» duleux, en vûe de se parer des Arts
» inventés chez les étrangers. Ma vie ne
» suffiroit point à détailler les ruses que
» l'amour propre leur a suggérées, lors
» même que cette nation, affectoit de
» ne connoître aucuns rivaux dans la
» carriere du génie. Je ne puis supporter
» l'audace d'Hypéride, qui si peu fait
» pour imiter le stile de Démosthene,
» a pillé néanmoins les Ouvrages de ce
» fameux Orateur. Observerai-je que
» Hécate de Milet a guidé Hérodote &
» que celui-ci ne s'est écarté de son
» modele que pour inventer des ab-
» surdités choquantes, telles que l'ori-

» gine du Phénix ? &c. « (*a*).

On eſt donc Plagiaire de plus d'une maniere. C'eſt encourir tout le blâme de ce vice lâche & déshonorant : 1°. Que de tranſcrire ſoit en entier, ſoit en partie, les Ouvrages des autres, ſans rendre à leur mémoire le tribut d'une juſte reconnoiſſance. 2°. On eſt atteint de Plagiat, quand on s'approprie, les ſyſtêmes, ou les découvertes des Sçavans, à deſſein de s'en faire honneur. 3°. En déguiſant l'ordre & l'enchaînement de leurs principes par des épiſodes étrangers ou peu utiles à la choſe. Si l'on admet ces principes, le titre de mon Livre eſt ſuffiſamment juſtifié, & n'a pas beſoin d'autre apologie.

Pour donner à ma penſée tout le jour dont elle eſt ſuſceptible, j'obſerve qu'on appelloit Plagiaires ceux qui enlevoient

(*a*) *Euſeb. de Cæſar. L. 10. c. 2. præpar. Evangelic.* Hyperidem ſi Demoſthenis Plagiarius fuit, permoleſtè fero qui tam malè vim ejus dictionis infregerit, &c.

chez les Romains un esclave à son maître légitime. Cette dénomination dérivoit du mot Latin *plaga*, parce que l'on condamnoit ceux qui étoient atteints de ce vol, à recevoir un nombre déterminé de coups de fouet.

L'acte inique qui ôtoit au pere de famille l'appui de sa maison, fit donner par analogie, le nom de Plagiaires aux usurpateurs des productions de l'esprit. En effet, c'est arracher les entrailles, enlever une partie de l'être, au Sçavant quelconque dont on s'approprie les travaux littéraires. Martial flétrit de *Plagiat* les ravisseurs des fruits de sa verve (*a*). L'Orateur Romain, compare les Plagiaires à ceux qui après avoir dérobé de la vaisselle, en changent les marques & la vendent sous leur nom. Développons la pensée de Cicéron, & tâchons de l'adapter à notre sujet (*b*).

Horace veut persuader à Mécéne qu'il

(*a*) Epigr. l. I. c. LIII.

(*b*) Cic. l. V. *De finibus*.

eſt le créateur de ſes Poëſies : il traite de vil rebut des humains, l'Ecrivain qui ſe réduit au facile emploi d'imitateur : *Imitatores ſervum pecus.* Epiſt. 19. Eſt-il quelqu'un cependant qui ignore combien ce Poëte étoit redevable à Pindare ? Il peut arriver que des hommes favoriſés s'ouvrent un chemin nouveau & marchent ſans conducteurs : mais de tels exemples ſont ſi rares qu'ils doivent paſſer pour des prodiges. Térence imita Ménandre : Ciceron ſuivit Démoſthene : Virgile dut une partie de ſa gloire aux Idylles de Théocrite : Catulle étudia Simonide & Callimaque : Sophocle fut le copiſte d'Euripide. Juſques où n'étendrions-nous pas la liſte des antiques Plagiaires, en faiſant uſage du ſixieme Livre des Stromates de S. Clement d'Alexandrie, & du dixieme Livre de la préparation de l'Evangile par Euſebe de Céſarée ? Si tels furent les mortels privilégiés qui illuſtrerent les beaux jours d'Athenes & de Rome, ne doutons pas que la ſuite

du développement des ſciences ne tienne à l'Hiſtoire générale du Plagiat.

En vain M. R. croit être un homme né pour donner des loix au monde & n'en recevoir de perſonne. Il profite comme le célébre Rollin des études d'autrui : mais que leur conduite eſt différente ! L'Auteur de l'Hiſtoire ancienne, cet Ecrivain dont la rare modeſtie orne les talens, ne fait point difficulté d'avouer qu'il a pris des guides. C'eſt ainſi que préférant l'utilité publique à ſa propre gloire, il s'oublie en quelque façon pour immortaliſer ſes Maîtres. Notre Genevois s'honore au contraire de n'écrire que d'après ſes idées, & de ne faire aucun fonds ſur celles d'autrui : il ne ſe ſoucie pas, pourſuit-il, de remplir ſes Livres de choſes que tout le monde ſçait. (*Emil. Préf.*) Une ſemblable énonciation qui prépare à des vérités inouïes, ne devient-elle pas une inſulte quand on n'a pour la remplir que des choſes mille fois rebattues ? Les graces du ſtile,

la beauté de l'expreſſion, une éloquence nerveuſe que nul ne conteſte à M. R. ce talent forme une brillante ſuperficie qui déguiſe, mais qui ne dénature point l'eſſence des choſes. Rendons ſenſible par un exemple, cette obſervation auſſi juſte que néceſſaire.

» Pour réuſſir, diſoit M. Racine (*a*), » il ne s'agit que d'imiter la nature..... » Pourquoi la chercher dans les Ouvra- » ges des Anciens? Elle eſt toujours pré- » ſente à nos yeux: c'eſt l'original ſeul » qu'on a beſoin de conſulter. Un hom- » me qui veut peindre un payſage, au » lieu d'imiter les payſages des Peintres, » doit regarder ſeulement tous ceux que » la nature lui offre «. *Mém. de l'Acad. Tom. 6.* Voici comment M. R. tourne la même penſée.

Je me garderai de donner à Emile un maître à deſſiner, qui ne lui donneroit à imi-

---

(*a*) *Mém. de l'Acad. T. 6. Diſſert. ſur l'utilité de l'imit.*

ner que des imitations, & ne le feroit dessiner que sur les desseins. Je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modéle que les objets. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original & non pas le papier qui le représente. Qu'il crayonne un arbre sur un arbre. Emil. T. 1. p. 392.

L'arrangement des phrases, pourra-t-on me répliquer, est tout différent dans ces deux Auteurs : je dis plus, M. R. pose comme un principe ce que M. Racine tourne en objection. Si l'on s'imagine par une défaite si légere, absoudre le Philosophe de Geneve du vice de Plagiat, il faudra croire que les Anciens & les Modernes ne comprenent rien à cette matiere (*a*). Réflexion qui ne vient point de l'envie de dépriser l'instituteur d'Emile ; que m'importe où M. R. prend l'esprit dont il est animé, pourvu qu'il

(*a*) Is, ut Plagium dissimulet, dicendi facultatem ostentare gestit, & elaboratæ dictionis cultum assuere ; tardus, cunctabundus ac procrastinanti similis videtur. *Euseb. Cæsar. L. 10. præpar. Evang.*

soit bon ? Mais ce en quoi on a droit de le censurer, c'est de ce qu'il se vante de n'avoir rien emprunté : c'est de ce qu'il critique ses originaux en les copiant (*a*). Sa conduite vérifie la parole du Sage : *Quand vous pileriez l'impudent dans un mortier, comme on y broie le grain en frappant dessus avec un pilon, vous ne lui ôteriez pas son impudence.* Prov. c. 27.

(*a*) Horatius multa ex iis quos cognoscimus Poëtis, aliisque apertè transfert : quæ autem aliundè mutuatur ut sua tamen velit videri, ea ita in varias formas commutat, ut vix ab eo cujus sunt agnosci possit ; & hoc est honestè furari. *Crinius de furibus librar. Lugd. Batav.* 1708. *p.* 34.



CHAPITRE IV.

Des Emprunts de M. Rousseau, sur Michel de Montagne.

Les Essais de Michel de Montagne, ont été si souvent réimprimés, qu'on ne sçait ce qu'il y a de plus blamable dans M. R. ou d'enfler sans ménagement, ses productions, des débris de ce sententieux Auteur, ou de l'ignorance qu'il aime à prêter au Public, pour en prendre droit de multiplier ses larcins.

Notre Genevois n'est que trop fondé à censurer » les clameurs de cette fausse » sagesse qui nous jette incessamment » hors de nous, qui compte toujours le » présent pour rien, & poursuivant sans » relâche un avenir qui fuit, à mesure » qu'on avance, à force de nous trans- » porter où nous ne sommes pas, nous » transporte où nous ne serons jamais. » La prévoyance, la prévoyance (s'écrie-

» t-il) qui nous porte sans cesse au-delà » de nous, & souvent nous place où nous » n'arriverons point. Voilà la source de » toutes nos miseres. Quelle manie à un » être aussi passager que l'homme, de » regarder toujours au loin, dans un » avenir qu'il voit si rarement & de né» gliger le présent dont il est si sûr! Ainsi » nous tenons à tout, nous nous accro» chons à tout. Notre individu n'est plus » que la moindre partie de nous-mê» mes.... O homme resserre ton exis» tence au-dedans de toi «. *Emil. T. 1. p. 142. 153. 156. &c.*

Montaigne tire de toutes ces vérités, le sujet d'un Chapitre particulier, que M. Rousseau a trouvé si analogue à ses idées, qu'il l'a confondu avec elles. *Nos affections s'emportent au-delà de nous.... nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. La crainte, le desir, l'espérance, nous élancent vers l'avenir & nous dérobe la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera,*

voire

voire quand nous ne ſerons plus. Eſſais L. 1. c. 3. *Un ſoin extrême tient l'homme d'allonger ſon Etre, il y a pourvu par toutes ſes piéces ; il a employé ſon opinion à ſe rebâtir, impatient de ſa fortune, & à s'étayer par ſes inventions. L'ame par ſon trouble & par ſa foibleſſe, ne ſe pouvant tenir ſur ſon pied, va quêtant de toutes parts des eſpérances & fondemens des circonſtances étrangeres où elle ſe plante*. L. 2. c. 12. *Nous entraînons tout avec nous, nul ne penſe aſſez n'être qu'un*. L. 2. c. 13.

Quelle perfidie de la part de M. R. d'oſer traveſtir ſous un coloris moderne, la Philoſophie de Montagne, pour s'en approprier le mérite ! Je vais raſſembler ſous les yeux du Lecteur quelques paſſages de l'un & de l'autre, & j'eſpére les expoſer avec aſſez de clarté pour qu'on en apperçoive aiſément les relations.

M. Rouſſeau prétend que » nous ne » ſçavons ce que c'eſt que bonheur ou » malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans » cette vie ; on n'y goûte aucun ſenti-

» ment pur. Le plus heureux eſt celui » qui ſouffre le moins de peines. Le plus » miſérable eſt celui qui ſent le moins » de plaiſir. Toujours plus de ſouffran- » ces que de jouiſſances (pourſuit-il) : » voilà la différence commune à tous. » La félicité de l'homme ici bas, n'eſt » donc qu'un état négatif; on doit la » meſurer par la moindre quantité de » maux qu'il ſouffre «. *Emil. T. 1. p. 144.*

Ce paſſage eſt viſiblement modélé ſur celui-ci, de Montagne.

La meſure de notre condition, porte que nous n'avons pas tant à jouir qu'à fuir. Notre bien-être, ce n'eſt que la privation du mal. Le n'avoir point de mal c'eſt le plus avoir de bien.... Des plaiſirs que nous avons, il n'en eſt aucun exempt de quelque mélange de mal & d'incommodité. Eſſais L. 2. c. 12. & c. 20. Mille traits ſemblables, réunis ſous le même point de vue, forment un tout peu propre à faire honorer les talens de M. Rouſſeau.

En effet, ſoit que je liſe au Livre 1.

c. 9. des Essais de Montagne, *qu'une vie perdurable seroit moins supportable à l'homme & plus pénible que n'est la vie qui lui est donnée. Que si nous n'avions la mort, nous maudirions cent fois l'Etre qui nous en auroit privé.* Soit que M. R. me débite avec son éloquence ordinaire, » si nous » étions immortels, nous serions des » êtres très-misérables. Il est dur de mou- » rir sans doute, mais il est doux d'es- » pérer qu'on ne vivra pas toujours & » qu'une meilleure vie finira les peines » de celle-ci. Si l'on nous offroit l'im- » mortalité sur la terre, qui est-ce qui » voudroit accepter ce triste présent? » Quelle ressource, quel espoir, quelle » consolation nous resteroit-il contre les » rigueurs du sort & contre les injusti- » ces des hommes «? Je ne vois dans ces deux Auteurs qu'une exacte conformité de sentimens. Cependant si c'est diminuer la honte de M. R. que d'impliquer d'autres Sçavans dans cette liberté de piller les Ouvrages d'esprit, & de

les convertir à leur utilité ; je conviens que la Bruyere participe un peu à ce défaut (*a*). Mais la Bruyere déclaroit modeftement qu'il glanoit après les Anciens, & cela ne revient gueres aux paroles hautaines de notre Genevois, *Ce n'eft point fur les idées d'autrui que j'écris, c'eft fur les miennes.* Emil. Préf. Parler de la forte & fe précautionner fi légérement contre la pénétration des Lecteurs, c'eft en vérité abufer de l'art d'en impofer.

Il y a plus : on rencontre à regret, dans *Emile*, de longues circonlocutions, une abondance inutile de raifonnemens qui paroiffent uniquement employés pour remplir des pages. En voici un exemple, & cela fans prétendre qu'il

---

(*a*) Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre ; après avoir médité ce que c'eft que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, &c. l'on ne fçauroit plus à quoi fe réfoudre. La nature nous ôte l'embarras de choifir & la mort qu'elle nous rend néceffaire eft encore adoucie par la Religion. *Pag.* 627.

n'y en ait un très-grand nombre qui auroient pu être cités à juste titre.

» C'est dans la disproportion de nos » desirs & de nos facultés que consiste » notre misére. Un être sensible dont » les facultés égaleroient les desirs, se» roit un être absolument heureux. La » sagesse humaine consiste à diminuer » l'excès des desirs sur les facultés & à » mettre en égalité parfaite la puissance » & la volonté. *Emil. T. 1. p 145.* D'où » vient la foiblesse de l'homme ? De » l'inégalité qui se trouve entre sa force » & ces desirs. Ce sont nos passions qui » nous rendent foibles, parce qu'il fau» droit pour les contenter, plus de for» ces que ne nous en donna la nature. » Diminuez donc les desirs, c'est comme » si vous augmentiez les forces, *T. 2.* » *p. 2.* C'est moins la force des bras que » la modération des cœurs qui rend les » hommes indépendans & libres. Qui» conque desire peu de choses tient à » peu de gens, *Ibid p. 74. & 245.* C'est

» de nos affections bien plus que de nos » besoins que naît le trouble de notre » vie.... L'homme tient par ses vœux » à mille choses. Plus il augmente ses at- » tachemens, plus il multiplie ses pei- » nes «, *T. 4. p. 307.*

Que de raisons & de redites pour appuyer ce qui n'a pas besoin de preuves! Montagne sans ce flux de paroles inutiles, s'est tout aussi-bien tiré delà par deux petites phrases : *Plus nous amplifions notre possession, d'autant plus nous engageons-nous aux coups de la fortune. La carriere de nos desirs doit être circonscrite & restreinte à un court limite des commodités les plus proches. Les actions qui se conduisent sans cette réflexion, ce sont actions erronées & maladives.* Essais L. 3. c. 10.

Le Naïf la Fontaine, disoit en moins de paroles, encore

. . . . . . Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs, faisant tout son emploi.

L. 3. Fab. 12.

Selon Saint-Evremont (*a*), » la mesure du bonheur se doit prendre de » celle des passions. Celui qui aura le » moins de desirs, d'espérances & de » ces autres sortes d'agitations d'esprit, » sera sans doute le plus content «.

Le Chevalier de Jaucourt, ne s'exprime pas avec moins de justesse (*b*). » Le seul moyen de se procurer le bonheur, consiste à donner des bornes à » nos desirs & à en diminuer le nombre «. En un mot, on a eu le tems de se pénétrer de ce sage avertissement, depuis le mot de Bion : *Il n'y a point d'homme qui s'expose à tant de chagrins, que celui qui donne le plus d'étendue à son bonheur* (c).

Quand M. R. décide que Plutarque a une grace inimitable à peindre les grands hommes, dans les petites choses ; que souvent un mot, un sourire,

(*a*) *Oeuv. Mesl. T.* 2. *p.* 128.
* (*b*) *Dict. Encyc. Art.* Desir.
(*c*) *Spect. Angl. T.* 5. *D.* 11.

un geſte lui ſuffit pour caractériſer ſon héros. *Emil. Tom.* 2. *p.* 262. Je prie le Lecteur de faire attention que Montagne en avoit porté ce jugement.

Plutarque guigne ſeulement du doigt par où nous irons, & ſe contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif du propos. Cela même de lui voir trier une légere action en la vie d'un homme, ou un mot qui ſemble ne porter pas cela, c'eſt un diſcours. L. 1. c. 25.

Après que Montagne s'eſt plaint, *des Hiſtoriens de la plus commune maniere qui veulent nous mâcher les morceaux, qui ſe donnent loi d'incliner l'hiſtoire à leur fantaiſie, &c.* L. 2. c. 10. il n'en coûte rien au Précepteur d'Emile, que des yeux, de la patience, & un travail mécanique pour obſerver, » que les faits décrits » dans l'hiſtoire, changent de forme dans » la tête de l'hiſtorien; ſe moulent ſur » ſes intérêts, prennent la teinte de ſes » préjugés «. *Emil. T.* 2. *p.* 253. Je ne crois point non plus Montagne moins

instructif que M. R. sur la nature de l'histoire, quand, averti par les *Essais* de l'un, à ne juger point les hommes sur la *montre qu'ils étalent, & à préférer les propos qu'ils tiennent en leur cabinet aux actions qu'ils font en place publique.* L. 2. c. 10. je retrouve au troisiéme Livre, p. 260, que l'histoire » saisit l'homme » dans certains momens choisis, dans ses » vêtemens de parade; mais qu'elle ne » le suit point dans sa maison, dans son » cabinet, dans sa famille, au milieu de » ses amis «.

Je ne pardonne point à M. R. d'avoir caché combien il est redevable à Montagne; il ne le cite que pour des minucies & quand il n'y a rien à perdre pour lui : cette réticence me paroît odieuse. On croiroit, par exemple, qu'il est fort versé dans les matieres politiques, lorsqu'il prononce » que les Gouvernemens » qui se conduisent le mieux, sont ceux » dont on ne parle point. Nous ne sçavons donc que le mal; à peine le bien

» fait-il époque. Il n'y a que les méchans » de célébres. Les bons sont oubliés ou » tournés en ridicule «. *Emil. Tom.* 2. *p.* 253.

La source du sçavoir de notre Genevois se tire de ces paroles de Montagne L. 3. c. 10. *Nos hommes sont si formés à l'agitation & ostentation, que la modération, l'équabilité, la constance, & telles qualités qui êtes ne se sentent plus.*

Aux choses d'esprit, comme dans celles de la fortune, le plus court seroit de ne rien entreprendre à quoi l'on ne pût satisfaire de son propre fond. Mais que cette modestie est loin de notre Genevois ! Une chose qui en seroit plus intelligible si elle n'étoit dite qu'une seule fois, il la rebat de cent façons. Il enveloppe dans un grand circuit de paroles étudiées, ce qui pourroit se dire uniment. Combien de fois, avant d'arriver à la page 332[e] du quatriéme Tome d'Emile, n'a-t-on pas lû, » que c'est dans le » Livre du monde qu'il faut apprendre à

» connoître les hommes : que l'abus des » Livres tue la ſcience : que croyant ſça» voir ce qu'on a lû, on ſe tient diſpenſé » de l'apprendre «. &c. Au bout du compte, le Lecteur le moins prévenu ſentira l'inutilité des efforts du Philoſophe de Geneve, pour obſcurcir cette penſée de Montagne (*a*).

Fâcheuſe ſuffiſance qu'une ſuffiſance pure livreſque. A l'apprentiſſage de la Philoſophie, tout ce qui ſe préſente à nos yeux, ſert de Livre. Ce grand monde eſt le miroir où il faut regarder pour nous connoître de bon biais. Eſſais L. 1. c. 25.

M. R. prétend, » qu'un François, » croit connoître les hommes & ne con» noît que les François. Dans ſa ville, » toujours pleine d'étrangers, il regarde » chaque étranger comme un phéno» mene extraordinaire qui n'a rien d'é» gal dans le reſte de l'univers. *Emil.*

(*a*) Conrard Schwarts s'eſt exprimé plus laconiquement : *Scientia ex uſu rerum critur, non ex lectione*. De Mag. Liter. c. 6. p. 48. Lypſiæ 1706.

» *T. 4. p. 332*.... Plein de ſes uſages ; » il confond tout ce qui n'y reſſemble » pas «. *Ibid. p. 337*.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on nous adreſſe ce reproche. Montagne, le faiſoit à ſes contemporains. *J'ai honte de voir nos hommes, enyvrés de cette ſotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur ſemble être hors de leur élément, quand ils ſont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils ſe tiennent à leurs façons.* Eſſais L. 3. c. 9.

L'inſtruction que l'on retire des voyages ſe rapporte ſelon M. R. à l'objet qui les fait entreprendre. Il y a bien de la différence à voyager pour voir du pays ou pour voir des peuples.... J'ai même pris ſoin, dit gravement ce Philoſophe, qu'Emile ſe liât dans chaque nation avec quelque homme de mérite. *Tom. 4. pag. 403*.

Que nous apprend en cela M. R. qui mérite d'être appris ? Il eſt ſi naturel de faire dépendre l'utilité des voyages, de

la connoiſſance des peuples, de l'étude de leurs uſages, de l'obſervation des climats, qu'aucun de ceux qui ont enviſagé cet exercice, comme faiſant partie de l'éducation de la jeuneſſe, ne l'a pris ſous un autre point de vûe (*a*). Il n'eſt donc pas étonnant qu'à la ſuite de ſes réflexions ſur la maniere de voyager, M. R. entretienne ſon éleve de la nature des Gouvernemens, de la ſanction des Loix, du droit des gens, &c. Matiere à la vérité très-importante, mais que je paſſe maintenant ſous ſilence, pour y revenir quelque jour, en examinant *le Contrat ſocial.*

» Nous voici par les champs, accom» pagnés d'Emile & de ſon Maître, en » vrais Chevaliers errans, & je n'ima» gine, non plus que M. Rouſſeau, au» cun Lecteur aſſez prévenu par les uſa-

(a) *Voyez Bacon*, Serm. fidel. *n.* 18. *La Mothe le Vayer in-fol. T.* 2. *Lett.* 6. *M. Couſtel*, Traité de l'Educ. 1749. *T.* 1. *p.* 259. Le Spectat. *T.* 4. *Diſc.* 14. &c. Eſſais de Montag. *L.* 1. c. 25.

» ges, pour nous ſuppoſer endormis » dans une bonne chaiſe de poſte bien » fermée, &c. *Emil. Tom. 4. p. 191*.... » Nous ne voyageons point triſtement » aſſis & comme empriſonnés dans une » petite cage bien fermée « (gardons-nous d'omettre cette répétition; puiſqu'elle a paru néceſſaire à notre Genevois....) » On obſerve le pays, on ſe » détourne à droite, à gauche; on exa- » mine tout ce qui nous flate; on s'ar- » rête à tous les points de vûe : apper- » çois-je une riviere ? je la cotoie : un » bois touffu ? je vais ſous ſon ombre, &c. » Je n'ai pas beſoin de choiſir les che- » mins tout faits, des routes commodes; » je paſſe partout où un homme peut » paſſer, &c. Combien de plaiſirs diffé- » rens on raſſemble, par cette agréable » maniere de voyager, ſans compter la » ſanté, qui s'affermit, l'humeur qui s'é- » gaye «. *Ibid. Emil.*

Pour apprécier dignement ces beaux avis, je vais continuer à tranſcrire les

Essais de Montagne. *Le voyager me semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses nouvelles. Je ne sçache point de meilleure école, à façonner la vie, que de lui proposer la diversité de tant d'autres usances.... S'il fait laid à droite, je prends à gauche. Ai-je laissé quelque chose derriere moi, j'y retourne. C'est toujours mon chemin.... La plûpart ne prennent l'aller que pour le venir; ils voyagent couverts & resserrés d'une prudence taciturne, se défendant de la contagion d'un air inconnu.* Essais L. 3. c. 9.

La grotesque peinture des chaises de poste si vantée sous le pinceau du précepteur d'Emile, soit dit par parenthése, doit passer désormais pour une copie des crayons originaux de Montagne.

Malgré la rebutante uniformité qu'entraîne un long tissu de passages, où l'on sent qu'ébloui, par des termes artistement rangés, M. R. croit présenter pour de nouvelles choses un brillant étalage

d'autres mots ; je continuerai quelques inſtans à mettre le Philoſophe de Geneve aux priſes avec le gentilhomme Périgordin.

» Tel paſſe la moitié de ſa vie, à ſe » rendre de Paris à Verſailles, de Ver- » ſailles à Paris, de la ville à la campa- » gne, de la campagne à la ville, & d'un » quartier à l'autre, qui ſeroit fort em- » barraſſé de ſes heures, s'il n'avoit le » ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloi- » gne exprès de ſes affaires pour s'occu- » per à les aller chercher ; ou bien au » contraire, il court pour courir & vient » en poſte ſans autre objet que de retour- » ner de même «. *Emil. t. 4. p. 193.*

Quelque patétique que ſoit cette invective du philoſophe Genevois, je doute qu'on la préfere à celle de Montagne, contre *ces gens qui s'ingerent où il y a du labeur & qui ſont ſans vie quand ils ſont ſans agitation tumultuaire. Ils ne cherchent la beſogne que pour l'embeſoignement. Ce n'eſt pas qu'ils veulent aller, comme c'eſt*

qu'ils ne se peuvent tenir. L. 3. C. 10.

Les grands besoins naissent des grands » biens; & souvent le meilleur moyen de » se donner les choses dont on manque, » c'est de s'ôter celles qu'on a; c'est à » force de nous travailler pour augmen- » ter notre bonheur, que nous le chan- » geons en misere ». *Emil. t. 2. p. 150.* Philosophie digne de toute notre attention, & sur laquelle Montagne n'est pas inférieur à M. R. *Concevez l'homme accompagné d'omnipotence, vous l'abîmez : il faut qu'il vous demande, par aumône, de l'empêchement & de la résistance. Son être & son bien est en indigence.* Essais L. 3. c. 7.

M. Rousseau commence par une exclamation le quatrieme livre d'Emile. » Que » nous passons rapidement sur cette ter- » re! Le premier quart de la vie est » écoulé avant qu'on en connoisse l'usa- » ge; le dernier quart s'écoule encore, » après qu'on a cessé d'en jouir. D'abord » nous ne sçavons point vivre, bientôt » nous le pouvons plus ».

Pourquoi, disoit Montagne, *prenons-nous titre d'être de cet instant, qui n'est qu'une éloise & une interruption si brieve de notre perpétuelle condition? La mort occupant tout le devant & le derriere de ce moment!* Essais, L. 2. c. 12.

Frappé de cette triste vérité, la Bruyere écrivoit dans le même sens. » Il y a un » temps où la raison n'est pas encore, où » l'on ne vit que par instinct, à la manie- » re des animaux. Il y a un second temps » où la raison se développe, où elle est » formée, & où elle pourroit agir si elle » n'étoit pas comme éteinte par un en- » chaînement de passions, qui conduisent » jusqu'au troisieme & dernier âge. La » raison alors, dans sa force, devroit pro- » duire; mais elle est refroidie & rallen- » tie par les années, par les maladies & » la douleur; déconcertée ensuite par le » désordre de la machine, qui est dans » son déclin; *& ces tems néanmoins sont* » *la vie de l'homme* »! La Bruyere, p. 383.

16 On est effrayé d'entendre dire a M. R.

» Que le précepte de ne jamais nuire à au-
» trui emporte celui de tenir à la société
» humaine le moins qu'il est possible : car
» dans l'état social, le bien de l'un, fait
» nécessairement le mal de l'autre ».
Emil. T. 1. p. 234.

Cette idée est développée au Chapitre 21 du premier Livre des essais de Montagne, dont je rapporterai le précis, de peur qu'on ne m'accuse d'errer dans mes conjectures, & de supposer à M. R. des griefs imaginaires. *Le profit de l'un fait le dommage de l'autre ; le marchand ne fait bien ses affaires qu'à la débauche de la jeunesse ; le Laboureur les fait à la chereté des bleds ; l'Architecte à la ruine des maisons ; les Officiers de Justice, aux procès : l'honneur même & pratique des Ministres de la religion se tire de notre mort & de nos vices.*

En voilà plus qu'il ne faut pour convaincre le philosophe de Geneve, que les idées neuves, les tours originaux sont parmi nous le partage d'un très-petit

nombre d'eſprits privilégiés. Du reſte, cette opinion ne tient au paradoxe, que par la maniere indéterminée dont elle eſt ici conçue. L'Auteur anonyme d'un livre intitulé, *les Charmes de la Société du Chrétien*, à Paris 1730, rend à ce principe toute ſa force, & en tire, avec beaucoup de juſteſſe, une regle de morale, un ſentiment de piété qui fait l'éloge de ſon cœur. Voyons en quels termes ce religieux Ecrivain s'eſt exprimé.

» Il ſemble que ce ſoit une fatalité » attachée à notre état, de ne pouvoir » jouir de ce que les hommes appellent » bonheur, qu'à la triſte condition de » faire des malheureux.... L'Ambitieux » n'arrive au terme de ſes deſirs que » parmi les jalouſies & le déſeſpoir de » ſes rivaux; l'Avare, qu'au milieu des » larmes de l'indigent; le Conquérant » que par le cruel ſacrifice de la vie des » autres, par la déſolation de leurs pro- » ches & par l'humiliation des vaincus; » le Faſtueux, que par un extérieur in-

» sultant à la vertu malheureuse.....
» Quelle ame seroit assez déchue de sa
» premiere droiture pour imaginer une
» félicité qui pourtant ne concourroit
» pas avec celle des autres » ? C. 4.

Après tant de rapines avérées & bien constatées, qui ne seroit tenté de comparer notre Genevois à ces carabins avanturiers qui font leur coup de main, & puis s'enfuient à bride abbatue, derriere quelque buisson, pour attendre l'issue des événemens. Faisons ce que nous attendrions envain de lui; rougissons de ses larcins : mais que dis-je? Le Chevalier d'Aceilli me suggere un moyen de les justifier.

Des Ouvrages d'autrui, quand on fait un Ouvrage,
Et qu'aux yeux du Public, on vient à l'étaler,
A proprement parler,
Cette façon d'agir, n'est pas un brigandage,
Aux Auteurs prendre ainsi, ce n'est point les voler,
C'est les renouveller.

Comment méconnoître l'esprit de Montagne dans les maximes du Précepteur d'Emile? » Au lieu de coller un en-

7

» fant fur des livres, fi je l'occupe dan
» un attelier, il devient philofophe....
» je hais les livres, l'enfant qui lit n
» penfe pas, il ne fait que lire, il ne s'in
» ftruit pas, il n'apprend que des mots
» *Emil. T. 2. p. 12.* Tenez toujours l'œi
» au guet, & quoiqu'il arrive, quitte
» tout avant qu'il s'ennuie. *Ibid. p. 26*
» C'eft rarement à vous de lui propofe
» ce qu'il doit apprendre; c'eft à lui d
» le defirer, de le chercher. *Ibid. pag*
» *54.* Pour ne rien donner à l'opinion
» il ne faut rien donner à l'autorité
» Quand l'entendement s'approprie le
» chofes, avant de les dépofer dans l
» mémoire, ce qu'il en tire enfuite ef
» à lui; au lieu qu'en furchargeant l
» mémoire à fon infçu, on s'expofe à
» n'en rien tirer qui lui foit propre,
» &c. »

Un habit à la moderne, prête de graces, favorife l'élégance, les proportions d'une taille bien prife; mais il ne change, ni le vifage, ni la ftature. M. R

a-moins fait encore, il s'eſt contenté de gazer les traits de Montagne : un voile ſi leger pouvôit-il défigurer cet excellent original ? *C'eſt l'entendement qui approfite de tout, qui diſpoſe de tout : toutes autres choſes ſont ſans ame ;* (dit énergiquement l'Auteur des Eſſais) *ſçavoir par cœur n'eſt pas ſçavoir, c'eſt tenir ce qu'on a donné en garde à ſa mémoire.... Qu'on mette en fantaiſie à l'enfant une honnête curioſité de s'enquérir de toutes choſes ; ce qu'il y a de ſingulier autour de lui, il le verra. Je ne veux pas que le maître invente & parle ſeul ; je veux qu'il écoute ſon diſciple à ſon tour.* Obeſt plerumque iis qui diſcere volunt, autoritas eorum qui docent. *Il n'y a rien tel que d'allécher l'appetit & l'affection : autrement on ne fait que des anes chargés de livres.* Eſſais. L. 1. c. 25.

Croit-on que M. Rouſſeau ait eu beaucoup de peine à trouver que la montre du ſage eſt l'égalité d'humeur, la paix de l'ame ; qu'il eſt toujours à ſon heure & la connoit toujours ? *Emil. T. 2. pag.*

82. Il n'en a pas éprouvé davantage que moi, qui copie dans Montagne. *La plus expresse marque de sagesse, c'est une éjouissance constante ; son état est ; comme des choses au-dessus de la lune, toujours serein.* Ibid.

L'Auteur *des Essais* avoit écrit, aussi énergiquement que M. Rousseau, la plus part de ces phrases saillantes, de ces pensées fines dont quelques lecteurs préoccupés s'obstinent à lui faire un mérite : il avoit observé, comme lui, (*Emil. T. 2. p. 180.*) *que les organes des plaisirs secrets & des besoins dégoûtans, se trouvent placés dans les mêmes lieux.* Essais, L. 3. c. 5.

Il avoit exprimé, mot à mot, qu'il vaut mieux être enrhumé que fou. *Emil. T. 1. p. 216. Essais, L. 3. c. 13.* Je sens que me voilà descendu à des bagatelles ; mais je vais me relever par un passage, capable de réveiller ceux à qui elles déplairont. » M. Rousseau avance qu'il n'y a » point de vertu sans combat. Qu'en cela » consiste le mérite de l'homme juste, &

quoique

» quoique nous appellions Dieu, bon, nous » ne l'appellons pas vertueux, parce qu'il » n'a pas besoin d'effort pour bien faire «. *Emil. T.* 4. *p.* 310. Quel gré doit-on sçavoir à M. R. d'une vérité dont Montagne nous avoit instruit ? Voici ses termes précis. *Le nom de la vertu présuppose de la difficulté & qu'elle ne peut s'exercer sans partie. C'est à l'avanture, pourquoi nous nommons Dieu bon, fort, libéral; mais nous ne le nommons pas vertueux. Ses opérations sont naïves & sans effort.* Essais, L. 2. c. 11.

Admirons, comment placés à des distances si éloignées, Montagne & M. R. ont eu à se plaindre de ces hommes » qui donnent de l'importance aux bons » morceaux : qui songent, en s'éveillant, » à ce qu'ils mangeront dans la journée, » & décrivent un repas avec plus d'exac» titude que n'en met Polybe à décrire » un combat «. *Emil. T.* 1. *p.* 405.

Je viens d'entendre un Maître-d'Hôtel, (disoit Montagne) *L.* 1. *c.* 51. *qui m'a*

fait un discours de cette science de gueule, avec une gravité & une contenance magistrale. Il m'a déchiffré une différence d'appetits, celui qu'on a à jeun, qu'on a après le second & le tiers service, & tout cela enflé de magnifiques paroles ; & celles même qu'on employe à traiter du gouvernement d'un empire. Cette pensée a été rendue avec autant de force que de vérité, par le faux misantrope, *Van Effen.* » Nous » triomphons sur tout, pour la délica- » tesse de la table : nous avons fait un art » de manger, qui aussi bien que celui de » combatre, a ses axiomes & ses précep- » tes «. *Misant. Dis. 64.*

L'aveu qui faisoit dire à Montagne, *j'ai honte de me trouver parmi une verte & bouillante jeunesse. Irions-nous présenter notre misere parmi cette allegresse, afin qu'avec une grande risée, elle puisse voir un flambeau dissipé en cendres ? Ce germe de beauté naissante, ne se laisse manier à mains si gourdes.* Essais, L. 3. c. 5. Cet aveu est celui-là même dont M. R. s'est prévalu

pour nous informer de ſa délicateſſe envers le ſexe. » Je n'irois point offrir ma » barbe griſe aux dédains railleurs des » jeunes filles; je ne ſupporterois point » de voir mes dégoûtantes careſſes, leur » faire ſoulever le cœur «. *Emil. T. 3. p. 312.*

Je ne crois les miracles qu'en foi, (ajoutoit Montagne au ſujet des fragilités des femmes). *Il n'eſt paſſion plus ardente que l'amour à laquelle nous voulons qu'elles réſiſtent ſeules. Nous les voulons ſaines, vigoureuſes, en bon point, bien nourries & chaſtes enſemble, c'eſt-à-dire, & chaudes & froides : car le mariage que nous diſons avoir charge de les empêcher de brûler, leur apporte peu de rafraîchiſſemens ſelon nos mœurs.*

M. Rouſſeau pour être, en tout, le ſinge de Montagne, s'ingere d'adreſſer aux Dames une pareille courtoiſie; par où il paroît qu'en profitant des brillantes penſées de cet ingénieux Auteur, notre Genevois en a quelquefois recueilli la rouille.

» Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant » de ressources pour s'en passer ? Femmes » de Paris & de Londres, pardonnez-le » moi, je vous supplie, nul séjour n'ex- » clut les miracles ; mais pour moi, je » n'en connois point, & si une seule de » vous a l'ame vraiment honnête, je n'en- » tends rien à nos institutions «.

J'apprêterois un nouveau sujet d'étonnement aux Partisans de M. R., si je démontrois qu'il n'y a dans ses ouvrages presque nul trait historique, qui ne se lise parmi les Essais de Montagne. Le Médecin Philippe, *L. 3. c. 7.* Le jeune Spartiate qui se laisse ronger les entrailles par un renardeau, *L. 2. c. 32.* La fureur puérile de Xercès, qui fait fouetter la mer, *L. 1. c. 4.* Le désespoir d'Auguste qui redemandoit à grands cris ses légions exterminées, *L. 3. c. 7.* Le trait de Cynéas & de Cyrrus, *L. 1. c. 42.* La glorieuse indépendance d'Otanes, *L. 3. c. 7.* La fermeté du Roi de Mexique, au milieu d'un brasier ardent. *Essais, L. 3. c.*

6. *&c.* Il reste à dire trop de choses pour nous arrêter à ces minuties.

On seroit loin de compte si l'on s'alloit imaginer que M. R. a lû Jamblique, 31
pour assurer au nom de Pytagore ; » que » le spectacle du monde ressemble aux » jeux Olympiques ; les uns y tiennent » boutique, & ne songent qu'à leur pro» fit ; les autres y payent de leur personne » & cherchent la gloire ; d'autres se con» tentent de voir les jeux, & ceux-ci ne » sont pas les pires «. *Emil. T. 2. p. 248.*

Montagne, lui épargnoit l'embarras de recourir aux sources ; *notre vie, disoit Pytagoras, retire à la grande & populeuse assemblée des jeux Olympiques ; les uns exercent le corps pour en acquérir la gloire des jeux ; d'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain. Il y en a, qui ne sont pas les pires, lesquels n'y recherchent d'autre fruit que de regarder.* Essais, L. 1. c. 25.

En continuant de se parer de l'érudi- 32
tion de Montagne, M. R. met en usage l'apostrophe d'Euripide. *Emil. T. 2. pag. 324.*

O Jupiter ! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom.

Eſſais L. 1. c. 56.

Ecoutons raiſonner ces deux rêveurs ſur les feintes rigueurs des Dames, ſur leurs agaceries de parade, & voyons comment ils s'accordent à leur appliquer ce vers d'Ovide.

Quæ quia non liceat, non facit, illa facit.

Eſſais L. 2. c. 16.

Mais par ces détails je ſerois entraîné loin des bornes que je me ſuis preſcrites : tant de diſcuſſions ſeroient ennuyeuſes, ſans être utiles.

Diſons un mot de Charron, cet inſéparable ami de Montagne, & le plus zèlé défenſeur de ſes opinions. M. Rouſſeau tire à ſon aiſe *des livres de la ſageſſe*, par le théologal de Condom, ſi connu, & ſi diſtingué, un enchaînement de préceptes qu'il n'a point tort d'adopter; mais dont rien ne le diſpenſoit d'indiquer l'Auteur. Toujours le même reproche ? me dira-

t-on. Toujours le même défaut, répondrai-je ? Quoiqu'il en soit, ce vertueux Prêtre enseigne » que la façon impérieuse & rude de conduire les enfans » leur abat le courage, tellement que » leur esprit n'est plus que servile, bas, & » esclave. S'ils font ce que l'on requiert » d'eux ; c'est parce qu'on les regarde. » S'ils ont failli ; pour se sauver de la ri- » gueur, ils ont recours aux remedes » lâches, vilaines menteries, fausses ex- » cuses, cachettes, fuites, toutes cho- » ses pires que la faute qu'ils ont faite.

Dum id rescitum iri, credit, tantisper cavet,
Si sperat forè clam, rursum ad ingenium redit.

» Il y a je ne sçais quoi de vilain en la ri- » gueur & contrainte ennemie de l'hon- » neur & vraie liberté : il faut au rebours » leur grossir le cœur d'ingénuité, de » franchise, d'amour de vertu & d'hon- » neur. Ce qui ne se peut faire par raison » ne se fera jamais par force ; & quand » il se feroit, ne vaudroit rien «. *Charron*,

de la Sagesse, L. 3. c. 14. Tel étoit le sentiment de Charron, que M. R. a revêtu de ce stile enchanteur si propre à émouvoir. Au fonds, il ne fait que commenter deux vers latins, rapportés par ce bon Prêtre, au Chapitre du devoir des peres & meres envers les enfans.

Ille, quem beneficio adjungas,
Studet par referre, præsens & absens idem erit.

Il faut entendre notre Genevois. » Comme vous n'exigez rien des enfans qui » ne leur soit désagréable, & qu'il est » toujours pénible de faire les volontés » d'autrui; ils se cachent pour faire les » leurs, persuadés qu'ils font bien si l'on » ignore leur désobéissance; mais prêts à » convenir qu'ils font mal, s'ils sont dé- » couverts. Qu'arrive-t-il delà? Premie- » rement qu'en leur imposant un devoir » qu'ils ne sentent pas, vous les indis- » posez contre votre tyrannie; que vous » leur apprenez à devenir dissimulés, » faux & menteurs, &c. Comptez que si » l'enfant ne craint de votre part, ni

» ſermons, ni reprimandes, il vous dira
» toujours tout, &c. Celui qui ſent le
» beſoin qu'il a du ſecours des autres &
» qui ne ceſſe d'éprouver leur bienveil-
» lance, n'a nul intérêt à les tromper ;
» au contraire, il a un intérêt ſenſible
» qu'ils voient les choſes comme elles
» ſont..... Ainſi ne vous voyant point
» attentif à le contrarier, ne ſe défiant
» point de vous, n'ayant rien à vous ca-
» cher; il ne vous trompera point : il
» ſe montrera tel qu'il eſt, ſans crainte.
» Vous pourrez l'étudier tout à votre
» aiſe «. *Emil. T. 1. p. 221. & 289.* Otez
de ce paſſage un tour d'eſprit qui eſt à la
mode, M. Rouſſeau ne va pas au-delà
de ce qui vient d'être cité des ouvrages
du Théologal de Condom : mais il y a
cette différence ſenſible, que les avis de
Charron renferment un juſte tempéram-
ment de condeſcendance & de vigueur,
qui plie la jeuneſſe au joug des précep-
tes ſans l'aſſujetir à la ſervilité des mé-
thodes ordinaires.

Inceſſamment conduit de l'extrême licence, aux emportemens d'un dépit inquiet & farouche, M. R. jette, comme on dit, le manche après la coignée. » Un » enfant vient-il une fois à penſer, qu'il » y a de grandes perſonnes qui n'ont pas » plus de raiſon que des enfans? Toute » l'autorité de l'âge eſt perdue, & l'édu» cation manque «. *Emil.T. 1. p. 72.* » S'il » ſçait une fois vous occuper de lui, tout » eſt encore perdu «. *Emil. T. 1. p. 119.* » S'il avoit une ſeule fois l'intention de » nuire, il ſeroit méchant ſans reſſource «. *T. 1. p. 190.* » Si par des objections im» prévues, il réduit ſon maître au ſilen» ce; tout eſt fini dès ce moment, adieu » l'éducation «. *T. 1. p. 202.* » Un éclat » de rire indiſcret peut faire un tort ir» réparable pour toute la vie «. *T. 1. p. 205.* » C'eſt de la premiere choſe qu'un » enfant apprend ſur la parole d'autrui, » que ſon jugement eſt perdu «. *T. 1. p. 259.* » Quand ils verront par tout le prix » de fantaiſie en contradiction avec le

» prix tiré de l'utilité réelle ; au premier » moment que vous laisserez entrer ces » idées dans leur tête, abandonnez le » reste de leur éducation «. *T. 2. p. 78.*

Il n'y a certainement fermeté si éprouvée qui ne soit ébranlée à la vue de tant d'affreux pronostics. Comment M. Rousseau prétend-il les accorder avec ces paroles *du Tome 2, p. 232 ?* » *L'emploi de* » *l'enfance est peu de chose ; le mal qui* » *s'y glisse n'est point sans remede, & le* » *bien qui s'y fait peut venir plus tard* «. Je n'aurois jamais soupçonné le Philosophe de Geneve, d'avoir eu assez peu d'attention pour se laisser aller à des disparates qu'il est impossible de sauver. S'il aspire désormais à la gloire de rectifier nos traités d'éducation ; on peut dire que sa logique lui échappe & qu'il nous faut dans cette partie, autre chose que des contrariétés perpétuelles de sentimens. Mais est-il bien vrai que *le grand art de former les hommes soit encore oublié ?* Emil. Préf. Beaucoup de gens s'en sont

laissés persuader ; bien plus sans doute ; à cause du ton décisif & triomphant que M. R. affecte, que par la solidité de ses raisons.

Jamais la France ne manqua de Citoyens, qui se sont appliqués à dissiper les ténébres du préjugé, & à étendre le regne des talens pour le bonheur de l'humanité. » C'est un étonnement, où je vis » depuis longtems, disoit un gentilhom» me, contemporain de Charron, que » nous voyons les enfans, plus consom» mer d'années à l'apprentissage des pa» roles, qu'ils n'emploient de tems à la » connoissance des choses. Je voudrois » les entretenir selon leur portée ; j'en » faisois ainsi au mien & y étoit si aise, » qu'il n'avoit point de plus grand plaisir. » Despautere étoit banni d'entre nous. » Pourquoi rebuter mon fils, de ce où » l'on devoit l'appeller par la facilité ? » J'aime mieux qu'il ait la tête pleine » de ce qu'il veut dire, que des regles de » ce bouquin ; lequel aussi-bien, il ou-

» bliera dans trois jours. Et pour quoi ne
» l'apprendra mon fils aussi-bien ailleurs,
» que s'aller rebuter dans les énigmes de
» ce viel grimaud, qui fait frayeur à ouir
» seulement « ? (*a*).

La lecture eût fourni beaucoup d'autres connoissances à quelqu'un qui n'auroit pas dédaigné de s'instruire un peu sur cette matiere avant d'en parler. Quel personnage pour un Philosophe de prostituer sa plume à l'indigne ressource de la charlatanerie !

Faites-y réflexion, ce moderne Aristote prêche à son Alexandre une doctrine de Roman. Il rassemble les choses les plus incontestables avec celles qui sont le plus éloignées du bon sens; si bien que dans sa bouche le mensonge est un obstacle à la vérité, & la vérité même dispose à croire le mensonge : il ne loue presqu'aucune action qui ne soit inventée; il n'en blame pas une qui ne soit chimérique.

(*a*) *Leçons Paternelles*, d'Antoine de Laval. A Paris, chez Abel Langelier, in-4°. 1612.

Quelle foi méritent donc ſes beaux diſcours ? Quand il dogmatiſeroit mieux que Platon, qu'il moraliſeroit comme Socrate, qu'il parleroit en Caton du bonheur & de la liberté des peuples ; ce ſônt des édifices ſans fondement ; ce ſont des conſéquences qui péchent dans le premier principe, & ſe détruiſent d'elles-mêmes.

Tels n'étoient pas les Lefevre, les Dumarſais, les Rollin, les Pluche, dont les ouvrages ſagement conſultés, ont pris ſous la plume du judicieux M. Vanniere, ce ton de perſuaſion que le Patriotiſme fait naître; ces leçons touchantes, ſi propres à être inculquées & ſi dignes de nos applaudiſſemens.

Quand ma franchiſe ſeroit déplacée ; quel dommage, quel préjudice ai-je à redouter ? M. R. ne me croira pas digne de ſa colere. La foudre tombe ſur les grands arbres ; elle épargne la fougere & les buiſſons.

CHAPITRE V.

Des connoiſſances que M. Rouſſeau a priſes dans les Livres de Locke, avec l'Analyſe d'un Traité d'Education par Mapphée Vegge.

TANT d'induſtrieuſes mains ont embelli en faveur de l'enfance les premiers abords du ſanctuaire des Muſes, ont écarté les obſtacles, prévenu les dégoûts qui pourroient décourager de jeunes eſprits, qu'il ſeroit difficile de revêtir les élémens des ſciences, de formes plus agréables, & de les adoucir par des ménagemens plus variés. C'eſt donc une illuſion que M. R. a voulu faire au public, en s'efforçant de perſuader » *qu'il n'y a* » *qu'un cri contre la pratique établie, ſans* » *que perſonne s'aviſe d'en propoſer une* » *meilleure* «. Emil. Préf.

M. Locke y a travaillé avec des aſſi-

duités assez heureuses pour diriger dans cette partie les études du Philosophe de Geneve. Tâchons de mettre la chose en évidence.

S'il me falloit analyser les quatre volumes d'Emile, j'en réduirois l'enseignement physique à ce peu de regles ; sçavoir, de laisser courir les enfans en plein air, de leur faire prendre de l'exercice, & de les laisser bien dormir. De ne les nourrir que de viandes communes, de les priver de liqueurs fermentées, de ne leur donner que peu ou point de médecines, de ne leur pas faire des habits trop chauds ou trop étroits, & sur tout de leur tenir la tête nue, de les laver dans l'eau froide & les accoutumer aux intempéries des saisons. Il arriveroit qu'avec les expressions de M. Locke §. 31. J'aurois fidelement exprimé le systême de M. Rousseau.

Que si m'élevant aux attributs distinctifs de l'homme, je continuois d'en raisonner d'après les idées du Philosophe

Genevois : l'enfant pleure (dirois - je) parce qu'il eſt foible; mais la douleur n'eſt pas toujours la cauſe de ſes larmes. Le dépit, le caprice, peuvent y avoir part. Il y a quelqu'adreſſe à démêler toutes ces différences. J'étudie les paſſions naiſſantes de mon éleve, je les dirige à des fins louables, j'écarte les domeſtiques, gens groſſiers, dont les mœurs portent au vice plus qu'à la vertu. Point de jouets de prix, point d'ennuyeux préceptes. Soyons ſimples avec les enfans. De longs diſcours confondroient leur eſprit ſans l'éclairer; des bijoux précieux les habitueroient au luxe, avant qu'ils en ſentiſſent les inconvéniens. Les parens doivent diſtinguer les beſoins de fantaiſie & ceux qui ſont naturels à un enfant. Il ne faut pas permettre qu'il ait ce qu'il demande, quand il ſe met à pleurer pour l'avoir, ni lui laiſſer prendre trop d'empire ſur les perſonnes ou ſur les choſes qui l'environnent. Cette paſſion eſt la ſource des actions vicieuſes. Je ſerois

d'avis que de toutes les choſes qui tendent à produire de mauvaiſes habitudes on n'en défendit aucune aux enfans; *car les défenſes de tels ou tels vices, ſi elles ne ſont rien de pis, elles ſervent au moins à les enſeigner*. Loc. §. 88.

Il faut rarement en venir aux reprimandes, les faire tomber ſur la faute, plus que ſur l'enfant. §. *79*. *Ibid.* On ne gagne rien à battre; le vrai moyen d'inſtruire, c'eſt d'inſpirer du goût pour les choſes qui ſont à apprendre (*a*). Mais il eſt viſible que voulant parler de M. Rouſſeau, je confondrois pourtant ſa méthode, avec celle du célébre Anglois, qui lui ſert de modele.

Quelques extraits des ouvrages de ces deux Auteurs ſerviront à prouver que le premier ne dédaigne le commerce des vivans, que parce qu'il trouve avec les morts une compenſation toute à ſon avan-

(*a*) *De l'Education des Enfans*, traduit de l'Anglois de M. Locke, par M. Coſte; cinquiéme Edition, 2. vol. in-12. à Amſterdam 1743.

tage. Peut-on n'avoir point pitié de celui qui s'applaudit de cette adresse ridicule ?

La pensée de M. Locke, touchant les pleurs des enfans, roule sur ce que la premiere chose qu'il faudroit leur apprendre ; c'est qu'ils ne doivent rien avoir parce que cela leur plaît, mais parce qu'on le leur juge nécessaire. Si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils ont demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer. §. *40*. Ici l'on doit tenir pour une maxime inviolable, qu'après qu'on leur a une fois refusé quelque chose, il faut se résoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités. §. *113*. Ne souffrons point dans les enfans les pleurs qui viennent d'opiniâtreté ou d'emportement ; car ce seroit les flater & entretenir en eux de dangereuses passions. Comme ils n'ont pas le pouvoir de faire ce qu'ils désirent, ils veulent maintenir par leurs cris le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire tout ce qu'il leur vient en fantaisie. Leurs pleurs sont quelquefois

causés par un mal réel. §. 115. Dans ce cas, secourez-les de tout votre pouvoir; mais ne leur faites point paroître que vous soyez sensiblement touché de leurs maux, si vous voulez que vos enfans s'endurcissent & se familiarisent avec la douleur. Le grand nombre d'accidens, auxquels notre vie est exposée, nous oblige à n'être pas trop frappés de quelque petit mal passager. §. 16. Le meilleur seroit de proposer aux enfans qui pleurent, des raisons pour les obliger à se taire, ou de détourner leurs pensées sur quelque nouvel objet.

M. Rousseau est bien conseillé de s'en rapporter aux lumieres d'autrui : quand une chose est de son fonds, il est presque sûr qu'elle donnera matiére à la critique. Aussi dans ce qui suit, montre-t-il qu'il ne s'est point écarté du texte de Locke.

» Pourquoi les enfans se feroient-ils » faute de pleurer, dès qu'ils voyent que » leurs pleurs sont bons à tant de cho- » ses ? *Emil. L. 1.* Le seul moyen de pré-

» venir ou de guérir cette habitude, eſt » de n'y faire aucune attention. Au reſte » quand ils pleurent par fantaiſie ou par » obſtination, un moyen ſûr pour les em» pêcher de continuer, eſt de les diſtrai» re par quelqu'objet agréable & frap» pant.... L'enfant ſent ſes beſoins, & » ne les pouvant ſatisfaire, il implore » le ſecours d'autrui par des cris. *Emil.* » *L.* 2. S'il ſe met à pleurer pour rien, » en rendant ſes cris inutiles, j'en taris » bientôt la ſource. S'il tombe, le mal eſt » fait; c'eſt une néceſſité qu'il l'endure, » tout mon empreſſement ne ſerviroit » qu'à l'effrayer davantage.... Dès qu'il » peut demander, en parlant, ce qu'il » déſire, & que pour vaincre un refus, il » appuie de pleurs ſa demande, elle lui » doit être irrévocablement refuſée.... » Votre enfant ne doit rien obtenir, » parce qu'il le demande, mais parce » qu'il en a beſoin, &c. «.

Armons-nous de patience pour être en état de ſoutenir un long parallele

entre deux sçavans qui croyent ne se devoir rien, quoique l'un n'enseigne à peu de choses près, que ce qui se trouve dans les écrits de l'autre.

5 Locke » conseille de laisser à la nature » le soin de façonner le corps : elle agit, » dit-il, avec trop d'exactitude, pour » que nous puissions la diriger. Cette » considération devroit empêcher des » nourrices ignorantes de se mêler de ce » qu'elles n'entendent point; ces gens-là, » devroient craindre de détourner la na- » ture de son but, en voulant façonner » des corps dont elles ignorent la struc- » ture «. §. *12*.

M. Rousseau s'irrite de ce que *plusieurs Sages-femmes prétendent, en pétrissant la tête des enfans nouveaux nés, lui donner une forme plus convenable, & on le souffre! Nos têtes seroient mal de la façon de l'Auteur de notre être!* Emil. T. 1. p. 21.

Cette réflexion très-sensée sous la plume de l'Auteur Anglois, me paroît fastidieuse de la part du Philosophe de Ge-

neve, qui s'eſcrime contre les Sages-femmes à-peu-près comme dans l'Iliade, Teucer, couvert du bouclier d'Ajax, inſulte aux Troyens : s'étoit-il imaginé, que perſonne ne ſe donneroit la peine d'éclaircir ſes procédés ? Une foule d'événemens aſſez diſgracieux pour ſon amour propre, ont dû le déſabuſer, ſi toutes fois M. R. ne dédaigne pas les leçons de l'expérience. Entre une prodigieuſe quantité de traits favorables à mon deſſein, je choiſis les avis communs à M. Locke & à M. R. au ſujet des terreurs qui ſaiſiſſent les enfans à l'aſpect des choſes hideuſes. Il faut, ſi l'on en croit le ſçavant Anglois, » accoutumer » les enfans aux objets qui leur cauſent » le plus de frayeur, en joignant, à ces » objets, des images déplaiſantes, juſqu'à » ce qu'ils lui ſoient devenus ſi familiers » qu'ils ne leur faſſent plus aucune pei- » ne..... Votre enfant frémit à la vûe » d'une grenouille ? Faites prendre une » grenouille à une autre perſonne, & lui

» ordonnez de la mettre à une bonne dif-
» tance de votre enfant. Après cela, fai-
» tes-là lui toucher légerement, pendant
» qu'un autre la tient, continuant ainsi
» par dégrés, jusqu'à ce qu'il puisse la
» manier avec autant d'assurance qu'il
» manie un papillon «. §. *117*.

Cette méthode paroît à M. R. si prudente, qu'en l'adoptant il se contente de mettre un masque à la place de la grenouille. *Je veux qu'on habitue Émile à voir des objets dégoûtans; mais peu à peu & de loin, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres, il les manie enfin lui-même. Si, durant son enfance, il a vû sans effroi des crapaux, il verra sans horreur, étant grand, quelqu'animal que ce soit. Tous les enfans ont peur des masques; je commence par montrer à Emile un masque d'une figure agréable, ensuite quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage, &c.* Emil. L. I.

» La nature a si bien pris soin de nous
» couvrir

» couvrir la tête de cheveux, qu'un en-
» fant peut aller en plein air ſans ſe cou-
» vrir la tête. Il vaut mieux qu'il cou-
» che auſſi la nuit ſans bonnet; car il
» n'y a rien qui cauſe plus de maux de
» tête, de rhumes, de catarres, que de
» ſe tenir la tête chaude «.

Par ce texte de M. Locke, §. 6, nous ſommes ſuffiſamment avertis des moyens qu'il faut employer pour épargner aux enfans l'incommodité du rhume; mais ſoit qu'il ne s'énonce point au gré de M. Rouſſeau, ou, ce qui eſt plus vraiſemblable, que celui-ci ait jugé l'obſervation aſſez utile pour mériter d'être répétée; il s'en acquite avec la docilité d'un écolier, qui écrit ſous la dictée de ſon maître. *Pour mieux armer le cerveau contre les rhumes, les fluxions & toutes les impreſſions de l'air; accoutumez vos enfans à demeurer jour & nuit toujours tête nue.* Emil. L. 2. p. 315. &c.

» Un enfant doit être élevé de telle
» ſorte, qu'il puiſſe porter les armes &

» devenir ſoldat. Et tout homme qui
» éleve ſon enfant, comme s'il le deſti-
» noit à paſſer tranquillement ſa vie,
» dans la jouiſſance d'un bon revenu,
» n'a gueres fait de réflexions ſur les
» exemples qui lui ont paſſé devant les
» yeux, ni ſur le ſiécle où il vit.

Ainſi raiſonne M. Locke, §. *16*, & voilà préciſement le contenu de la page dix-neuvieme du premier Livre d'Emile. *Il faut conſidérer dans notre éleve, l'homme expoſé à tous les accidens de la vie humaine.... Vu l'eſprit remuant de ce ſiécle, qui bouleverſe tout, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée que d'élever un enfant, comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens? &c.*

Le Philoſophe Anglois donne aux peres & meres cet avis, §. *69*. » Ne vous
» mettez jamais en peine des fautes des
» enfans, deſquelles vous ſçavez que
» l'âge les corrigera. Il leur faut ſouffrir
» de petites négligences, qui ne ſont
» ſuivies d'aucune marque d'orgueil ou

» de mauvais naturel «. N'eſt-il point palpable que M. R. raiſonne conſéquemment à cette leçon, quand nous lui entendons dire : *C'eſt un ſoin des plus ſuperflus de s'attacher à corriger dans les enfans, les petites fautes, contre l'uſage deſquelles ils ne manqueront jamais de ſe corriger avec le tems.* Emil. L. 1. p. 121.

M. R. a cru bien mériter de ſon ſiécle, pour avoir averti le Précepteur, de prendre garde que l'enfance ayant des manieres de voir, de penſer, de ſentir qui lui ſont propres, rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres. *Préf. p. IV. T. 1. p. 181. 195. &c.* Il rebat cette penſée de tant de manieres, qu'il paroît vouloir la mettre ſur ſon compte. Rien de tout cela cependant n'a le mérite de la nouveauté. M. Locke, §. *64*, ſouhaite » que les petites badi» neries, les jeux, les amuſemens ſoient » permis ſans reſtriction.... que les en» fans jouiſſent de toute la liberté qui » convient à leur âge, & de ne pas les

» empêcher d'être enfans, & d'agir en » enfans, §. 71. Je n'exigerai pas d'un » enfant (poursuit-il) la gravité d'un Sé- » nateur, ni ne discourerai avec un petit » bonhomme de sept ans, comme avec » un homme fait «, §. 84.

La voie de la commisération, de la douceur & de l'indulgence pratiquée par les Erasmes, les Æneas Sylvius, long-tems avant que Locke écrivît son Traité d'Éducation, montre, qu'en combattant la prétendue tyrannie des maîtres, qu'en s'indignant des chimériques entraves qui surchargent les enfans, M. R. n'est que l'importun répétiteur des vérités avouées par tout le monde. On n'a jamais nié qu'il ne fallût conduire l'enfance autrement que l'âge mur.

Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs,
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs,

Disoit Boileau, après Horace (*a*) &

(*a*) . . . . *ne fortè seniles*
Mandentur juveni partes, pueroque viriles,

Cornelius Celſus (*a*). M. Rouſſeau n'eſt gueres ruſé, puiſqu'on découvre avec ſi peu d'effort, les fineſſes dont il ſe ſert pour nous dérober la connoiſſance de ſes larcins.

» Il faut que les enfans ſoient couchés » durement. Un lit dur fortifie les mem- » bres, mais un lit mollet où l'on s'en- » ſevelit dans la plume, diſſout pour » ainſi dire tout le corps. Outre que d'a- » voir les reins enveloppés trop chau- » dement, engendre la pierre. Les lits » de duvet, cauſent pluſieurs incommo- » dités, & ce qui les produit toutes, une » complexion délicate ou valetudinaire. » D'ailleurs celui qui eſt accoutumé à » coucher durement chez lui, ne perdra

Semper in adjunctis, ævoque morabimur aptis.
Art Poët.

(*a*) *Diverſos diverſa juvant, non omnibus annis*
Omnia conveniunt, res priùs apta nocet:
Exultat levitate puer, gravitate ſenectus,
Inter utrumque manens ſtat juvenile decus,
Hunc tacitum triſtemque decet, ſit clarior ille
Lætitiâ & linguæ garrulitate ſuâ &c.

» pas le ſommeil faute d'un lit mou & » d'un oreiller bien placé, durant ſes » voyages «. *Loc.* §. 23.

Il y eut jadis une Déeſſe Echo; M. R. ſans doute doit être le Dieu, car de même qu'elle, il ſe borne à répéter ce que les autres diſent; ne m'en croyez point ſur ma parole, ſoyez attentif aux diſcours de notre Genevois.

Il importe de s'accoutumer à être mal couché; c'eſt le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. Les gens élevés trop délicatement, ne trouvent le ſommeil que ſur le duvet. Un lit mollet où l'on s'enſevelit dans la plume, diſſout tout le corps. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent: delà réſultent ſouvent la pierre ou d'autres incommodités; une complexion délicate qui les nourrit toutes. Emil. T. 1. p. 322.

Ne nous étonnons point de cette hardieſſe à s'emparer des penſées d'autrui. M. R. ſçait que la République des Lettres, relevant de Princes bien différens des nôtres, il ne ſera nullepart recherché

des larcins qu'il commet au pays des Sçavans. Nous lisons aussi volontiers les Décades de Tite-Live, que si leur Auteur n'en devoit rien au travail de Polybe. On ne s'avise pas de censurer Platon pour avoir enrichi sa Philosophie des découvertes d'Homere, ni Longin qui nous fait retrouver dans son Traité du Sublime, une partie des institutions de Quintilien.

Je ne me mettrai pas en devoir de prouver la conformité des sentimens de M. Locke & de M. R. sur l'imprudence des persones qui apprennent aux petits enfans à battre leurs nourrices, faute de sçavoir qu'on les dispose ainsi à recourir aux voies de fait lorsqu'ils seront grands. *Loc.* §. 38. *Emil. T.* 1. *p.* 208. En m'appésantissant sur ces minutieux détails, je formerois peu à peu un fort gros volume, qui feroit perdre terre au Lecteur. Par la même raison je passerai sous silence les raisonnemens de M. R. sur les risques attachés à l'usage des habits trop

étroits des enfans, car la page 310 du ſecond Livre d'Emile qui les renferme, eſt une autre redite des Paragraphes 12 & 13 du ſçavant & judicieux Locke; attachons-nous à des objets plus graves.

L'on promet aux enfans des ornemens pour récompenſe, au lieu de leur faire entendre que les ajuſtemens ne ſont faits que pour cacher des défauts. Cette moralité de M. R. eſt remplie de bon ſens; je le déclare d'autant plus volontiers qu'un trait pareil, m'a affecté dans M. Locke §. 38. » Les habits deſtinés pour le beſoin, ne » ſont plus aux enfans qu'un ſujet d'é» mulation & de vanité. On leur inſpire » de la paſſion pour un bel habit, on » leur apprend à s'admirer «.

On nous fait un grand myſtere de l'uſage du monde, pourſuit M. R., *comme ſi dans l'âge où l'on a beſoin de cet uſage, on ne le prenoit point naturellement.* Locke enſeignoit, §. 56, » que la politeſſe s'ac» quiert par l'uſage du monde, & qu'elle » eſt par conſéquent au-deſſus de la por-

» tée des enfans «. Toutes ces ressemblances prouvent que le Philosophe de Geneve n'emprunteroit point les pensées de ce célébre Anglois, s'il ne les croyoit bonnes. Une note tirée de la vie d'Auguste par Suétone, & de celle de Caton le Censeur par Plutarque, sert de fondement aux reproches que nos deux Ecrivains adressent aux peres & meres qui ne veillent pas assez sur leurs enfans.

Cette note, l'unique que l'Instituteur Anglois ait inserée dans son Ouvrage, à la suite du §. 71, épargnoit à M. R. l'embarras d'une pénible érudition; il a succombé à la tentation de s'en faire honneur, *Emil. L. 1. p. 42.* il résiste rarement à ces sortes d'occasions.

Ce seroit être trop rigoureux de défendre aux Auteurs l'imitation des bons Ecrivains: on exhorte à lire leurs Livres, c'est pour en tirer du fruit. M. R. fait plus qu'imiter; il s'attache aux mêmes pensées, souvent aux mêmes tours: parlà, il compromet son esprit & diminue

ſa réputation. Je lis au §. 6. de Locke, *bien des gens portent en hyver, les mêmes habits qu'en été*, avec l'Apoſtille de M. Coſte ſur le Chevalier Newton, qui le pratiquoit (dit-il) *conſtamment*. Me perſuadra-t-on qu'un pur hazard a ſuggeré à M. R. ce principe appuié de la même note au ſecond Livre d'Emile? *J'entends qu'Emile porte l'hyver ſes habits d'été; cet uſage a été celui du Chevalier Newton pendant toute ſa vie.*

Je penſe qu'après cela, on peut raiſonnablement juger de tout le reſte. Mais ſi quelqu'un veut voir juſqu'au dernier trait la plus parfaite reſſemblance, entre un Ouvrage moderne & un ancien, je le prie de conférer à loiſir, les §. 208 & 211 de M. Locke, avec les pages 117, 119, &c. du troiſieme Livre d'Emile. Le ſçavant Anglois, d'une part, ſollicite ſon éleve *à apprendre un métier mécanique, qui a beſoin du travail des mains, ne ſe ſouciant point de la peinture, qui donne plus d'exercice à l'eſprit qu'au*

corps. Notre Genevois de l'autre, endoctrine Emile : » Souvenez-vous que ce » n'eſt point un talent que je demande, » c'eſt un métier, un art purement mé- » canique, n'excluant que les profeſſions » oiſeuſes, futiles, ou ſujettes à la mode «. Juſques ici, tout eſt entre eux aſſez analogue. Locke ſe porte de préférence, *au jardinage, à la menuiſerie, à la charpente, au tour; toutes occupations qui contribuent au divertiſſement & à la ſanté.* M. R. s'applaudit de ce qu'Emile » ſçait » manier la béche & la houe, ſçait ſe » ſervir du tour qui tient ſuffiſamment » le corps en haleine, & ſuppoſe dans » l'ouvrier de l'adreſſe & de l'induſtrie «. Cependant dès qu'il s'agit de rendre juſtice à M. Locke, il impute à ce Philoſophe des vues preſqu'étrangeres au ſyſtême qu'il embraſſe. Pour ſe préparer à le charger d'invectives, il commence par ôter aux paroles de cet Inſtituteur éclairé le ſens le moins ambigu, afin d'en avoir meilleur marché. On peut

ſa réputation. Je lis au §. 6. de Locke, *bien des gens portent en hyver, les mêmes habits qu'en été*, avec l'Apoſtille de M. Coſte ſur le Chevalier Newton, qui le pratiquoit (dit-il) *conſtamment*. Me perſuadra-t-on qu'un pur hazard a ſuggeré à M. R. ce principe appuié de la même note au ſecond Livre d'Emile ? *J'entends qu'Emile porte l'hyver ſes habits d'été ; cet uſage a été celui du Chevalier Newton pendant toute ſa vie.*

Je penſe qu'après cela, on peut raiſonnablement juger de tout le reſte. Mais ſi quelqu'un veut voir juſqu'au dernier trait la plus parfaite reſſemblance, entre un Ouvrage moderne & un ancien, je le prie de conférer à loiſir, les §. 208 & 211 de M. Locke, avec les pages 117, 119, &c. du troiſieme Livre d'Emile. Le ſçavant Anglois, d'une part, ſollicite ſon éleve *à apprendre un métier mécanique, qui a beſoin du travail des mains, ne ſe ſouciant point de la peinture, qui donne plus d'exercice à l'eſprit qu'au*

corps. Notre Genevois de l'autre, endoctrine Emile : » Souvenez-vous que ce » n'est point un talent que je demande, » c'est un métier, un art purement mé- » canique, n'excluant que les professions » oiseuses, futiles, ou sujettes à la mode «. Jusques ici, tout est entre eux assez analogue. Locke se porte de préférence, *au jardinage, à la menuiserie, à la charpente, au tour; toutes occupations qui contribuent au divertissement & à la santé.* M. R. s'applaudit de ce qu'Emile » sçait » manier la béche & la houe, sçait se » servir du tour qui tient suffisamment » le corps en haleine, & suppose dans » l'ouvrier de l'adresse & de l'industrie «. Cependant dès qu'il s'agit de rendre justice à M. Locke, il impute à ce Philosophe des vues presqu'etrangeres au systême qu'il embrasse. Pour se préparer à le charger d'invectives, il commence par ôter aux paroles de cet Instituteur éclairé le sens le moins ambigu, afin d'en avoir meilleur marché. On peut

dire que les louanges forcées qu'il lui donne, sont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler, n'y ayant point d'insulte qu'il ne lui dise ailleurs.

Raisonner, avec les enfans, étoit la grande maxime de Locke, (à ce que prétend M. R.) *L. 2. p. 178*. La vérité est que sur la portée des enfans, M. Locke & le Philosophe de Geneve, ont précisement le même fonds d'idées, ainsi qu'on a pu l'appercevoir dans les extraits de l'un & de l'autre, dont j'ai fait usage. M. R. moins partial eût rapporté les textes dans leur entier, & ne se seroit point avisé de supprimer ce qui sert à les développer. Après quoi notre Plagiaire n'auroit pas dit d'un ton satyrique : *Je ne veux point qu'Emile soit Vernisseur, comme le Gentilhomme de Locke.* Au lieu de ces procédés si peu faits pour les gens de bien, il eût envié au Poëte Affranius cette phrase si honorable à sa modestie : *J'empruntois de mes devanciers,*

ce que je désespérois d'exprimer mieux qu'eux.

Il y a une mauvaise foi bien constatée, de la part du Philosophe de Geneve, d'attribuer ironiquement à M. Locke l'invention des dés, qui facilitent aux enfans la connoissance de l'alphabeth. Sa critique me paroît d'autant plus déplacée, qu'elle est unie à l'infidélité d'aimer mieux blâmer un Ecrivain moderne, que Plutarque & Quintilien, les vrais Auteurs de cet innocent stratagême. Il en est fait mention en des Livres où notre Genevois a cherché de quoi grossir les siens (*a*). Mais où M. R. ne se fait-il point connoître pour ce qu'il est ? Sa fausse délicatesse ne l'a pas empêché de vouloir qu'Emile vît le monde sous la forme d'un toton tournant sur sa pointe. *Ne voila-t-il pas une riche invention ?*

Il est inconcevable que cet Auteur si

(*a*) Non excludo id quod notum est irritandæ ad discendum infantiæ gratiâ, eburneas litterarum formas in lusum offerre. *Quintil. L.* 1. *c.* 1. *Institut.* Ce Chapitre est cité par M. R. *Emil. l.* 2. *p.* 278.

délicat, si pénétrant, si judicieux en d'autres occasions, n'ait point senti l'indécence du despotisme qu'il s'arroge parmi les gens de lettres ; lui, qui s'éfarouche de l'ombre même de la domination, & qui employe toutes ses forces à l'extirper des gouvernemens civils.

L'art des Ecrivains a bien des ressources pour faire prendre le change ! Une pensée rendue par un tour qui n'aura pas été saisi sur le même sujet, paroîtra neuve ; l'est-elle en effet ?

Ce phénomene prétendu qui a surpris notre admiration, n'étoit-il pas un larcin fait à l'ancien oublié, à l'étranger inconnu, au moderne confondu dans la foule ? Qu'on examine sur ce principe les sorties satyriques de notre Genevois contre l'établissement des Colléges ; on verra si elles sont autre chose qu'une redite des réflexions de Lenglet du Fresnoi (*a*).

(*a*) *Principes de l'Histoire pour l'Educ. de la Jeunesse.* 1736. 3. vol. in-12.

Sur quel fondement encore M. R. se plaint-il qu'on nous donne dans les traités d'éducation » de grands verbiages » inutiles & pédentesques sur les chimé- » riques devoirs des enfans, & qu'on ne » dit pas un mot de la partie la plus » importante & la plus difficile de l'édu- » cation; sçavoir, la crise qui sert de » passage de l'enfance à l'état de l'hom- » me. Si j'ai pu rendre ces essais utiles, » ajoute notre Genevois, ce sera sur tout » pour m'y être étendu fort au long sur » cette partie essentielle, omise par tous » les autres. *Emil. L. 4. p. 209.*

Rien n'est plus commode que de créer des phantomes pour triompher sans risque & sans effort. O Mapphée-Vegge! vous de qui les écrits honorablement incorporés à ceux des Peres de l'Eglise, ne laissent à la liberté des suffrages que le choix des éloges; souffrez, qu'éclairé par vos immortelles productions, j'apprenne au Philosophe de Geneve, à précipiter moins ses jugemens. Non, je ne

puis croire que vous préſcriviez à la jeuneſſe des devoirs chimériques, quand vous l'exhortez en termes ſi paternels à la pratique de la vertu, à l'amour du travail, à l'éloignement des voluptés. Je n'apprendrai point dans des livres, plus ſuperficiels que raiſonnés, à préférer l'innocent ſéjour de la campagne au tumulte des villes. Mon cœur touché de la douce perſuaſion qui découle de vos levres, s'irrite des pernicieuſes leçons qu'un aſſemblage de vûes ſalutaires & d'opinions erronées m'offre dans l'Inſtituteur d'Emile.

En exerçant le corps à des travaux pénibles, M. R. arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. » Quand les » bras travaillent, l'imagination ſe repo» ſe. Quand le corps eſt bien las, le cœur » ne s'échauffe point. La précaution la » plus prompte, eſt d'arracher Emile au » danger local. Je l'emmene d'abord » hors des villes, loin des objets capables » de le tenter, &c. *Emil. T. 1. p. 200.*

Tom. 2. p. 227. Tom. 3. p. 209. &c.

Je ne nie pas l'efficace de cet expédient. Ce grand homme propofoit aux jeunes gens les travaux de l'agriculture, l'aimable fimplicité de la vie rurale, comme le plus fûr moyen de fe fouftraire à la féduction des plaifirs, à la moleffe de l'oifiveté, au preftige des paffions qui regnent dans les villes (*a*). Que ne m'eft-il permis d'expofer avec toute l'étendue que leur donne Mapphée, les puiffans mobiles dont il fe fert pour orner le génie de fon éleve, le dreffer aux vertus fociales, établir dans fon cœur un chriftianifme éclairé, une piété fans fard!

L'imperfection de l'art de former les

(*a*) Rufticæ vitæ affuefactio mirum quemdam generat amorem rectè vivendi. Voluptatum contemptum, vitiorum odium quibus abundè fcatent urbium tecta. Cum hæc igitur omnium fufceptione digna effe videatur, ac quam maximè adolefcentium, ad quos etiam magis pertinet, duris affuefieri laboribus, ut domitâ adolefcentiâ, conculcatifque blandis ejus ætatis libidinibus, viri pofteà evadant graviores & moderatiores. *Bib. SS. PP. T.* 15. *in-fol.* 1622. De Liber. Educ. *L.* 6. *c.* 4.

charité vive & sincere de cette vertueuse femme, préparent le retour d'un fils dominé par les plaisirs, yvre des priviléges de la raison, gâté par la fréquentation des libertins, & souillé par la lecture de leurs ouvrages. Les mesures qui doivent précéder l'engagement du mariage n'ont point échappé au zele de Mapphée-Vegge. Il préscrit aux femmes grosses un régime convenable à leur état, & prend un ton patétique en exhortant les meres d'allaiter le fruit de leurs entrailles. Il exige que l'on nourrisse les enfans avec sobriété, qu'on évite dans leurs vêtemens les délicatesses du luxe. La nécessité d'endurcir les enfans aux injures de l'air entre dans l'enchaînement de ses principes. Il prouve que les pleurs de ces petits innocens ne contribuent pas peu à leur purifier le cerveau, à le décharger des superfluités auxquelles il est sujet. Il s'indigne de l'impatience des nourrices, qui n'en veulent pas souffrir la passagere importunité. Enfin, la maniere de regler

» tervalle entre eux & moi. Quoiqu'il
» en ſoit, ſi l'arrangement des matiéres,
» qui m'eſt particulier, doit être tenu
» pour quelque choſe; ſi la pureté des
» motifs ſert de recommandation à un
» cœur patriote; j'ai lieu de me promet-
» tre l'indulgence des critiques, & de
» prétendre à la reconnoiſſance des Lec-
» teurs. Peres & meres, apprenez ce que
» vous devez à vos enfans. Enfans, pé-
» nétrez-vous de bonne heure du plus
» reſpectueux amour pour les auteurs de
» vos jours; ſoyez-leur ſoumis, préve-
» nez leurs intentions, liſez dans leurs
» deſirs, imitez leurs vertus. Sainte Mo-
» nique & Saint Auguſtin feront vos mo-
» deles, ſi vous daignez ſeconder mes
» vûes, & vous compterez bien moins
» ſur mon livre, que ſur leur interceſ-
» ſion auprès de Dieu «.

Mapphée-Vegge entame ſon ſujet, par l'éloge hiſtorique de Sainte Monique & de Saint Auguſtin. La tendreſſe maternelle, la ſollicitude compatiſſante, la

charité vive & ſincere de cette vertueuſe femme, préparent le retour d'un fils dominé par les plaiſirs, yvre des priviléges de la raiſon, gâté par la fréquentation des libertins, & ſouillé par la lecture de leurs ouvrages. Les meſures qui doivent précéder l'engagement du mariage n'ont point échappé au zele de Mapphée-Vegge. Il préſcrit aux femmes groſſes un régime convenable à leur état, & prend un ton patétique en exhortant les meres d'allaiter le fruit de leurs entrailles. Il exige que l'on nourriſſe les enfans avec ſobriété, qu'on évite dans leurs vêtemens les délicateſſes du luxe. La néceſſité d'endurcir les enfans aux injures de l'air entre dans l'enchaînement de ſes principes. Il prouve que les pleurs de ces petits innocens ne contribuent pas peu à leur purifier le cerveau, à le décharger des ſuperfluités auxquelles il eſt ſujet. Il s'indigne de l'impatience des nourrices, qui n'en veulent pas ſouffrir la paſſagere importunité. Enfin, la maniere de regler

les premiers exercices de l'enfance, l'inconvénient qu'il y a d'effrayer de jeunes esprits par des récits sur les apparitions des morts fournissent à Mapphée-Vegge l'occasion de montrer toute la solidité de son jugement, & l'étendue de ses lumieres.

Ce recommandable Auteur exige que l'on accoutume les enfans à respecter le bien d'autrui, qu'on les instruise des droits de propriété, de la nature des échanges, de la force des conventions. Il leur interdit les spectacles & la fréquentation des farceurs. C'est en les entretenant des avantages de la vertu qu'on la leur inculque peu à peu; c'est en les produisant chez les personnes méritantes, qu'ils apprendront à élever leur ame au sentiment de ce qui est honnête. Ne donnons pourtant point à nos leçons un ton de sévérité qui en fasse une tâche pénible. L'enfant ne doit remarquer dans son Précepteur que les bienfaisantes inclinations d'un ami. La commisération doit

percer jusques dans les châtimens que les conjonctures rendent quelquefois nécessaires. Etudions les génies, proportionnons-nous à leur portée, soyons enfans avec les enfans, évitons une bonté mal entendue avec autant de soin que l'excès de rigueur. Tel est en substance le 1er Livre de cet excellent Traité.

Le second Livre impose aux parens, comme un indispensable devoir, l'éducation de leur famille. Il les engage à ne rien précipiter dans l'ordre qu'ils y observeront. L'âge de sept ans est une époque convenable pour fixer les enfans à la lecture & autres exercices sérieux. Notre Auteur examine s'il convient de les envoyer aux écoles publiques : il releve les utilités des colléges ; il ennoblit les fonctions des Professeurs, puis il présente des ouvertures sur les devoirs qui les concernent. Viennent ensuite les égards de politesse & de considération qu'on doit à ceux qui se consacrent à l'institution de la jeunesse, la maniere

l'amour-propre. Il n'y a nul inconvénient que l'enfant ait une teinture de musique; mais sachons l'arrêter à propos, de peur qu'il ne tourne en habitude ce qui ne doit être qu'un amusement.

Aidons-le à se former au stile épistolaire; fortifions son tempéramment par des exercices manuels; donnons la préférence aux travaux qui égayent, en cela il n'y a rien que de raisonnable.

Les jeux sagement entremêlés aux objets de réflexion, diversifient les heures de la journée, & maintiennent l'enfant dans la sérénité naturelle à son âge. Il sera préparé à la philosophie par des études proportionnées au degré de son intelligence.

Esprits corrompus qui ne respirez que l'amour des voluptés: vils flateurs toujours prêts à louer les écarts d'une jeunesse effrenée; mercenaires que la servilité dégrade, vous serez bannis du commerce de nos éleves. Si j'ai des filles, mes précautions iront plus loin encore, je se-

pour leur procurer une voix ſonore,
prononciation diſtincte, une contena
aſſurée, il ſera bon de leur permettre
déclamations publiques ſur des progr
mes inſtructifs.

Laborieux Précepteurs, vous n'a
pas trop de toute votre attention, ſi v
voulez ne communiquer à vos éleves
des livres vraiment faits pour eux. Oc
pez-vous donc à les diſcerner; écart
en les principes abſtraits; revenez ſ
vent à ceux qui feront du goût de
écoliers; c'eſt ainſi que vous leur r
drez aimable la pratique des plus pénil
devoirs. Voilà le ſommaire du ſec
Livre.

Il faut étudier le caractere des enf
fortifier celles de leurs inclinations
ſont louables; telle eſt la pierre de t
che des bonnes éducations. Craign
néanmoins de livrer indiſcrettement l'
fance à ſa premiere ardeur. Qu'elle épr
ve de tems en tems l'humiliation de
fragilité, afin de réprimer les ſaillies
l'amo

l'amour-propre. Il n'y a nul inconvénient que l'enfant ait une teinture de musique; mais sachons l'arrêter à propos, de peur qu'il ne tourne en habitude ce qui ne doit être qu'un amusement.

Aidons-le à se former au stile épistolaire; fortifions son tempérament par des exercices manuels; donnons la préférence aux travaux qui égayent, en cela il n'y a rien que de raisonnable.

Les jeux sagement entremêlés aux objets de réflexion, diversifient les heures de la journée, & maintiennent l'enfant dans la sérénité naturelle à son âge. Il sera préparé à la philosophie par des études proportionnées au degré de son intelligence.

Esprits corrompus qui ne respirez que l'amour des voluptés: vils flateurs toujours prêts à louer les écarts d'une jeunesse effrenée; mercenaires que la servilité dégrade, vous serez bannis du commerce de nos éleves. Si j'ai des filles, mes précautions iront plus loin encore, je fe-

qu'indiquer ſont touchées dans les trois derniers Livres de Mapphée-Vegge, avec une dignité qui en rehauſſe l'importance. Combien eſt préférable aux rêveries du Philoſophe Genevois, une éducation établie ſur de tels principes ? Il n'y a donc point d'objet dans les lamentations de M. Rouſſeau. Ce ſont de puériles effervefcences, produites par la démangeaiſon d'écrire. Elles prouvent qu'*Emile* eſt un ouvrage entrepris ſans néceſſité, & compilé ſans exactitude.

L'éducation tient ſi eſſentiellement à la ſécurité publique, au maintien général de l'ordre, qu'elle ſe ſoutiendroit par le reſpect des loix, quand l'intérêt particulier n'en dépendroit pas. M. R. qui l'ignoroit moins que moi, s'eſt vû néceſſité de l'avouer, dans un de ces momens lumineux où la vérité parle à ſon cœur, malgré de fréquens écarts qui l'en éloignent. *Les idées ſalutaires, & vraiment utiles aux hommes, ont été les premieres connues* (diſoit-il alors), *Elles ſont de tout*

un juste retour que je me dois à moi-même, je prends l'inébranlable résolution de mériter dans la propriété des biens dont je suis comblé, l'usage que l'Etre suprême m'en accorde. Créé pour contribuer au bonheur de mes semblables, j'éviterai dans mes procédés la plus légere indécence. Le beau sexe me rendra complaisant sans fatuité, officieux sans adulation; gai sans étourderie. L'entretien de ma santé, & non pas le rafinement d'une sensuelle délicatesse, réglera ce que je dois à mon corps. Je serai frugal à table, d'une humeur égale dans la vie privée, honnête avec les personnes du dehors.

Je me conformerai aux usages du tems: l'emploi du mien sera toujours distribué avec utilité. J'éviterai le tracas des villes afin de contempler sans distraction les merveilles de la nature, & de participer à l'innocence des mœurs qui semble être le partage des gens de campagne.

Toutes ces matiéres que je ne fais

qu'indiquer ſont touchées dans les trois derniers Livres de Mapphée-Vegge, avec une dignité qui en rehauſſe l'importance. Combien eſt préférable aux rêveries du Philoſophe Genevois, une éducation établie ſur de tels principes ? Il n'y a donc point d'objet dans les lamentations de M. Rouſſeau. Ce ſont de puériles efferveſcences, produites par la démangeaiſon d'écrire. Elles prouvent qu'*Emile* eſt un ouvrage entrepris ſans néceſſité, & compilé ſans exactitude.

L'éducation tient ſi eſſentiellement à la ſécurité publique, au maintien général de l'ordre, qu'elle ſe ſoutiendroit par le reſpect des loix, quand l'intérêt particulier n'en dépendroit pas. M. R. qui l'ignoroit moins que moi, s'eſt vû néceſſité de l'avouer, dans un de ces momens lumineux où la vérité parle à ſon cœur, malgré de fréquens écarts qui l'en éloignent. *Les idées ſalutaires, & vraiment utiles aux hommes, ont été les premieres connues* (diſoit-il alors), *Elles ſont de tous*

tems les ſeuls vrais liens de la ſociété, & il ne reſte aux eſprits tranſcendans qu'à ſe diſtinguer par des idées pernicieuſes. Emile. C'eſt le cas où M. R. ſe trouve miſérablement réduit. Vous le voyez, pour peu qu'il s'écarte des routes pratiquées, ſe livrer à des diſparates qu'on ne devoit point attendre d'un raiſonneur de profeſſion. L'émulation paroît à ſes yeux une paſſion dangereuſe, au premier Tome d'Emile (*a*), *pag. 186.* Mais devenu plus raſſis au troiſieme, il reconnoît qu'on n'a de priſe ſur les paſſions que par les paſſions, *pag. 234.* Ici il voudroit qu'Emile parvint à ſa quinziéme année, ſans ſçavoir diſcerner ſa main droite de ſa main gauche; mais ailleurs il ſuppoſe qu'Emile penſe tout d'un coup en Philoſophe, non ſans laiſſer le Lecteur dans l'admira-

(*a*) Ceux qui confondent la jalouſie & l'émulation, apprendront à les diſtinguer dans la Vie de Saint Baſile, écrite par Saint Gregoire de Nazianze. *Par ſpes doctrinæ, hoc eſt rei omnium invidioſiſſimæ, nos ducebat & tamen aberat invidiâ, ſolâ emulatione flagrabamus.*

tion de cette judiciaire prématurée. *T. 2. p. 135.* Le meilleur usage de la raison conduit Emile à la vraie religion. *T. 2. p. 331.* Puis, cette même raison décheoit tellement de sa prérogative, que *la vertu par la raison seule ne peut avoir de base solide.* T. 3. p. 109. Sort-il un moment du cercle de ses contradictions ordinaires? Il rentre dans celui du plagiat. M. R. apprend à son disciple à assujettir la partie animale de son être, à la partie spirituelle; à se rendre maître de ses passions, à préférer la conscience & la droiture à toutes choses: que trouvez-vous là de si surprenant? Un maître d'école le fait bien? Etoit-ce la peine de calomnier les vivans & les morts pour un si rare chef-d'œuvre? Avec un peu de bon sens & de facilité de s'énoncer, il n'y a chétif Pédagogue en France qui n'enseigne tous les jours cette morale.

Delà je conclus, non sans raison, qu'Emile, quelle que soit sa vogue, est un ouvrage où l'on a violé les regles de la

goût de la lecture que le commun des hommes semble alors oublier. Il soutiendroit mal son personnage, s'il se conduisoit comme eux.

Le Philosophe de Geneve, plus jaloux de briller que de s'instruire, enchâsse à son Traité d'Éducation, la sublime Épopée du lever du Soleil, l'un des plus beaux morceaux du Poëme de Thompson. Même coloris, même disposition du tableau : tout prouve son plagiat. Faisons parler ce Poëte Anglois : il enchantera ses auditeurs.

» Déja paroît le matin, pere de la rosée. Une lumiere douce & foible l'annonce dans l'Orient tacheté. Mais bientôt la lumiere s'étend, brise, éclaircit les ombres & chasse la nuit qui fuit d'un pas précipité. Le jour naissant perce rapidement, & présente à la vûe de vastes paysages. Les sommets des montagnes brillent à l'aube du jour. L'harmonie annonce le réveil de la joie universelle : les bois retentissent

CHAPITRE VI.

Pensées de divers Auteurs, imitées ou traduites par M. J. J. Rousseau.

Les situations pittoresques, les images touchantes qui naissent en foule à l'aspect de l'aurore, sont empreintes dans les moindres parties de ce vaste univers. C'est presque le seul moment où l'homme n'a besoin pour s'instruire que du spectacle de la nature. Productions fragiles de l'entendement humain, votre insuffisance se fait bien sentir lorsque l'astre du jour darde ses premiers feux ! L'ignorant Villageois, égal à l'Astronome contemplatif, adore l'Etre créateur, & ne cesse d'admirer la magnificence de ses dons que pour réveiller en lui de tendres sentimens de reconnoissance & d'amour.

Dans ce quart-d'heure de délices & d'enchantement, pardonnons à M. R. le

goût de la lecture que le commun des hommes semble alors oublier. Il soutiendroit mal son personnage, s'il se conduisoit comme eux.

Le Philosophe de Geneve, plus jaloux de briller que de s'instruire, enchâsse à son Traité d'Éducation, la sublime Épopée du lever du Soleil, l'un des plus beaux morceaux du Poëme de Thompson. Même coloris, même disposition du tableau : tout prouve son plagiat. Faisons parler ce Poëte Anglois : il enchantera ses auditeurs.

» Déja paroît le matin, pere de la ro-
» sée. Une lumiere douce & foible l'an-
» nonce dans l'Orient tacheté. Mais bien-
» tôt la lumiere s'étend, brise, éclaircit
» les ombres & chasse la nuit qui fuit
» d'un pas précipité. Le jour naissant
» perce rapidement, & présente à la vûe
» de vastes paysages. Les sommets des
» montagnes brillent à l'aube du jour.
» L'harmonie annonce le réveil de la
» joie universelle : les bois retentissent

» de chants réunis. Le puissant Roi du
» jour paroît dans l'Orient : les nuages se
» dissipent. L'azur des Cieux marque son
» approche. Tout reprend l'être & sa
» forme naturelle sur la terre brillante
» de rosée & dans l'air coloré. L'Astre
» puissant regarde sur toute la nature,
» avec une majesté sans bornes, & verse
» le jour qui joue avec éclat sur les ro-
» chers & les collines, &c.... Pere des sai-
» sons, le monde végétal reconnoît ton
» empire. La pompe précede & suit ton
» trône. En cet instant, une multitude
» d'êtres en attente, toutes les espéces
» différentes de la terre, chantent une
» hymne commune en ton honneur «.
Poëm. de Saiss. p. 76.

Voilà M. R. dans le cas de s'entendre dire comme à l'aveugle né, *Rendez gloire à Dieu*, Joan. 9. Reconnoissez, peut-on lui crier, que Thompson a échauffé votre ame, fasciné vos sens : & qu'ébloui par l'éclat de son génie, vous vous êtes efforcé de l'imiter. Quelques nuances

plus ou moins chargées : de légeres inversions dans l'ordre des choses, n'alterent point assez les principaux caracteres de l'objet dépeint, pour faire manquer au Lecteur la ressemblance qui les rapproche. Jugeons-en par le parallele du texte d'Emile (*a*).

Le Soleil s'annonce de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît tout en flammes. A leur éclat, on attend l'Astre, long-tems avant qu'il se montre. A chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussi-tôt tout l'espace. Le voile des ténébres s'efface & tombe. L'homme reconnoît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit, une vigueur

(*a*) Crénius traite de Plagiaire Jule Affricain, au sujet de la Tactique d'Ænée, quoiqu'il n'eut point gardé l'ordre observé par cet Auteur. *Julius Affric. Æneæ verba leviter immutata pro suis describit*, &c. De furibus Librar. *p.* 67. *Lugd. Batav.* 1705. in-12. J'ai peine à croire que M. R. soit exempt du même reproche.

nouvelle. Le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiseaux en chœur, se réunissent & saluent de concert le Pere de la vie, &c. Emil. T. 2. p. 13. & 14.

Il faudroit un œil bien perçant pour saisir les différences qui distinguent cette autre pensée de Thompson & celle de M. R. sur le contentement de l'esprit aux approches du Printems.

» Qui peut se tenir à couvert tandis » que la bonté du Ciel verse sans mesure » l'herbe, les fleurs & les fruits dans le » sein de la nature. L'imagination en- » chantée s'anime & voit tous ces biens » au moment même où l'œil de l'expé- » rience ne peut encore que les prévoir. » Celle-ci voit à peine la premiere poin- » te de l'herbe & l'autre admire déja les » fleurs, dont la verdure doit être émail- » lée «. *Thompf. ibid. p. 12.*

M. Rousseau donne un tour moins

poëtique aux mêmes images, ſans s'écarter du but qui les réunit dans Thompſon. *En voyant renaître la nature, on ſe ſent ranimer ſoi-même; l'image du plaiſir nous environne..... au ſpectacle du Printems, l'imagination joint celui des ſaiſons qui la doivent ſuivre. A ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages..... elle réunit en un point, des tems qui ſe doivent ſuccéder, &c.* Emil. T. I. p. 426.

Entraîné par la néceſſité de remplir mon plan, j'y reçois des idées peut-être qui devroient en être exclues. Le haſard a plus d'une fois conduit au même point les eſprits les moins faits pour s'imiter; mais en ne donnant mes conjectures que pour des conjectures, je reſte dans les bornes de tout Auteur qui tente ſans beaucoup riſquer.

M. Rouſſeau a pu n'avoir jamais oüi parler du Traité de la fauſſeté des vertus humaines, par M. Eſprit. Cela n'empêche pas qu'il ne tombe dans les principes

de ce Sçavant. *Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres. C'eſt notre intérêt qui nous fait haïr les méchans. S'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine.* Plût à Dieu que cette humiliante aſſertion demeurât enſevelie parmi les écrits de Platon, d'où M. Eſprit l'a tirée avant le Philoſophe de Geneve.

» La juſtice des particuliers, n'eſt » qu'une adreſſe, qui tend à mettre leur » vie, leur bien, leur honneur à couvert » des injures qu'on leur peut faire. Les » procédés équitables nous trompent, » parce que nous en tirons cette conſé- » quence que ceux qui les ont les aiment. » Cependant ils ſont vicieux : mais ils » ſe contraignent & ne font mal à per- » ſonne, afin qu'on ne leur en faſſe au- » cun «. Telles ſont les paroles de cet ingénieux Auteur. *T. 1. p. 515.*

Me ſera-t-il permis d'avoir recours à une comparaiſon ? L'homme ne reconnoît point l'ardeur de ſes propres entrail-

les, & quoique ſon cœur ſoit pour ainſi dire brûlant, il n'y ſent rien de trop chaud. C'eſt que tout ce qui eſt naturel n'eſt pas ſenſible. Ainſi M. R. eſt peut-être ſi irréſiſtiblement porté au plagiat, qu'il tombe dans ce défaut ſans y prendre garde. L'art de ſon amour-propre autant que celui de ſon eſprit lui perſuade que les ſoins qu'il prend à s'approprier le bien d'autrui, le lui rendent propre en effet. Il altere quelques mots dans une phraſe & puis il s'en croit Auteur. En voici la preuve.

La Bruyere compare les hommes inconſtans qui prennent plaiſir à voir des nouveautés de jour à autre, » à ceux qui » entrent dans les magazins, indéterminés ſur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter. Le grand nombre de celles qu'on leur montre, les rend plus » indifférens (continue ce Philoſophe). » Elles ont chacune leur agrément & leur » bienſéance; ils ne ſe fixent point, ils » ſortent ſans emplette «. *pag. 612.*

M. Rousseau, admirez sa fécondité! change les étoffes en coquilles, & nous débite gravement : *Quand un homme épris du charme des connoissances, court de l'une à l'autre, sans sçavoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage, amassant des coquilles & commençant par s'en charger, puis tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sçachant plus que choisir, il finisse par tout jetter & retourne à vuide.* Emil. T. 2. p. 25.

Un autre texte de la Bruyere, me découvre les facilités qu'a eues M. R. de dire à Emile, au milieu d'un somptueux repas : *Par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé ce que vous voyez sur cette table, avant d'y arriver? .... Avec un jugement sain, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution : que vingt millions de mains peut-être ont long-tems travaillé, pour lui présenter en pompe à midi, ce qu'il va déposer le soir dans*

ſa garde-robbe. Tom. 2. Emil. pag. 93.

Le plus pénible effort du Philoſophe de Geneve, ſe réduit, comme nous allons l'obſerver, a appliquer aux embarras diſpendieux des cuiſines, les ſoins que la Bruyere fait incidemment tomber ſur elles pour s'arrêter enſuite au jeu pénible des machines & des décorations des théatres, dont l'effet eſt enchanteur, quoique la cauſe du preſtige ſoit dans l'ordre de la plus groſſiere mécanique.

» Si vous entrez dans les cuiſines où » l'on voit réduit en art & en méthode » le ſecret de flater votre goût : ſi vous » examinez en détail, tous les apprêts » des viandes du feſtin qu'on vous pré- » pare : ſi vous regardez par quelles » mains elles paſſent avant d'arriver à » cette élégance qui frappe vos yeux, » &c.... Si vous allez derriere un théatre » & ſi vous nombrez les poids, les roues, » les cordages qui font les vols & les » machines ; ſi vous conſidérez combien » de gens entrent dans l'exécution de

» ces mouvemens ; quelle force de bras
» & quelle extension de nerfs ils y em-
» ployent, vous direz, sont-ce là les prin-
» cipes & les ressorts de ce spectacle si
» beau, si naturel, qui paroît agir de soi-
» même ? *La Bruyere p. 186.*

Il n'est pas encore tems de quitter prise. J'ai la mémoire si remplie des beaux endroits du Théophraste moderderne, que c'est pour moi une double satisfaction, en écrivant contre l'imitateur, de faire valoir le modéle. *Emile n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite*, T. 4. p. 233. La Bruyere ne le comprenoit pas davantage. » Si l'on ne le voyoit
» de ses yeux (disoit-il) pourroit-on
» s'imaginer l'étrange disproportion que
» le plus ou le moins de piéces de mon-
» noie met entre les hommes « ? *p. 177.*

A entendre M. Rousseau, *les femmes ne cessent de crier que nous les amusons sans cesse à des puérilités. Quelle folie ? Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent*

de l'éducation des filles ? Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Emil. T. 4. p. 24.

En reclamant ici la Bruyere, je me plains, à juſte titre, que M. R. s'attribue cette obſervation, ſans lui en faire honneur. Il ne ſera pas inutile de rapporter le paſſage qui ſert de fondement à mes ſoupçons. » Pourquoi s'en prendre aux » hommes de ce que les femmes ne ſont » pas ſçavantes ? Par quelles loix leur » a-t-on défendu de lire & d'en rendre » compte dans la converſation ? Ne ſe » ſont-elles pas au contraire établies » elles-mêmes dans cet uſage « ? *La Bruyere p. 97.*

On ſe laſſe d'avoir toujours à contredire dans M. R. une manie puérile qui le porte à méconnoître les obligations qu'il devroit avoir à la Littérature françoiſe. Son art ſe réduit non à penſer, mais à préſenter les penſées des autres ſous un coloris conforme au goût du ſiécle. *Satisfait d'acquérir l'ignorante ap-*

probation du vulgaire , par cette incrustation empruntée, comme dit Montagne L. I. c. 25 , le Philosophe de Geneve se trouve très à l'étroit, dès qu'il rentre chez lui ; mais il vole de découverte en découverte quand il s'occupe à faire valoir ce qui l'environne. Est-il au dépourvû ? il n'en est ni plus modeste ni moins entreprenant. Sa ressource ordinaire consiste en une vaine subtilité d'expressions fastueuses, l'expédient des esprits superficiels, la gloire des Sophistes, & le mépris des vrais sages.

» Toutes les Capitales se ressemblent, » selon notre Genevois, tous les peuples » s'y mêlent, toutes les mœurs s'y con- » fondent. Ce n'est pas-là qu'il faut aller » étudier les nations..... c'est dans les » Provinces où il y a moins de mouve- » mens, de Commerce, dont les habi- » tans se déplacent moins, changent » moins de fortune & d'état, qu'il faut » aller étudier le génie & les mœurs » d'une nation. Etudiez un peuple hors

» de ſes villes, ce n'eſt qu'ainſi que vous
» le connoîtrez. Ce n'eſt rien de voir
» la forme apparente d'un gouvernement
» fardée par l'appareil de l'adminiſtra-
» tion, &c. Ce n'eſt qu'en ſe renfermant
» dans les villes, ce n'eſt qu'en s'altérant
» à force de culture qu'elles ſe dépravent
» & qu'elles changent en vices agréables
» & pernicieux, quelques défauts plus
» groſſiers que mal-faiſans «, *Emil, T. 4. p. 398.*

J'admets l'obſervation, en priant toute fois le Lecteur de la concilier comme il l'entendra, avec celle de la page 342. *Les caracteres ne peuvent ſe marquer de nos jours, & l'inconſtance Européene ne laiſſe à nulle cauſe naturelle, le tems de faire ſes impreſſions.* Si la mobilité des habitans de l'Europe eſt telle, il doit être indifférent de les étudier diſperſés dans les Provinces ou raſſemblés dans les Capitales. Les réſultats, quoiqu'il puiſſe arriver, feront toujours en pure perte. Oublions cette petite contrariété, pour voir

de quelle sorte la Bruyere a manié le même sujet.

Celui qui n'a vu que des hommes polis ou raisonnables, ne connoît pas les hommes ou ne les connoît qu'à demi. Quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politesse, donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui donnent à penser qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans la Province, y fait bientôt d'étranges découvertes..... il avance par des expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité. La Bruyere pag. 435.

Le même Auteur accusoit les femmes » d'être extrêmes, & toutes meilleures » ou pires que les hommes «, *pag.* 100. Notre Genevois à l'afut d'un trait satyrique, se hâte d'écrire que *les femmes toujours extrêmes, sont toutes libertines ou dévotes.* T. 4. p. 74. Le premier décide dans ses caracteres, p. 393, » que quel-

» ques-uns n'eſtiment les autres que par » de beau linge, ... un galon d'or plus » large ou plus étroit, vous fait entrer » ou refuſer «. Le ſecond, *Qu'il y a des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées & ne reçoivent perſonne qu'en dentelles*. Emil. T. 3. p. 367. Le pillage n'eſt pas douteux.

Au reſte le préjugé qui apprécie l'homme par la richeſſe de ſes habits, date de ſi loin, qu'il a merité l'animadverſion d'un ancien Auteur :

Vir benè veſtitus pro veſtibus eſſe peritus,
Creditur à mille, quam vis idiota ſit ille, &c.

Au ſurplus, le diſcours du Poëte Sedaine, à ſon habit, je ne crains point de l'avancer, éclipſe toutes les ſaillies que cette matiere a ſuggérées aux anciens & aux modernes. En voici un léger échantillon.

Chez nous peuple agréable où les graces, l'eſprit,
Brillent à préſent dans leur force,
L'arbre n'eſt point jugé ſur les fleurs, ou ſon fruit,
On le juge par ſon écorce, &c.

La candeur ingénue du François à convenir de la frivolité de ses goûts, & l'inimitable délicatesse avec laquelle il s'en raille lui-même, doit ôter à l'Etranger le souci de son instruction. Tel s'applique à censurer le foible de son voisin, qui est le dernier à s'appercevoir qu'on rit à ses dépens. Il ne faut pas pour cela remonter au siécle des Pharisiens. Profitons des avis de M. R.; mais gardons-nous d'imiter un si singulier réformateur

» *Voulez-vous enseigner & devenir maître?* » dit-il, *pour cela même il faut trouver des* » *écoliers, par conséquent des prôneurs* «. Emil. T. 2. p. 114 & 133. C'est-à-dire, que M. Rousseau pense des gens à talens ce que Pavillon pensoit, il y a quatre-vingts ans, de ceux qui se piquoient de bel esprit.

> De l'air dont on vit aujourd'hui,
> Il importe fort peu de l'être :
> Mais si vous voulez le paroître,
> Faites des partisans & cherchez de l'appui.

L'indulgence acquise aux enfans d'Apollon

pollon a pu rendre ſupportable l'avis que ce Poëte adreſſe à de jeunes mariés.

Pour être heureux Epoux, ſoyez toujours Amans,
Que bien plus que le Sacrement
L'amour à jamais vous uniſſe;
Et pour faire durer le plaiſir entre vous,
Que ce ſoit l'Amant qui jouiſſe,
De tout ce qu'on doit à l'Epoux.

Dans un Traité d'Éducation, où le mariage eſt repréſenté comme un engagement ſacré, je ne ſçais s'il ſied à M. R. de tirer à l'écart Emile & Sophie pour leur dire : *ſoyez amans heureux, mais reſpectueux. Obtenez tout de l'amour ſans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne ſoient jamais pour vous des droits, mais des graces.* Emil. T. 4. p. 424.

J'ai déja dit, eſt-il néceſſaire de le réïtérer, que M. R. en uſe trop librement avec des Auteurs qu'il ne fait pas difficulté de copier, & quelquefois ſans ſe donner la peine de changer leurs termes. Par exemple, le Livre de l'*Eſprit* (a) l'in-

(a) *De l'Eſprit*, par M. Kel.... T. 1. Diſ. 2. c. 1.

ſtruit au long des particularités du Danſeur Marcel, & ce n'eſt pas en cela que je le trouve répréhenſible. Mais qui l'empêchoit de mettre à cette hiſtoriette un air de nouveauté qui lui ſervît de prétexte à la reproduire ? *Emil. T. 3. pag. 268.*

On voit quelque choſe de mieux concerté dans le ſérieux badinage avec lequel notre Genevois traite les Militaires. » Il » y a (prétend-il) un moyen d'employer » ſon tems & ſa perſonne ; c'eſt de ſe » mettre au ſervice, c'eſt-à-dire, de ſe » louer à très bon compte pour aller tuer » les gens qui ne nous ont point fait de » mal. Ce métier eſt en grande eſtime » parmi les hommes. . . . La mode vient » de s'y enrichir comme dans les au» tres «. *Emil. . . .* Imitation toute pure de Corneille Agrippa, auquel M. Rouſſeau ne reſſemble que par ce qu'il avoit de biſarre dans le caractere. Mais quand un homme commun veut lutter contre un homme original, il laiſſe ſon modèle,

bien loin au-dessus de lui. Sans rapporter toutes mes autorités, en voici une qui tranche la difficulté. *Milites Barbaricæ sceleratorum hominum fæces, quos penes dignitatis & libertatis nomen habet licentia latrocinandi.... Tota hæc disciplina non nisi in hominum pernicie occupata, hunc finem quærit, ut strenuos homicidas faciat, non propter hoc, sed lucri & prædæ gratiâ. Hinc nihil aliud milites quam stipendiarii latrones.* De Vanit. Scien. c. 79.

Le Philosophe de Geneve tient pour impossible que les grandes puissances ayent encore longtems à durer. Toutes ont brillé, dit-il, & tout état qui brille est à la veille de sa ruine. *Emil. T. 2. p. 106.* C'est aux Arbitres du sort des humains, aux Potentats qu'il convient d'approfondir ce problême. Le Pere de Neuville, fameux Orateur, mais trop bon Prêtre pour être grand politique, disoit dans l'Oraison Funebre du Cardinal de Fleuri, p. 52. *Les Empires commencent de toucher à leur ruine dès qu'ils*

arrivent à une prospérité trop brillante. L'instant de leur gloire amene le moment de leur décadence. Il seroit inutile d'insister sur une matiere si délicate & d'exagérer les torts de M. Rousseau.

> Oui par mille incidens qu'il pille chez autrui,
> Il tâche d'ennoblir ce peu qui vient de lui.

Ce n'est pas le seul emprunt que notre Philosophe ait fait à une Société qui a fait tant de bruit parmi nous. M. R. se sert de tout pour diversifier ses Livres. Tantôt Casuiste avec Escobar, il autorise la vengeance & le ressentiment des injures. *Emil. T. 2. pag. 297.* Tantôt agréable avec le Pere Buffier, il observe, d'après lui, » que les chevaux d'un homme » qui se sert de ses jambes, sont toujours prêts. Que mille embarras ne le » font point sécher d'impatience, ni » rester en place, au moment qu'il voudroit voler. *Emil. T. 3. pag. 302.....* » On part à son moment, on s'arrête à » sa volonté, on ne dépend ni des che-

» vaux ni des postillons. *Tom. 4. p. 197.*
» Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager « ! &c.

Avant que la paresse eut introduit les carosses, disoit le Pere Buffier, *on faisoit un exercice qui entretenoit la santé, & l'on étoit toujours prêts à agir sans avoir besoin que de soi-même. Au lieu que pour faire deux pas maintenant, il faut un attirail, composé de plusieurs piéces différentes, une desquelles venant à manquer, on devient tout d'un coup, comme si on n'avoit jamais eu de jambes* (a).

» La seule habitude qu'on doit laisser » prendre à l'enfant, est de n'en contracter aucune.... Préparez de loin le » regne de sa liberté & l'usage de ses » forces, en le mettant en état d'être » toujours maître de lui-même «. *Emil. T. 1. p. 92.* Ce conseil est profitable : mais il n'est pas nouveau ; témoin le

(a) *Cours des Sciences*, Dissert. 5. p. 974.

Pour éviter, autant qu'il est en moi, de multiplier les textes Latins dans un Ouvrage François, je substituerai au passage original, du célébre Chancelier d'Angleterre, celui de son Traducteur. Je ne connois personne à qui Bacon soit si obligé qu'à ce modeste Anonyme (*a*).

Il entre dans l'esprit de l'immortel Verulam, non-seulement pour bien rendre ce qu'il a pensé, mais encore pour l'embellir. *Que reste-t-il* (dit cet ingénieux Auteur) *des anciennes distinctions qui ont perpétué les monumens de la valeur Romaine? Les trophées, les pyramides, les largesses publiques, tout cet appareil de gloire & de pompe, qui allumoit la soif des victoires au fond des cœurs glacés: tout cela n'est plus que dans l'histoire* (b).

» Un être vraiment heureux est un » être solitaire. Dieu seul jouit d'un » bonheur absolu..... Si quelqu'autre

(*a*) C'est M. de Laire de Toulouse qui faisoit le Journal Etranger en 1757.

(b) *Analyse de Bacon*, T. 1. c. 20.

» être imparfait pouvoit se suffire à lui-» même, de quoi jouiroit-il selon nous? » Il seroit seul, il seroit misérable. *Emil. T.* 2. *p.* 193.

Autre pensée que Bacon exprime en moins de paroles, sans diminuer ce qui en fait le principal mérite. *Quicumque solitudine delectatur aut fera aut Deus est.* Bacon p. 202.

Lorsqu'un sujet paroît aux yeux de M. R. avoir trop d'étendue, il le réduit au petit pied, pour parler comme les Peintres; il ôte ce qui n'est pas conforme à ses prétentions, il change l'attitude des personnages, mais ce n'est toujours que le même tableau. Je vais exposer divers traits d'Emile qui viennent à l'appui de cette observation. » Qui est-ce » (dit notre Genevois) qui peut être sûr » de ce que la fortune réserve à l'enfant? » En toute chose, ne lui donnons point » une forme si déterminée, qu'il lui en » coûte trop d'en changer au besoin. Ne » faisons pas qu'il meure de faim dans

» d'autres pays s'il ne traîne par tout à » sa suite, un cuisinier «. *Emil. Tom.* 1. *pag.* 403.

Un Philosophe que l'on accuse d'avoir été l'esclave de ses sens, Epicure, recommandoit cette précaution : *Simplicibus & non magnificè paratis cibis, assuescere & salubritatis est atque adversùs fortunam interritos facit.* Diog. Laër. L. x.

» C'est la foiblesse de l'homme qui le » rend sociable. Ce sont nos miseres » communes qui portent nos cœurs à » l'humanité : tout attachement est un » signe d'insuffisance. *Emil. T.* 2. *p.* 193. Maniere de s'exprimer commentée d'après Ciceron : *Omnis in imbecillitate est gratia & charitas.* De nat. Deor. L. 1.

Ignoble Plagiaire ! vous voilà donc compris dans cette populace rampante d'imitateurs stériles, d'ennuieux compilateurs qui n'ajoutent rien à nos lumieres. » Les hommes (dites-vous) ne sont » naturellement ni rois, ni grands, ni » courtisans, ni riches. Tous sont nés

» nuds & pauvres «, &c. Il n'y a dans cette triſte moralité rien de plus précis que dans le texte de Boëce :

Omne humanum genus in terris
Simili ſurgit ab ortu.
Quid genus & pro avos ſtrepitis ?
Nullus degener extat, &c.

L. 3. de conſol. Philoſ.

Philoſophe de Geneve, quel que ſoit votre faſte, vous reſſemblez à ceux qui au lieu de laiſſer aller chaque trait de lumiere par ſon droit chemin, recourent à la Dioptrique, pour réunir une infinité de rayons, afin de jetter un plus grand éclat.

Nous allons voir d'autres Plagiats, tous bien de rente & aſſortis de leurs dimenſions.

M. R. prétend que la patience eſt douce, parce qu'en ſe mettant » à la » place de celui qui ſouffre, on ſent » pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir, » comme lui «. *Emil. T. 2. p. 194.* Il faut avoir la mémoire bien dure, ſi l'on ne

retient les leçons de notre Philoſophe; puiſqu'il rebat les mêmes choſes à la page 221. » En voyant de combien de » maux il eſt exempt, Emile ſe ſent plus » heureux qu'il ne croyoit l'être. Il par- » tage les peines de ſes ſemblables : mais » ce partage eſt volontaire & doux. Il » jouit à la fois de la pitié qu'il a pour » leurs maux & du bonheur qui l'en » exempte «.

M. R. trouvera bon que je lui cite *le ſuave mari*, &c. de Lucrèce, *L.* 2. *de Rer. nat.* traduit en François.

Quand on eſt ſur le port à l'abri de l'orage,
On ſent, à voir l'horreur du plus triſte naufrage,
Je ne ſçai quoi de doux.
Non que le mal d'autrui ſoit un objet qu'on aime
Mais nous prenons plaiſir à voir que ce mal même,
Eſt éloigné de nous.

En s'expliquant ſur le paſſage de l'enfance à la jeuneſſe, M. R. obſerve, » qu'alors l'homme naît véritablement à » la vie, & que rien d'humain n'eſt » étranger à lui «. *T.* 2. *p.* 161. J'apprends

de-là, comment on peut tirer parti de cette ſentence : *Homo ſum, humani nil à me alienum puto.* La théorie de M. R. n'eſt donc qu'un jeu d'eſprit qui ſçait déguiſer & annoblir d'anciennes idées. On n'aura pas de peine à en convenir, dès qu'on aura vu l'uſage qu'il fait de ce vieux diſtique.

Mittere perſonæ vis convenientia cuique ?
Mitte cibos miſeris, divitibuſque famem.

Notre Genevois tire de cette courte maxime, des raiſonnemens à perte de vue, des analyſes infinies de choſes que perſonne ne conteſte. » Soigner un pay- » ſan, ce n'eſt pas le purger, lui donner » des drogues, lui envoyer un Chirur- » gien : ce n'eſt pas de tout cela qu'ont » beſoin ces pauvres gens dans leurs » maladies. C'eſt d'une nourriture meil- » leure & plus abondante. Jeûnez vous » autres quand vous avez la fiévre : mais » quand vos payſans l'ont donnez-leur » de la viande & du vin «, &c. *Tom. 4.*

p. 279. Cela eſt auſſi vrai qu'agréablement exprimé : mais non pas avec la préciſion des deux Vers Latins auxquels toute cette longue tirade ſert de gloſe.

Dans la phraſe ſuivante, *la peine du miſerable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appéſantit ſur lui.* Emil. T. 2. p. 209. M. R. a moins défiguré ſon modele. Il rend avec bien de l'énergie l'Ode d'Horace,

Si figit adamantinos
Summis verticibus dira neceſſitas
Clavos.
L. 3. Od. 18.

Il y a lieu de préſumer que les gâteaux diſtribués à Emile durant ſon enfance, & les gauffres du petit Gourmand que M. R. croit avoir vu à Turin, ſont dûs aux Poëſies du même Auteur.

. . . . . *Ut pueris olim dant cruſtula blandi*
Doctores, elementa velint ut diſcere prima, &c.

On n'eſt point ſurpris qu'un homme d'eſprit, imbu des maximes de l'urbanité

romaine, n'oublie aucun des moyens qui mettent les élémens de la Grammaire à la portée des enfans. Mais ce qui paroîtra plus ſingulier, ſans doute, l'inflexible S. Jerôme quitte, à cette occaſion, l'auſterité de ſon caractere. *Que la petite Pacatule reçoive cette lettre* (diſoit ce Docteur de l'Egliſe à ſon ami Gaudence), *elle la lira quelque jour. Il ſuffit maintenant qu'elle en connoiſſe les caracteres, & pour l'exciter à cela, propoſez-lui, par maniere de récompenſe, des gâteaux, des bouquets, des babioles, &c.*

Je reſpecte trop mes Lecteurs, pour m'appéſantir avec M. R. ſur les conjectures qu'il a puiſées dans la Phyſiologie d'Ariſtote. La bévue de Zopire qui jugea ſi injurieuſement Socrate, d'après les traits de ſon viſage, décréditera toujours des indices équivoques & ſujets à mille exceptions. L'influence des climats ſur nos mœurs eſt une autre aſſertion, bonne pour notre Genevois, qui prétend que les hommes ne ſont tout ce

qu'ils peuvent être, que dans les climats tempérés. *Emil. T. 1. p. 53.* Mais après une vie de 99 ans, paſſée à étudier l'humanité, Théophraſte demandoit, pourquoi toute la Gréce étant placée ſous un même Ciel, & les Grecs élevés de la même maniere, il ſe trouvoit néanmoins ſi peu de reſſemblance dans leurs mœurs. J'apprendrai volontiers des partiſans de M. R. ce qu'il eſt poſſible de répondre à cette obſervation. La Paleſtine n'a preſque produit aucun perſonnage extraordinaire, c'eſt cependant une terre de bénédiction, un air pur. La Baſſe-Picardie eſt un pays où l'air eſt fort groſſier, c'étoit pourtant d'Etaples, qu'étoit ce Jacques le Fevre, qui a rétabli dans Paris le bon goût des matieres théologiques, & Voiture étoit d'Amiens. Le Cardinal d'Oſſat, M. de Marca, ont été des génies très-ſubtils, quoiqu'ils fuſſent ſortis des brouillards des Pyrenées. Concluons, avec un habile Critique, que ce ſeroit injurier la Providen-

ce, de lui prefcrire des régles fur la diftribution de fes dons & de l'affujettir à la température de l'air. *Baillet Jug. des Sçav. T. 1. c. 7. §. 9.*

L'utilité de cette digreffion, fervira d'excufe au peu de rapport qu'elle a avec cet Ouvrage. Dans le vrai, qui fe feroit donné la peine de le lire, s'il n'eût été qu'un long recueil de paffages où j'aurois fimplement indiqué les Plagiats de M. Rouffeau? Un Lecteur fenfé veut mettre à profit fes lectures, & croit y avoir perdu fon tems, quand il n'en remporte d'autre fruit que des découvertes affligeantes.

Je n'imaginois pas que M. de Mirabeau dût être expofé au pillage du Philofophe de Geneve. L'*Ami des Hommes*, eft un de ces Ouvrages formés pour être répandus par toutes les conditions, & c'eft proprement fe rendre voleur de grands chemins que d'attenter à la propriété des chofes qui lui appartiennent. Il eft certain que M. R. dérobe les con-

ſidérations de cet eſtimable Auteur, ſur les préjudices que les grandes villes portent à la population ; ſur la ſenſualité des jeunes femmes qui craignent de devenir meres ; l'origine, les progrès du Commerce ; les inconvéniens du luxe. Telle eſt l'envie inconſidérée d'être fameux, de vouloir briller dans le monde, d'y faire parler de ſoi. Cette manie s'attache à tout & ne ſauve pas même les apparences.

M. Rouſſeau ſouhaite » qu'Emile ap-» précie tous les corps de la nature & » tous les travaux des hommes, par leurs » rapports ſenſibles avec ſon utilité. *T. 2.* » *p. 81.* En chaque choſe, l'Art dont » l'uſage eſt le plus général & le plus » indiſpenſable, eſt inconteſtablement » celui qui mérite le plus d'eſtime, &c. » Le premier & le plus reſpectable de » tous les Arts eſt l'Agriculture «. *Emil. T. 2. p. 84.* Je ſuis très-perſuadé de la vérité de ce raiſonnement ; c'eſt dommage que notre Genevois n'y entre qu'en

ſecond. *Il faut*, dans la penſée de l'Ami des Hommes, *honorer chaque profeſſion relativement au degré d'utilité premiere.* T. 1. p. 186. *Les Arts méritent eſtime & conſidération, en proportion de ce qu'il faut de talens pour réuſſir, de ce que ceux qui les cultivent ont mis de travail pour les faire valoir, mais ſurtout de ce que leur travail eſt plus ou moins dirigé vers la ſociabilité, c'eſt-à-dire vers l'utilité publique.... On feroit tort à l'Agriculture, de la confondre avec les autres Arts. Celui-ci eſt d'inſtitution divine.* Ibid. p. 280.

Combien de fois M. de Mirabeau, a démontré mieux que notre Genevois, l'indigence réelle des pays où l'on fait trop de cas de l'argent! Combien a-t-il cherché, ſans pouvoir le trouver, *l'uſage que font les riches, des revenus qui leur ſont attribués.* Car, ajoutoit ce digne & vertueux Patriote, *ils ne ſçauroient dîner deux fois.* T. 1. p. 284. C'eſt ce qui faiſoit auſſi dire au Philoſophe Genevois, *le riche n'a pas l'eſtomac plus grand que*

le pauvre & ne digere pas mieux que lui. Emil. T. 2. p. 104. Ne demandons plus sur quel prétexte M. R. tonne contre la Capitale du Royaume : il ne lui en a coûté que le soin de lire le premier volume de l'*Ami des Hommes* & d'en profiter. Une petite inversion dans l'ordre des mots, est un petit défaut : laissons les mots & examinons la chose.

» Ce sont les grandes villes qui épuisent un Etat & font sa foiblesse. La richesse qu'elles produisent, est une richesse apparente & illusoire : c'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que Paris vaut une Province au Roi de France ; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs. Que c'est à plus d'un égard, que Paris est nourri par les Provinces, & que la plûpart de leurs revenus se versent dans cette ville & y restent «. *Emil. T. 4. p. 395.*

Il n'y a personne qui, après avoir lû ce passage du Philosophe de Geneve, n'y reconnoisse une assez fidéle imitation de l'ami des Hommes.

Paris, ce gouffre de la France & des François, dont le territoire réel s'étend à deux cent lieues à la ronde. T. 1. p. 204.... *Ces villes qui ont quelqu'air de ſplendeur & qui tous les jours s'agrandiſſent & ſe décorent, aux dépens de combien de villes, de bourgs, de villages & de hameaux recouvrent-elles cet accroiſſement fictif?* Ibid. p. 209.... *Les villes trop grandes ſont deſtructives pour la ſociété, engendrent des vices, & des déſordres de toute eſpéce, affament les Provinces & s'affament elles-mêmes.* Pag. 225.

» C'eſt le peuple qui compoſe le genre » humain: ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi » peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine » de le compter «. *T. 2. p. 208.* Principe duquel M. de Mirabeau eût pu tirer l'épigraphe de ſes œuvres, tant il eſt cher à ſon cœur & familier à ſa plume. Il y auroit là de quoi s'étendre, ſi le deſir que j'ai d'intéreſſer mes Lecteurs ne hâtoit le moment de prouver que notre Genevois jouit d'une réputation démen-

tie par ses ouvrages. Il semble avoir pris à tâche de fronder les opinions accréditées de tems immémorial ; mais le plaisant de l'affaire est que, sans montrer ce en quoi elles péchent, il se figure qu'il suffit de les rapporter pour en dégoûter les hommes.

Jusques à présent, je n'ai été occupé qu'à modérer les prétentions de M. R. à la qualité d'Auteur Original. Je vais par un contraste assez singulier, la lui déférer dans toute sa plénitude, à l'occasion du jugement illusoire qu'il porte sur la Langue Françoise. On ne s'étoit point encore avisé de l'accuser d'être la moins modeste de toutes les Langues, *en ce qu'elle nécessite de penser au mal* (dit notre Genevois) *par les détours qu'elle prend pour l'éviter.* La Religion enjoignant de s'abstenir des mauvais discours, oblige donc d'y penser ? Elle ne peut ordonner non plus, d'éviter l'apparence du crime, sans nous porter à y réfléchir ; c'est une conséquence immédiate du sentiment de ce Sophiste.

M. R. ignore-t-il que Dieu tira Loth du milieu des Sodomites, parce que les oreilles de cet homme juſte étoient bleſſées par leurs entretiens luxurieux ? *Juſtum Loth, oppreſſum à nefandorum injuriâ, ac luxuriosâ converſatione eripuit.* 2. Petr. c. 2. Il eſt donc de toute fauſſeté » que » les paroles groſſieres ſont ſans conſé-» quence, lors même que l'on en écarte » les idées obſcénes «. Ce ſubterfuge qu'invente M. R. en faveur du libertinage, va contre la ſignification des termes, ſans laquelle toute converſation dégénére néceſſairement en verbiage.

» Je n'aime point (c'eſt notre Gene-» vois qui parle) que l'on faſſe de longs » détours, pour éviter de donner aux » choſes leur véritable nom. Les bonnes » mœurs ont en cela beaucoup de ſim-» plicité «. Triſte effet d'un eſprit inconſéquent à ſes principes. On a vu M. R. cenſurer les Spectacles, comme tendans à émouvoir les paſſions. Il a craint que les enfans élevés au ſein des villes,

ne priſſent de fâcheuſes teintures en écoutant les ſottiſes des Gouvernantes & des Laquais. Il ſentoit alors la différence du langage de la vertu à celui de la corruption. Maintenant il publie *que le langage eſt d'autant plus chaſte que les cœurs ſont plus corrompus, & que les procédés ſont d'autant plus exacts que ceux qui les ont, ſont plus malhonnêtes.* D'où il ſuit, qu'il faudra réputer vertueux quiconque parlera le jargon de la débauche, & par une concluſion non moins immédiate, qu'il ſera bon de conſeiller les nudités, aux perſonnes du ſexe, pour ôter à nos deſirs la cauſe de leur illuſion, en écartant le voile qui les irrite. Ce n'étoit pas la morale du Légiſlateur qui défendit aux femmes de prendre part aux feſtins publics, de peur que les convives échauffés par la bonne chere, n'offençaſſent, dans la liberté des propos de table, les oreilles délicates du beau ſexe.

Une idée qui n'eſt ni vive ni dévelop-

pée, ne se laisse pas aisément pénétrer: il n'en va pas ainsi des discours qui saisissent ouvertement l'imagination. De deux personnes, dont l'une a la voix bruiante & l'autre parle bas, on est forcé d'entendre la premiere, quoique l'on s'empêche aisément d'écouter la seconde. En un mot, après s'être habitué avec les paroles grossieres, il est naturel que l'on devienne entreprenant dans les manieres.

La vertu des Vestales soumise à de rigoureuses recherches parmi les Payens: la Chasteté métamorphosée en Astre, la Pudeur représentée voilée & les yeux baissés, sont autant de leçons dont l'application n'échappe à qui que ce soit. Il est notoire que les filles de condition servile, n'étoient exclues de la garde du feu sacré, que par ce qu'on les soupçonnoit de manquer de cette élévation de sentimens, d'où naît l'héroïsme de la vertu. Dans des siécles ténébreux, il est beau de voir les Gentils s'élever au-dessus

des préjugés, pour aller au sein de la raison puiser la connoissance de leurs devoirs.

Si malgré la force de ces motifs, M. R. persiste à croire la pudeur indépendante du langage; s'il traite la décence françoise de singerie, nos leçons d'honnêteté, d'aiguillon, pour apprendre qu'il y a des choses honteuses; nous dédaignerons des principes qui n'ont pas peu flétri la mémoire de Bayle. Cet obscene Ecrivain enseignoit, *que la délicatesse, la politesse dont on se pique, & ce grand soin d'écarter les apparences de l'impureté, ne sont qu'une amorce pour mieux prendre le venin.* Œuv. div. in-fol. T. 3. p. 648. Il en faut toujours revenir à la vérité, & prouver qu'on l'a pour soi; autrement il n'y en auroit point qui gagnassent plus facilement leur cause, que les plus effrontés chicaneurs.

La circonspection de l'idiome françois, le rend cher aux personnes d'un goût épuré: il est cultivé avec délices

chez l'Etranger : il fait l'amusement du Roi Philosophe, qui réunit dans un égal degré de supériorité l'art de gouverner & la littérature. Sous la plume de l'Abbé Fleuri, l'Histoire Ecclésiastique se pare d'une touchante simplicité. Les Vertots, les Voltaires, embellissent par notre langue, tous les sujets qu'ils manient. M. R. lui-même, tire de ses richesses, une gloire dont son ingratitude devroit le priver. Soyons donc éloquens comme Fenelon, énergiques comme Pascal, dévots comme Bossuet, polis comme Fontenelle, nous serons chastes & décens lors même que nous aurons à toucher des matieres qui ne le sont pas. L'Apologie de la Langue Françoise par M. Charpentier, & le Chapitre spécial, de l'honnêteté des expressions, parmi les Œuvres attribués à Saint-Evremont, repoussent les traits que le Philosophe de Geneve lance en vain contre nos mœurs.

L'irrévérente comparaison qu'il établit entre le Texte Sacré & la Langue

des préjugés, pour aller au sein de la raison puiser la connoissance de leurs devoirs.

Si malgré la force de ces motifs, M. R. persiste à croire la pudeur indépendante du langage; s'il traite la décence françoise de singerie, nos leçons d'honnêteté, d'aiguillon, pour apprendre qu'il y a des choses honteuses; nous dédaignerons des principes qui n'ont pas peu flétri la mémoire de Bayle. Cet obscene Ecrivain enseignoit, *que la délicatesse, la politesse dont on se pique, & ce grand soin d'écarter les apparences de l'impureté, ne sont qu'une amorce pour mieux prendre le venin.* Œuv. div. in-fol. T. 3. p. 648. Il en faut toujours revenir à la vérité, & prouver qu'on l'a pour soi; autrement il n'y en auroit point qui gagnassent plus facilement leur cause, que les plus effrontés chicaneurs.

La circonspection de l'idiome françois, le rend cher aux personnes d'un goût épuré: il est cultivé avec délices

chez l'Etranger : il fait l'amusement du Roi Philosophe, qui réunit dans un égal degré de supériorité l'art de gouverner & la littérature. Sous la plume de l'Abbé Fleuri, l'Histoire Ecclésiastique se pare d'une touchante simplicité. Les Vertots, les Voltaires, embellissent par notre langue, tous les sujets qu'ils manient. M. R. lui-même, tire de ses richesses, une gloire dont son ingratitude devroit le priver. Soyons donc éloquens comme Fenelon, énergiques comme Pascal, dévots comme Bossuet, polis comme Fontenelle, nous serons chastes & décens lors même que nous aurons à toucher des matieres qui ne le sont pas. L'Apologie de la Langue Françoise par M. Charpentier, & le Chapitre spécial, de l'honnêteté des expressions, parmi les Œuvres attribués à Saint-Evremont, repoussent les traits que le Philosophe de Geneve lance en vain contre nos mœurs.

L'irrévérente comparaison qu'il établit entre le Texte Sacré & la Langue

Françoise, fournit un nouvel exemple de la légéreté de cet Auteur, & du peu de réflexion avec lequel il décide. En effet, prétendre qu'une Langue enfantée par le hasard, fortifiée par l'usage, assujettie aux vicissitudes, doive se mesurer à la parole Divine; c'est méconnoître la frêle portée de l'entendement humain; c'est rabaisser la majesté de l'Etre suprême. *Il y a*, selon S. Augustin, *un langage convenable aux jeunes gens ; il y en a un approprié aux vieillards. Il en est un tout différent des deux premiers, que le Ciel réserve aux hommes inspirés & qui ne convient qu'à eux.* S. Aug. de Doct. Christ. c. 6. Il faut pour en pénétrer l'esprit, être éclairé de lumieres surnaturelles ; car les Saintes Ecritures ont des endroits obscurs, que les génies superficiels tournent à leur ruine. Loin d'accorder aux personnes vertueuses le dangereux privilége *de nommer les choses par leur nom, sous prétexte que les termes sont toujours honnêtes, dans une*

bouche qui les employe honnêtement. Emil. T. 2. p. 174. les Livres Sacrés enseignent à supprimer, même les discours édifians, s'ils préparent aux foibles une occasion de chûte. Les propos trop énergiquement énoncés sur de certains sujets, prouvent que l'on en est affecté. C'est le cas de dire que la bouche parle de l'abondance du cœur, & le moment pour ceux qui sont tentés d'y acquiescer, de boucher leurs oreilles avec des épines, selon le conseil de l'Ecclésiaste. Dès que les termes relatifs aux choses deshonnêtes perdent leur énergie; dès que la coutume tolére les expressions libertines, on peut affirmer, selon Séneque, tout Payen qu'il étoit, que le désordre est à son dernier période. *Argumentum est luxuriæ publicæ, orationis lascivia.* Epist. 114. Soyons donc chastes dans nos paroles, dans notre maintien, dans nos actions. Il est une pudeur propre à chacun de nos membres : & des bienséances encore plus étroites pour ceux qui frappent les

sens, que pour ceux qui demeurent cachés.

Ces réflexions que j'ai cru devoir à la défense des mœurs & aux intérêts de la religion essentiellement offensés dans Emile, T. 2. p. 174, 178, 179, T. 3. p. 222, T. 4. p. 252, &c. m'ont emporté hors des bornes. Je reviens sur mes pas, bien résolu de ne perdre plus de vue les Plagiats de M. R. ni les palliatifs dont il use pour les couvrir.

Un petit mot échappé à ce Philosophe, fait entendre que le *Spectateur* peut tenir son rang parmi les Livres utiles à la jeunesse, T. 4. p. 329. Mais il ne déclare pas avec la même franchise, les ressources que l'âge mûr y découvre, quoique lui-même en soit un assez bon exemple. Paraphraser un sentiment, ce n'est point le créer. Rapportons d'abord un fragment de l'Auteur Anglois; nous citerons ensuite les paroles de M. R. qui y ont trait.

Quelle est notre conduite lorsque nous

sommes parvenus à certains points imaginaires de repos? Nous y arrêtons-nous & y jouissons-nous en paix de l'établissement que nous avons obtenu; ou plutôt, ne transportons-nous pas plus loin les bornes que nous nous étions prescrites, & ne marquons-nous pas de nouveaux points de relâche, vers lesquels nous courons avec la même ardeur & qui disparoissent aussi vîte que nous les atteignons? Il en est à peu près de nous à cet égard, comme de ceux qui voyagent sur les Alpes, qui s'imaginent que le sommet de la prochaine montagne doit terminer leur course, parce qu'il borne leur vue: mais ils n'y sont pas plutôt arrivés, qu'ils découvrent de nouvelles montagnes au-delà, & qu'ils sont réduits à continuer leur marche. T. 3. Disc. 5. (*a*).

Comment le Philosophe de Geneve ose-t-il se glorifier d'éviter les sentiers battus? Son systême avoit besoin d'appui: Stèele le lui fournit, & sur le champ

(*a*) *Le Spectateur ou le Socrate moderne;* à Amsterdam 1722. 6. vol. in-12. chez les Freres Westein.

sens, que pour ceux qui demeurent cachés.

Ces réflexions que j'ai cru devoir à la défense des mœurs & aux intérêts de la religion essentiellement offensés dans Emile, T. 2. p. 174, 178, 179, T. 3. p. 222, T. 4. p. 252, &c. m'ont emporté hors des bornes. Je reviens sur mes pas, bien résolu de ne perdre plus de vue les Plagiats de M. R. ni les palliatifs dont il use pour les couvrir.

Un petit mot échappé à ce Philosophe, fait entendre que le *Spectateur* peut tenir son rang parmi les Livres utiles à la jeunesse, T. 4. p. 329. Mais il ne déclare pas avec la même franchise, les ressources que l'âge mûr y découvre, quoique lui-même en soit un assez bon exemple. Paraphraser un sentiment, ce n'est point le créer. Rapportons d'abord un fragment de l'Auteur Anglois; nous citerons ensuite les paroles de M. R. qui y ont trait.

Quelle est notre conduite lorsque nous

ſommes parvenus à certains points imaginaires de repos? Nous y arrêtons-nous & y jouiſſons-nous en paix de l'établiſſement que nous avons obtenu; ou plutôt, ne tranſportons-nous pas plus loin les bornes que nous nous étions preſcrites, & ne marquons-nous pas de nouveaux points de relâche, vers leſquels nous courons avec la même ardeur & qui diſparoiſſent auſſi vîte que nous les atteignons? Il en eſt à peu près de nous à cet égard, comme de ceux qui voyagent ſur les Alpes, qui s'imaginent que le ſommet de la prochaine montagne doit terminer leur courſe, parce qu'il borne leur vue: mais ils n'y ſont pas plutôt arrivés, qu'ils découvrent de nouvelles montagnes au-delà, & qu'ils ſont réduits à continuer leur marche. T. 3. Diſc. 5. (*a*).

Comment le Philoſophe de Geneve oſe-t-il ſe glorifier d'éviter les ſentiers battus? Son ſyſtême avoit beſoin d'appui: Stèele le lui fournit, & ſur le champ

(*a*) *Le Spectateur ou le Socrate moderne*; à Amſterdam 1722. 6. vol. in-12. chez les Freres Weſtein.

notre avanturier prononce d'un ton d'oracle : » Celui qui ſans s'arrêter aux ap-» parences, ne juge du bonheur des » hommes que par l'état de leur cœur, » verra leurs miſeres dans leurs ſuccès » même. Il verra leurs deſirs & leurs » ſoucis rongeans s'étendre & s'accroî-» tre avec leur fortune. Il les verra per-» dre haleine en s'avançant, ſans jamais » parvenir à leur terme. Il les verra ſem-» blables à ces voyageurs inexpérimentés » qui s'engageant pour la premiere fois » dans les Alpes, penſent les franchir à » chaque montagne, & quand ils ſont » au ſommet, trouvent avec décourage-» ment, de plus hautes montagnes au-» devant d'eux «. *Emil. T. 2. p. 269.*

Voudroit-on attacher le prix de notre reconnoiſſance aux longs & ennuyeux prônes de M. R. touchant l'origine & l'uſage des paſſions ? » Elles ſont (dit-il) » les principaux inſtrumens de notre » conſervation «. Rare découverte pour qui la tiendroit de premiere main. Le

chef des humains, Adam, fut aussi éclairé que M. R. sur ce point : c'est le seul de sa vaste science qu'il ait transmis en entier à sa déplorable postérité. Quelle lumiere notre Genevois s'est-il donc flatté de communiquer au monde, par cette tirade de phrases emphatiques ? » C'est une entreprise aussi vaine que » ridicule de vouloir détruire les pas- » sions. Contrôler la nature, c'est réfor- » mer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disoit » à l'homme d'anéantir les passions qu'il » lui donne, Dieu voudroit & ne vou- » droit pas : il se contrediroit lui-mê- » me.... Je trouverois celui qui vou- » droit empêcher les passions de naître, » presqu'aussi fou que celui qui voudroit » les anéantir.... Toutes nos passions » sont bonnes quand on en reste le maî- » tre : toutes sont mauvaises quand on » s'y laisse assujettir «. *Emil. Tom. 4. p. 313.*

Indiquer des Auteurs à qui cette moralité soit aussi connue qu'au Philosophe

» eſt également aveugle. C'eſt une lourde
» bévue de s'imaginer qu'on doit étein-
» dre les paſſions ; il ſeroit contradictoire
» de vouloir qu'un homme ſe dépouille
» de l'humanité, pour acquérir le calme
» de l'eſprit & qu'il déracine juſqu'au
» principe de ſes actions, parce qu'ils
» peuvent produire de mauvais effets (*a*).

J'ai dû ſatisfaire à mes engagemens, en indiquant les ſources où M. R. puiſe une ſcience fort communicative. Si je ſuis téméraire dans mes déciſions, au moins je crois être fondé à marquer quelque ſurpriſe de trouver ce Philoſophe, d'accord avec ſes contemporains, *qu'il* traite néanmoins, *de Charlatans qui ſe font un jeu de tromper les hommes & dont les Livres ſont des écoles d'erreur & de menſonge.* Lett. de M. J. J. R. à M. l'Arch. de Paris.

Je ne crois point devoir m'arrêter à ſes invectives, quoique juſtes, contre

(*a*) *Spect. Angl. T.* 3. *Diſc.* 40.

» Qu'on ne s'y trompe pas (disoit un » autre Moderne), l'abus des passions est » seul condamnable. Prétendre les dé- » truire, c'est demander l'impossible, » c'est vouloir anéantir l'homme. Leur » germe entre essentiellement dans no- » tre constitution. Sans passions, je ne » vois dans l'homme qu'un automate (*a*). Finissons tous ces extraits par celui *du Spectateur*, qui semble les réunir. » Les » passions, dans l'esprit de ce Philoso- » phe, doivent être assujetties à l'hom- » me, & leur violence ne sera jamais » reçue comme une excuse légitime, » lorsqu'on s'y laisse aller. Tout homme » qui souffre qu'elles prennent le dessus, » renonce à la liberté de son ame.... Il » faut cependant prendre garde à ne pas » anéantir les passions, lorsqu'on cher- » che à les régler, puisqu'elles sont la » lumiere de l'ame, & qu'un homme qui » n'en a point ou qui s'y laisse entraîner,

(a) *Disc. sur la Connoiss. & l'application des Talens.* à Paris. 1760.

» eſt également aveugle. C'eſt une lourde
» bévue de s'imaginer qu'on doit étein-
» dre les paſſions ; il ſeroit contradictoire
» de vouloir qu'un homme ſe dépouille
» de l'humanité, pour acquérir le calme
» de l'eſprit & qu'il déracine juſqu'au
» principe de ſes actions, parce qu'ils
» peuvent produire de mauvais effets (*a*).

J'ai dû ſatisfaire à mes engagemens, en indiquant les ſources où M. R. puiſe une ſcience fort communicative. Si je ſuis téméraire dans mes déciſions, au moins je crois être fondé à marquer quelque ſurpriſe de trouver ce Philoſophe, d'accord avec ſes contemporains, *qu'il* traite néanmoins, *de Charlatans qui ſe font un jeu de tromper les hommes & dont les Livres ſont des écoles d'erreur & de menſonge.* Lett. de M. J. J. R. à M. l'Arch. de Paris.

Je ne crois point devoir m'arrêter à ſes invectives, quoique juſtes, contre

(*a*) *Spect. Angl. T.* 3. *Diſc.* 40.

le déſœuvrement & les occupations efféminées des petits maîtres ; la frivolité du négoce des marchands de mode ; l'indécence des femmes qui conſument les heures à leur toilette. Autant vaudroit récapituler l'Ouvrage entier ; c'eſt-à-dire, pour parler ſans figure, que le Philoſophe de Geneve eſt un vrai rapetaſſeur d'écrits ; & afin que vous n'en doutiez pas, voyez parmi les diſcours du Spectateur Anglois, celui qui a ce vers Latin pour épigraphe (*a*).

O verè Phrygiæ, neque enim Phryges !

Je vais plus loin, j'oſe affirmer que M. R. n'eſt pas même l'Auteur des diſcours qu'il tient à Emile, prêt à le produire dans la ſociété. » En aſpirant à » l'état d'époux & de pere en avez-vous » bien médité les devoirs ? En devenant » chef de famille, vous allez devenir » membre de l'Etat, le ſçavez-vous ?

(*a*) *Spect. Angl. T.* 1. *Diſc.* 31. & 44. *T.* 5. *Diſc.* 56.

» Sçavez-vous à quel prix il vous est per-
» mis de vivre & pour qui vous devez
» mourir ?.... Avant de prendre une
» place dans l'ordre civil, apprenez à
» le connoître, & à sçavoir quel rang
» vous y convient «. *Emil. T. 4. p. 324.*

Ce début est merveilleux & il devoit l'être. M. Formey que notre Genevois a sagement consulté, ne fait jamais briller son esprit que pour préparer le triomphe de la raison. *Parvenu à cet âge où l'entrée du monde nous est ouverte, il faut se demander à soi-même ce qu'on veut y faire. Citoyen de la terre, comment soutiendrai-je cette qualité, & à quel titre me produirai-je parmi mes semblables* (a)? Ce texte est simple dans l'expression; mais aussi fort de sentiment que celui de l'Instituteur d'Emile.

Les productions de M. Formey, sont trop abondantes en vérités pratiques, pour n'avoir fourni à M. R. que le sujet

(a) *Le Philosophe Chrétien*, par M. Formey; à Leyde 1752. in-12. p. 324.

d'un seul Plagiat. Ce Genevois nous accuse » de juger trop du bonheur sur » les apparences.... La gayeté n'en est » qu'un très-équivoque. Un homme gai, » (poursuit-il) n'est souvent qu'un in- » fortuné, qui cherche à donner le chan- » ge aux autres & à s'étourdir lui-même. » Ces gens si rians, si ouverts, si sereins » dans un cercle, sont presque tous tris- » tes chez eux.... Les jeux bruyans, la » turbulente joie, voilent les dégoûts » & l'ennui, &c. «. *T. 2. p. 223.* Qu'on lise maintenant le texte du sçavant Académicien de Berlin, la ressemblance saute aux yeux. *Tous les éclats de rire qu'on entend dans les compagnies bruyantes ne sont pas des éclats de joie. Beaucoup de ceux qui payent de mine sont travaillés d'un ver rongeur, qui les agite sans relâche, ou qui s'ils s'étourdissent quelques momens, n'en sont que plus abattus lorsqu'ils rentrent dans la solitude du cabinet. Toute joie qui est un effort, n'est qu'une joie d'emprunt & n'occupe que les dehors de notre*

être. On ne trouve point la joie dans les lieux les plus enchantés ni dans les compagnies, &c. Pag. 268. ibid.

Il n'y a pas dans Emile jusques à l'exposition des devoirs qui lient le citoyen à la patrie, qu'on ne puisse maintenir avoir été imitée du même Auteur. M. Formey pense *que toute société n'est pas égale à l'homme. Reçu dès le moment de son entrée au monde, dans le sein d'une certaine contrée, il y contracte des liens qui l'attachent de la maniere la plus étroite, à ceux au milieu desquels il vit. Quelle différence n'y a-t-il pas entre des parens, des amis, des personnes accoutumées à nos idées, dépositaires de nos plus secretes pensées & des étrangers qui croyent faire beaucoup en nous accordant les secours généraux de l'humanité?* Pag. 68.

M. R. croit-il donc étourdir le monde par la confiance qu'il témoigne? Oui je soutiens qu'il brille de l'éclat d'autrui, qu'il court après un esprit dont on ne manque jamais d'être pourvu quand on a lû & réfléchi.

» O Emile, où eſt l'homme de bien » qui ne doit rien à ſon pays! Tes » Compatriotes te protégerent enfant, » tu dois les aimer étant homme «, &c. *Emil. T. 4. p. 410, 411, 412, &c.* Si un ſtile plus concis, ne fait pas une autre morale, j'attends que l'on m'aſſigne les vérités que notre Genevois ſuggére à mon cœur, dont la lecture des Ouvrages de M. Formey ne l'ait pleinement convaincu. Car il eſt certain que leur doctrine ſympatiſe de telle ſorte, en cette occaſion, que l'ordre grammatical en conſtitue la plus grande différence.

Il eſt tems de terminer ce Chapitre; il deviendroit à la fin ennuyeux. Les paſſages que j'ai tâché de vérifier, ſont tout le retranchement de notre Genevois, & ce ſeroit m'égarer avec lui que de le ſuivre plus loin. Je vais donc changer d'objet, pour ſoulager l'attention du Lecteur & adoucir un peu mon travail.

CHAPITRE VII.

Profession de Foi du Savoyard.

LE Vicaire Savoyard, dont notre Genevois fait tant de cas, est un personnage chimérique, & sa profession de foi, un piége grossiérement tendu à la piété des fidéles. M. Rousseau, se garde de les avertir qu'on a cent fois battu en ruine ses objections contre nos dogmes, & qu'il est dans l'impuissance de répondre aux preuves par lesquelles on les établit. Dejà MM. Formey, Bitobé, Vernes, ont vangé le Christianisme des scandaleuses assertions du Philosophe de Geneve. Un si foible Athléte n'ajoute rien à leur gloire; elle étoit cimentée par des travaux de plus grande importance. Grotius, Abbadie, Houtteville, M. du Guet, l'Abbé François, Mésangui, nous ont mis en état de résister aux attaques des impies, & quelques redoublés que soient

leurs efforts, ils nous trouveront avec l'appui de ces grands hommes assez fermes pour n'en être jamais ébranlés.

Au milieu des plus étonnantes contrariétés, M. R. se vante d'avoir toujours écrit *dans les mêmes principes, & si l'on veut, dans les mêmes opinions*. Lettr. à M. de Paris. C'est donc une même croyance qui lui fait inventer au second Tome d'Emile p. 317. » Que le Polythéisme » a été la premiere religion des hommes, » & l'Idolatrie leur premier culte; & » *au Contrat Social*, L. 4. C. 8. que le » Polythéisme naquit de la division des » Nations qui ne purent longtems se ré- » soudre à servir un maître commun. Cette dissonance de passages, sur un point capital, marque un grand défaut d'attention dans un homme qui exige avec empire celle de ses lecteurs.

M. Rousseau ne songe gueres à sa réputation quand il s'associe, un Bayle, un Voltaire, desquels on reconnoît l'affreux libertinage à travers les impiétés

du Vicaire Savoyard : apprécions-les à l'échantillon. Bayle ſoutient, que *nous formons ſur la nature de Dieu mille jugemens auſſi faux que la fauſſeté elle-même. Que nos Peuples ſont antropomorphites, & qu'il n'y a point de payſan, qui après avoir appris par cœur que Dieu eſt un eſprit, & que Jeſus-Chriſt eſt Dieu & homme tout enſemble, ne forme des idées toutes contradictoires à ce qu'il dit, comme un perroquet.* Œuv. div. in-fol. T. 3. p. 127.

Selon M. Rouſſeau, » le mot *eſprit* » n'a aucun ſens pour quiconque n'a pas » philoſophé.... Nous-mêmes avec nos » termes de perſonnes, de trinité, ſom- » mes la plûpart de vrais Antropomor- » phites..... Sitôt qu'on accoutume les » gens à dire des mots ſans les entendre, » il eſt facile après cela de leur faire dire » tout ce qu'on veut «. *Emil. T. 2. pag.* 315. Ce dernier principe eſt inconteſtable ; mais on peut en abuſer, parce qu'il ſuppoſe dans ſon application des réſerves ſans leſquelles il eſt très-aiſé de con-

fondre les justes droits de la religion, avec l'abus que les hommes peuvent faire de leur raison.

Voici un autre lieu commun, qui depuis longtems sert de batterie aux incrédules & aux esprits forts. C'est un des endroits les plus frappans de tout l'ouvrage de notre Genevois; il y étale tout ce qu'il a d'éloquence & paroît très-content de lui-même.

» La foi des enfans & de beaucoup » d'hommes, est une affaire de géogra- » phie. Seront-ils récompensés d'être nés » à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit » à l'un que Mahomet est le Prophéte de » Dieu. On dit à l'autre que Mahomet » est un fourbe, & il dit que Mahomet » est un fourbe. Chacun des deux eût » affirmé ce qu'affirme l'autre, s'ils se » fussent trouvés transposés. *Emil. Tom.* » 2. *pag.* 323. La force des argumens » dépend absolument sur ce point, du » pays où l'on les propose, &c. «. *Emil. Ibid.*

Le Coriphée des incrédules modernes a formé cette difficulté dans son Poëme *de la Religion naturelle.*

. . . . L'enfant dans son berceau,
N'est point illuminé par le divin flambeau,
C'est l'éducation qui forme ses pensées,
Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées,
Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur,
De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur.
Il répéte les noms de devoirs, de justice,
Il agit en machine; & c'est par sa nourrice,
Qu'il est Juif ou Payen, Fidéle ou Musulman,
Vêtu d'un juste-au-corps ou bien d'un doliman;
Oui de l'exemple en nous je sçais quel est l'empire,
Il est des sentimens que l'habitude inspire.

» A quelle secte agrégerons nous l'éle» ve de la nature? .... Nous le mettrons » en état de choisir celle où le meilleur » usage de sa raison doit le conduire «. *Emil T. 2. p. 331.*

Mais dans les profondeurs de cette obscurité
Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.

VOLTAIRE, *ibid.*

Quels Juges! Quels Arbitres en ma-

tiere de foi ! L'influence de l'éducation sur la croyance des hommes paroît à M. R. une difficulté si insoluble qu'il la propose une seconde fois au quatriéme Livre d'Emile, p. 126. » Je considérois cette » diversité de sectes qui regnent sur la » terre, & qui s'accusent mutuellement » de mensonge & d'erreur; je deman» dois, *quelle est la bonne ?* Chacun me » répondoit, c'est la mienne.... Quel » mérite, ou quel tort a l'un plus que » l'autre ? Leur choix est l'effet du ha» zard.... C'est récompenser ou punir » pour être né dans tel & tel pays.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'impieté se prévaut des graces du langage, pour ébranler les fondemens de la foi. *Nous recevons la religion à notre façon, & par nos mains & non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au pays où elle étoit en usage; une autre region, d'autres témoins, pareilles promesses & menaces, nous pourroient imprimer, par même voie, une*

croyance contraire. Nous sommes Chrétiens à même titre que nous sommes Perigordins ou Allemands. Ainsi raisonnoit le septique Montagne, *C. 12. L. 2.* de ses Essais.

Le Philosophe Genevois, qui possede si parfaitement, & qui a tant de fois adapté à ses propres écrits, la doctrine de ce dangereux Auteur, n'y a point voulu remarquer le passage que je transcris. Il a mieux aimé autoriser ses blasphêmes du nom d'un Ecclésiastique trop aveugle admirateur des téméraires écrits de Montagne. Je veux parler de Charron, que l'amitié précipita dans les égaremens du Pyrronisme, & qu'un repentir honorable à sa mémoire en fit sortir presqu'au même instant. Ne semble-t-il pas en effet que toute la hardiesse de Montagne a passé dans l'ame du Théologal de Condom? Lorsqu'au *second Livre de la Sagesse Chap. 5*, on le voit s'exprimer en ces termes si malicieusement relevés par M. Rousseau. *Emil. T. 3, p. 126.*

» Tous

» Tous disent qu'ils tiennent la reli-
» gion & la croyent; que non des hom-
» mes, ne d'aucune créature, ains de
» Dieu. Mais à dire vrai, elles sont,
» quoiqu'on die, toutes par moyens hu-
» mains. Témoin premierement, la ma-
» niere que les religions ont été reçues
» au monde.... La nation, le pays, le
» lieu, donnent la religion. L'on est
» de celle que le lieu auquel on est né,
» tient. Nous sommes Juifs, Mahomé-
» tans, Chrétiens, avant que nous sa-
» chions que nous sommes hommes «. &c.

Pourquoi juger Charron sur une ancienne édition? Pourquoi ne se pas servir des dernieres? On eut perdu quelques traits que l'on croyoit victorieux, & l'on aime mieux pécher contre l'équité que de perdre le moindre des avantages que l'on croit avoir.

S'il est horrible d'insulter aux vivans combien plus odieux est-il de flétrir la réputation des morts? Il étoit réservé au Philosophe Genevois d'analyser la foi

retoucha-t-il des Chapitres entiers pour une seconde édition qu'il préparoit en 1603, & de laquelle il avoit déja revû plusieurs épreuves, lorsqu'au mois de Novembre, de la même année, il mourut subitement à Paris, en allant chez son Libraire.

Les Livres de la Sagesse, selon cette derniere édition, ne louent plus les forces de la nature pour infirmer celle de la grace. Ils reconnoissent que nos meilleures actions ressemblent à une terre aride, à qui les bienfaisantes rosées du Ciel donnent la fécondité. Si Charron continue de mettre le culte divin au rang des *inventions humaines*, il restreint sa pensée aux fausses religions, & prend soin d'observer que la véritable a eu Dieu pour Auteur, & qu'elle a été confirmée par des prodiges éclatants. *L. 2. C. 5. N. 8.*

Des connoissances moins superficielles, disons mieux, des intentions plus droites, eussent découvert à M. R. di-

Roi Henri IV., qui tout récemment avoit abjuré le Calvinisme, & qu'il étoit nécessaire de prémunir contre les piéges des Réformés. Charron, peu de tems après, écrivit ses discours sur le mystere de la Rédemption, sur l'Eucharistie, sur la Providence, la Communion des Saints, &c. Au milieu de ses édifians travaux, il composa par maniere de délassement les Livres de la Sagesse en 1600, & les mit au jour l'année suivante. Cette précipitation si contraire à une sage retenue dont on ne doit pas s'écarter, quand on traite des sujets réfléchis, prouve que le Théologal de Condom n'envisageoit celui-ci que comme un amusement sans conséquence.

On ne peut nier que cet ouvrage, tel qu'il parut alors, ne renferme des assertions qui nuiroient à la réputation de l'Auteur, si nous ne sçavions que les premieres éditions doivent être regardées comme des essais proposés au jugement des personnes lettrées; aussi Charron

consolant d'y lire : *Dieu seul est à croire sur sa parole. Il n'y a des principes immuables qu'en Dieu. Sa révélation est le sceau de la vérité ; tout le reste est fumée.* L. 1. C. 7. Si Charron renvoye l'homme aux secours de sa raison contre les caprices de la fortune ; c'est après avoir averti qu'il ne se propose point d'envisager la Providence en Théologien. S'il exhorte ses Lecteurs à mettre la délibération au devant de leurs jugemens, *ceci* (ajoute-t-il) *ne touche pas aux vérités divines que la sagesse éternelle a révélées, qu'il faut recevoir avec soumission, croire & adorer simplement.* Ibid.

La sincere profession de foi du Théologal de Condom est donc fort différente de celle du Vicaire Savoyard, quoi qu'en dise M. R-*T. 3. p. 126.* On est frappé de l'attention réïterée de Charron, a opposer l'immensité de Dieu au néant des intelligences créées. En voici une légere esquisse.

D'autant que l'esprit humain ne peut

vers témoignages de l'ortodoxie de Charron, non-ſeulement fondés ſur les écrits de ce digne Eccléſiaſtique ; mais auſſi ſur la nature de ſes emplois, le genre de ſes occupations, ſes liaiſons avec les Prélats les plus diſtingués du Royaume. Il ſeroit injuſte de juger à la rigueur un Ecrivain qui, même dans la liberté d'une premiere édition, renvoyant au Livre *des Trois Vérités* l'expoſition de ſes ſentimens ſur la foi, déclare dans la Préface *de la Sageſſe*, qu'il va ſe borner aux devoirs de la vie civile. Platon, Seneque, Plutarque, Socrate, les autres Sages de la Grèce payenne lui fourniſſent (dit-il) des armes ſuffiſantes pour fronder les préjugés de ſon ſiécle. Tout ce qui ſeroit capable de gêner ſes recherches Philoſophiques, d'attriſter les Lecteurs, eſt banni ſans reſtriction. Cet Ouvrage doit donc être mis au rang des amuſemens ſeptiques, plus qu'à celui des Traités de Controverſe; & ne l'euſſions nous que de l'édition donnée à Bordeaux en 1601, il ſeroit

» ce qu'eſt ce Tout en lui-même «? *Emil. T. 3. p. 27.*

L'idée ſublime que M. R. repréſente de la Morale de Jeſus-Chriſt, de la ſainteté de ſon Auteur, de la ſageſſe de ſa conduite, mérite les plus juſtes applaudiſſemens ; mais combien faudroit-il en retrancher, ſi nous n'en laiſſons que ce qui eſt vraiment neuf! Charron avoit tracé le même tableau, & ce n'eſt point pour l'avoir imité que je trouve notre Genevois en défaut (*a*). Il prend dans ce Théologien pluſieurs objections, & il néglige les ſolutions qui les ſuivent. Le Chriſtianiſme, de l'aveu du faux Savoyard,

(*a*) » Jeſus-Chriſt eſt très ſçavant dont ſes ennemis » demeurent étonnés, & n'en peuvent trouver la raiſon. » Il meurt ignominieuſement & on l'adore comme un » Dieu. Qu'y a-t-il en toutes les Religions qui vaille » celle de Jeſus-Chriſt ? Ces éclatantes élévations & ef» forts de vertu qui ſe trouvent en aucuns Philoſophes, » qui morguent les dangers, la néceſſité, la mort, ſont » plutôt ſaillies d'ames fiévreuſes qu'actions formées ſans » artifice ... Jeſus-Chriſt a craint la mort, a fui les » dangers & s'y trouvant au propre, les a ſoufferts ſans » faire le fendant & le brave «. *L. 2. c. 6, 7, & 9,* des

venir à bout de connoître les choses naturelles : comment pourra-t-il connoître celui qui les a faites? L'Auteur de la Nature? S'il ne peut connoître les œuvres & les effets, comment connoîtra-t-il l'ouvrier & la cause. Trois vérités, L. 1. C. 5. *Ne fait-il pas bon oüir deviser l'homme, & juger des œuvres de Dieu & des secrets de la nature? Celui qui n'est rien, veut contrôler les œuvres de celui qui est tout; comme s'il avoit en sa tête la raison, les ressorts & motifs de Dieu & de l'univers. Il ne voit, il ne conçoit pas ce qui est à ses pieds, & il détermine les œuvres du Tout-Puissant.* L. 1. des Trois Vérités. C. 10.

Après une reconnoissance si autentiquement prononcée de notre bassesse, il est aisé à M. R. de faire l'important. » Nous n'avons point (dit-il) les mesu- » res de cette machine immense, nous » n'en pouvons connoître les rapports, » nous n'en connoissons ni les premieres » loix ni les causes finales, & nous sommes » mes assez vains pour vouloir décider

» ce qu'eſt ce Tout en lui-même «? *Emil. T. 3. p. 27.*

L'idée ſublime que M. R. repréſente de la Morale de Jeſus-Chriſt, de la ſainteté de ſon Auteur, de la ſageſſe de ſa conduite, mérite les plus juſtes applaudiſſemens; mais combien faudroit-il en retrancher, ſi nous n'en laiſſons que ce qui eſt vraiment neuf! Charron avoit tracé le même tableau, & ce n'eſt point pour l'avoir imité que je trouve notre Genevois en défaut (*a*). Il prend dans ce Théologien pluſieurs objections, & il néglige les ſolutions qui les ſuivent. Le Chriſtianiſme, de l'aveu du faux Savoyard,

(*a*) » Jeſus-Chriſt eſt très ſçavant dont ſes ennemis » demeurent étonnés, & n'en peuvent trouver la raiſon. » Il meurt ignominieuſement & on l'adore comme un » Dieu. Qu'y a-t-il en toutes les Religions qui vaille » celle de Jeſus-Chriſt? Ces éclatantes élévations & efforts de vertu qui ſe trouvent en aucuns Philoſophes, » qui morguent les dangers, la néceſſité, la mort, ſont » plutôt faillies d'ames fiévreuſes qu'actions formées ſans » artifice ... Jeſus-Chriſt a craint la mort, a fui les » dangers & s'y trouvant au propre, les a soufferts ſans » faire le fendant & le brave «. *L. 2. c. 6, 7, & 9*, des

ne nous apprend que des choſes abſurdes & ſans raiſon. *Emil. T. 3. pag. 137.* » Dieu ne nous a point doué d'un en» tendement pour nous en interdire l'u» ſage «. *Ibid. pag. 139.* » L'Evangile eſt » plein de choſes qui répugnent à la rai» ſon & qu'il eſt impoſſible, à tout hom» me ſenſé, de concevoir ni d'admettre «. *Emil. Ibid. p. 169.* Cette objection eſt ſi peu particuliere au Philoſophe de Geneve, que Charron l'avoit propoſée au nom des impies. *Le Chrétien croit ce que ſa raiſon & tout l'ordre des choſes lui déconſeillent, & que la nature ne peut ſupporter. Sa croyance eſt monſtrueuſe. Il ne ſçait du tout ce que c'eſt, ſi non que ce ſont toutes choſes non croyables, non eſpérables, non fiables*, p. 172.

---

trois Vérités, *par P. Charron. A Bordeaux chez S. Millanges* 1595.

Le Lecteur ſe ſouvient de ce patétique morceau d'Emile : » Où Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette morale » élevée & pure, &c. Voyez les Livres des Philoſophes » avec toute leur pompe, qu'ils ſont petits «, &c. *T.* 3. *p.* 167.

Nous venons d'expoſer la difficulté ; écoutons la réponſé de ce religieux Moraliſte. *O la grande folie de penſer vuider les choſes par raiſon & y apporter une certitude derniere ! Y a-t-il choſe plus diverſe, plus ondoyante, que le jugement de la raiſon humaine ? Adviſons à nous-mêmes, combien de choſes y ſentons-nous, dont jamais n'en pouvons trouver le reſſort ni la raiſon ? Quelle eſt cette conjonction de l'ame avec le corps ? Comment donc pourrons-nous venir à bout des choſes divines, ſurnaturelles, infinies ?* Charron. Ibid.

Je démontrerois avec autant de facilité, que les Sophiſmes de M. R. contre le Texte Sacré, étoient déja ſifflés du vivant de Charron : Sophiſmes renouvellés par Spinoſa, Richard Simon & l'Auteur des Penſées Philoſophiques, ſans que tant d'infructueuſes redites ayent rebuté notre Genevois. Dieu ſuſcita nonſeulement dans ſon Egliſe, mais dans le ſein même de l'erreur, une foule de Théologiens & pluſieurs perſonnages

diſtingués, qui vengerent les Saintes Écritures, & dûrent faire perdre aux libertins le préſomptueux eſpoir d'en affoiblir l'autorité.... Il n'eſt pas moins conſtant que Charron diſoit avant le Philoſophe de Geneve » qu'il n'y a pas un » ſeul Etre dans l'univers, qu'on ne puiſ-» ſe, à quelque égard, regarder comme » le centre commun de tous les autres, » autour duquel ils ſont ordonnés. En » ſorte qu'ils ſont tous réciproquement » fins & moyens les uns relativement aux » autres. Que l'eſprit ſe confond & ſe » perd dans cette infinité de rapports, » dont pas un n'eſt confondu ni perdu » dans la foule «. *Emil. T. 3. p. 55.*

Le texte ſuivant ſera ma preuve; mais je n'ai garde d'épuiſer la matiere, car je ſerois plus diffus que je ne prétends l'être.

Toutes choſes, tant petites ſoient-elles, ſont piéces de ce grand bâtiment de l'univers. Il n'y a choſe ſi mince, menue & chétive à nos yeux, qui ne ſerve à l'état

& perfection, à la tenue de tout ce monde. Chaque chose tient son lieu, son rang, a son propre mouvement, son action certaine, définie, arrêtée. La feuille de l'arbre, &c. L. 1. C. 8.

Voyez combien il y auroit à retrancher des quatre volumes d'Emile si l'on n'y laissoit rien que d'instructif, d'intéressant, de vraiment nouveau ! Le Bouclier dont M. R. croit pouvoir se couvrir, regardez comme il est percé de toutes parts ; disons mieux, il n'en reste que la poignée. Produisons de nouveaux traits de l'imprudence du Philosophe Genevois, & d'autres indices de ses relations avec les Incrédules. » Ou toutes » les religions sont bonnes & agréables à » Dieu ; ou s'il en est une qu'il prescrive » aux hommes, & qu'il les punisse de mé» connoître, il lui a donné des signes cer» tains & manifestes pour être distinguée » & connue pour la seule véritable.... S'il » étoit une religion sur la terre hors de » laquelle il n'y eût que peine éternelle,

» & qu'en quelque lieu du monde, un » ſeul mortel de bonne foi n'eût pas été » frappé de ſon évidence ; le Dieu de » cette religion ſeroit le plus cruel des » tyrans «. *Emil. T. 3. p. 128.* » Voyons, » examinons, comparons, vérifions. O! » ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de » tout ce travail, l'en aurois-je ſervi » de moins de bon cœur « ? *Emil. Ibid. pag. 131.*

C'eſt encore une inſipide redite, une objection uſée; & pour s'en aſſurer, il faut rapporter les paroles d'un de ces Litérateurs à la mode, qui dans une ſimple brochure décident les cauſes de la religion, poſent les fondemens de la politique, fixent les regles du bon ſens, diſcutent hardiment les intérêts des Princes, & trouvent le rare ſecret de parler de tout & de ne rien ſçavoir.

Si l'Etre Suprême avoit manifeſté ſes volontés d'une façon plus claire, les hommes l'auroient mieux ſervi, & auroient été plus heureux. Puiſque Dieu vouloit qu'on lui

On verra plus amplement dans la ſuite, ſi c'eſt avec quelque vraiſemblance que j'impute à M. de Voltaire la complicité des écarts du Philoſophe de Geneve.

De nos deſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la régle & la morale,
C'eſt une ſource pure, en vain dans ſes canaux,
Les vents contagieux en ont troublé les eaux.
. . . .
L'Homme le plus injuſte & le moins policé,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Poëm. de la Relig. Nat.

La touche de M. R. va peindre les mêmes objets : la choſe ſaute aux yeux : comment pouvoir s'y méprendre ?

» Si les premieres lueurs du jugement » nous éblouiſſent & confondent d'abord » les objets à nos regards ; attendons » que nos foibles yeux ſe rouvrent, » ſe raffermiſſent, & bientôt nous re- » verrons ces mêmes objets, aux lumie- » res de la raiſon, tels que nous les mon- » troit dabord la nature. *Emil. Ibid.* 105.

Qu'on ſoit juſte il ſuffit : le reſte eſt arbitraire.
VOLT. *ibid.*

Décision digne de son Auteur qui fait redire à notre Genevois pour être à l'unisson. » Songez que les vrais devoirs de » la religion sont indépendans des in- » stitutions humaines. Qu'un cœur juste » est le temple de la Divinité «. *Emil. T. pag. 181.*

Astreignons M. R. au ton serré de la Poësie ; donnons à M. de Voltaire la liberté de la prose, la parité d'idées demeurera, quoique la forme qui les caractérise n'ait plus rien de commun.

Les sentimens pervers ne manquent jamais d'apologistes ; mais cependant les fastes des impies ont de certaines époques dont les plus Anti-Chrétiens sont forcés de rougir. Nous allons voir un torrent de blasphêmes qui découlent de l'épître à Uranie : production si deshonorante & si monstrueuse, qu'aucun de nos Poëtes n'ose l'adopter. Examinons l'usage que M. R. en a fait.

» Une doctrine, venant de Dieu, doit » porter le sacré caractere de la Divini-

» té.... Si donc elle ne nous peignoit » qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, » punissant les hommes : un Dieu tou» jours prêt à détruire & à foudroyer, » toujours parlant de tourmens & de » peines, &c.... Votre Dieu n'est pas » le nôtre, dirois-je à ses Sectateurs.... » Celui qui destine au supplice éternel, » le plus grand nombre de ses créatures, » n'est pas le Dieu clément & bon que » ma raison m'a montré «. *Emil. T.* 3. *p.* 137.

Ici notre Genevois a manifestement médité les invectives de M. de Voltaire contre le Christianisme.

Les Prêtres de ce Temple, avec un ton sévére,
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr;
Un Dieu qui nous forma pour être misérables
Qui nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir.
. . . .
On t'érige en Tyran, en toi je cherche un pere,
Je ne suis point Chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

M. Rousseau y pense-t-il d'aller à l'emprunt si mal à propos ? Quand on se laisse

éblouir par les penſées d'autrui, voyez à quel riſque on s'expoſe.

» Vous m'anoncez (pourſuit le Philo- » ſophe de Geneve) un Dieu mort, il y » a deux mille ans, à l'autre extrémité du » monde, & vous me dites que tous » ceux qui n'auront point cru à ce myſte- » re ſeront damnés.... Puis-je deviner » qu'il y a eu dans un autre hémiſphere » un peuple Hébreux & une ville de Jé- » ruſalem « ? *Emil. T. 3. p. 157.* Rien ne quadre mieux au contexte de l'Epître à Uranie.

Peuples que Dieu fit naître aux portes du Soleil,
Vous nations hyperborées
Vous que l'erreur nourrit dans ſon profond ſommeil,
Vous ſerez donc un jour à ſa fureur livrées,
Pour n'avoir pas ſçu qu'autrefois,
Le Fils d'un Charpentier expira ſur la Croix?
Non, je ne connois point à cette indigne image,
Le Dieu que je dois adorer.

Qui ne friſſonneroit au récit de toutes ces horreurs? Elles ſont trop affreuſes pour n'être point coupable de les avoir tranſcrites, même en les déteſtant. Mais

obligé à motiver les reproches dont je charge M. R. il falloit constater ses relations, avec un Auteur, qui, quoiqu'anonyme, s'est rendu fameux par ses égaremens. » Si je me trompe (fait-il dire au » Vicaire Savoyard) c'est de bonne foi : » cela suffit pour que mon erreur ne me » soit pas imputée à crime ; quand vous » vous tromperiez de même, il y auroit » peu de mal à cela «. *Emil. T. 3. p. 20.* Cette sécurité est bien dans le goût de l'oracle des Philosophes Modernes.

Songe que du Très-haut, la sagesse immortelle,
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur,
La religion naturelle.
Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur,
Ne sont point les objets de sa haine éternelle.

» Le culte que Dieu demande est celui » du cœur ; & celui-là quand il est sincere » est toujours uniforme.... Dieu veut » être adoré en esprit & en vérité : ce » devoir est de toutes les religions, de » tous les pays, de tous les hommes. » Quant au culte extérieur, c'est pure-

» ment une affaire de police ; il ne faut » point de révélation à cela. *T. 3. p. 125.*

Et qu'importe en effet sous quel titre on l'implore ?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas besoin de nos vœux assidus,
Il nous juge sur nos vertus,
Et non point sur nos sacrifices.

VOLTAIRE *Epit. à Uranie.*

Le culte intérieur est unique (disoit un autre libertin) : *il fut d'obligation dans tous les tems : il l'est dans tous les lieux, & par une conséquence nécessaire, il est connu par tous les hommes. Mais la nécessité de rendre à Dieu un culte extérieur ne prouve rien en faveur de tel ou tel culte particulier* (a).

Otez aux esprits forts un petit nombre de raisonnemens plus captieux que solides ; vous les voyez, ou réduits au silence, ou forcés à se répéter honteusement. Depuis quand ne faut-il qu'a-

(a) *Les Mœurs*, 1748. pag. 100. Voyez les *Mœurs appréciées*, brochure qui renferme le contrepoison du Livre de Panage.

» c'eſt ne vouloir plus être homme ; c'eſt
» vouloir autre choſe que ce qui eſt «.
Emil. ibid. p. 117.

Je ne ſache que le ſeul Maxime de Tyr, avant M. Rouſſeau, à qui cette extravagante morale n'ait point déplu. Élevé dans l'école de Platon, il rougiſſoit des vœux indiſcrets que le Paganiſme adreſſoit à ſes Dieux. Mais le Philoſophe Genevois que peut-il alléguer contre la croyance des fidéles ? que peut-il avancer contre la ſainteté de leurs pratiques, dont le reproche ne ſe fît ſentir à ſon cœur s'il oſoit l'interroger ?

Dieu ne donnera rien à ceux qui le prient s'ils en ſont indignes, & ne déniera rien à ceux qui ne le prient pas s'ils en ſont dignes. Tout ce que les hommes demandent dépend de la providence. Or, la providence eſt une œuvre de Dieu. Le prier, c'eſt comme ſi quelque malade demandoit à manger. Si cela eſt utile, le Medecin lui en ordonnera bien, quoiqu'il n'en demande pas. Ainſi donc il ne faut rien demander des choſes

qui

marche ſur les traces de Panage, à qui on a oüi enſeigner avec ſcandale; *que ſi Dieu punit les créatures, c'eſt pour les détourner du vice, par l'expérience des maux qu'il traîne à ſa ſuite* (a).

S'il eſt un point en quoi le Philoſophe de Geneve differe des eſprits forts, c'eſt d'oſer croire que la nature & la durée des peines des méchans *eſt une de ces queſtions inutiles, faites pour ſatisfaire la curioſité*. Emil. T. 3. p. 83.

Laiſſons-lui l'honneur funeſte d'avoir marché plus loin qu'eux dans les ſentiers de l'incrédulité. » Je ne demande pas » à Dieu le pouvoir de bien faire (dit-il); » pourquoi lui demander ce qu'il m'a » donné.... Je le benis de ſes dons, mais » je ne le prie pas.... Ne m'a-t-il pas » donné la conſcience pour aimer le » bien, la raiſon pour le connoître, la » liberté pour le choiſir? *Emil. T. 3. p.* » *116*. N'être pas content de mon état,

(a) *Les Mœurs*, ibid.

» c'eſt ne vouloir plus être homme ; c'eſt
» vouloir autre choſe que ce qui eſt «.
Emil. ibid. p. 117.

Je ne ſache que le ſeul Maxime de Tyr, avant M. Rouſſeau, à qui cette extravagante morale n'ait point déplu. Élevé dans l'école de Platon, il rougiſſoit des vœux indiſcrets que le Paganiſme adreſſoit à ſes Dieux. Mais le Philoſophe Genevois que peut-il alléguer contre la croyance des fidéles ? que peut-il avancer contre la ſainteté de leurs pratiques, dont le reproche ne ſe fît ſentir à ſon cœur s'il oſoit l'interroger ?

Dieu ne donnera rien à ceux qui le prient s'ils en ſont indignes, & ne déniera rien à ceux qui ne le prient pas s'ils en ſont dignes. Tout ce que les hommes demandent dépend de la providence. Or, la providence eſt une œuvre de Dieu. Le prier, c'eſt comme ſi quelque malade demandoit à manger. Si cela eſt utile, le Medecin lui en ordonnera bien, quoiqu'il n'en demande pas. Ainſi donc il ne faut rien demander des choſes

qui

qui tombent sous la providence (a).

Avec une liberté d'écrire que rien n'est capable d'intimider, une religion qui lui est particuliere, M. R. ne laisse pas de se glorifier *de rester inviolablement attaché au culte de ses peres, de ne point scandaliser l'Eglise de Geneve, ni par ses sentimens, ni par sa conduite.* Lett. de J. J. R. à M. l'Arch. de Paris. Mais que penser de tout cet étalage, s'il est démontré que M. R. n'a pas même les fondemens de la croyance commune aux Genevois? J'ouvre les Ordonnances Ecclésiastiques de Geneve, imprimées dans cette ville, chez Nicod, *in-12.* en 1609, j'y vois le dogme de la Trinité, le péché originel, la nécessité de recourir à la priere, si clairement établis, qu'il faut, ou que Geneve ne conserve rien de sa croyance primitive, ou que M. R.

(a) Traités de Maxime de Tyr, *Philosophe Platonicien, Auteur Grec*, traduits en François par M. Guillebert, à Rouen 1617. in-4°. p. 263. Traité XXX. *S'il faut prier Dieu.* Maxime vivoit sous l'Empire de Marc-Aurele.

l'ait oubliée pendant ſon ſéjour à Mo-morency. Je lis ſous l'Article 22, l'ex-preſſe défenſe de traiter l'Ecriture Sainte *d'une façon qui tourne à ſcandale :* écueil où eſt tombé notre Genevois dans ſon application poiſſarde du paſſage, *mulie-rem fortem quis inveniet?* Emil. T. 3. pag. 328.

Les reglemens pour les écoles de la République de Geneve, intiment aux Régens l'ordre de commencer leurs le-çons par la priere ; de les dicter avec douceur, & ſurtout d'en bannir toute innovation. Quelqu'un reconnoît-il dans les écrits de ce Philoſophe la moindre apparence des principes dont ſa jeuneſſe fut imbue ?

Je dois au reſpect de la vérité cet aveu, que les Ordonnances Eccléſiaſtiques de Geneve ne preſcrivent rien touchant la foi aux miracles. M. R. peut en avoir pris droit de nier leur poſſibilité ; & en cela nous conviendrons de ſon attachement à la croyance de ſes peres. Mais ce n'eſt

point à dire que ses objections sont insolubles. Elles se réunissent si visiblement à celles de Hobbes, qu'en traduisant le texte latin de cet Anglois, on croira entendre M. Rousseau lui-même.

» Les dogmes que l'on nous enseigne » tirent leur dignité de celui qui propose. » Il faut que les choses surnaturelles soient » annoncées par des hommes qui forti- » fient leur mission par des preuves supé- » rieures aux forces de la nature. Car » comment se persuader qu'une religion » fut autrefois confirmée par des prodi- » ges, à moins que ceux qui la renou- » vellent n'opérent des prodiges eux-mê- » mes ? Ou s'il est permis de s'en tenir » au témoignage d'un homme qui ne fait » point de miracles, je ne vois nulle bonne » raison d'accorder la préférence à l'un » plutôt qu'à l'autre « (*a*).

Quoi de plus aisé de multiplier les

(*a*) *Thom. Hobbes Malmesbur. Opera*, 2. vol. in-4°. Amstelodami 1668. *Tract. de Homine*, cap. 14. *De Religione.*

volumes aux dépens des anciens & des modernes, des vivans & des morts? Il est certain que le dialogue entre l'Inspiré & le Raisonneur, que notre Parasite Littéraire a sçu insérer dans la profession du Savoyard, a pour base l'argument de Hobbes, dont il vient d'être fait mention.

L'Incrédule a beau s'enorgueillir de l'appui d'un Sophiste aussi décidé que M. Rousseau, se railler de l'autorité de l'Eglise, & rejetter les témoignages constans de ses Ministres; il y a peu à gagner pour lui dans cette obstination méprisante. Plaçons pour un moment le Philosophe de Geneve au siécle de Calvin, & supposons qu'il tienne à cet Hérésiarque le langage du Vicaire Savoyard. » Ce sont » des hommes qui vont me dire ce que » Dieu a dit; j'aimerois mieux avoir en» tendu Dieu lui-même, il ne lui auroit » pas coûté davantage, & j'aurois été à » l'abri de la séduction «. *Emil. T. 3. p. 130.*

Vil mortel (répondroit Calvin) *si du haut des Cieux l'Etre Eternel s'adressoit à tes semblables : comment, dans l'immense intervalle qui les sépare de son sanctuaire, pourrois-tu discerner sa parole, quand tu la méconnois, bien que revêtue de moyens sensibles qui la mettent à ta portée?* » *Quid* » *si te sursùm ad inaccessa cœli vocaretDeus:* » *quomodo ad eum tam procul contenderes* » *qui propinquitate offenderis* « *?* (a).

Après le défaut de raisonnement rien ne fait mépriser un Livre comme les fréquentes inutilités : ainsi après avoir produit quelques spéculation d'une tête épuisée, après avoir renouvellé contre la vérité des miracles les délires *des pensées Philosophiques*, notre Genevois ajoute d'un air ridiculement triomphant : » Que pen» sez-vous de ce Dialele «. *Emil. T. 3. p. 137.* Expression qui ne signifie rien de plus que ce que ceux qui aiment à disputer, disent ordinairement en latin de

(a) *De Causis scandali*, Calvin. Oper. T. XI. p. 112. Genevæ 1576. in-fol.

College : *Quid dixeris Argumentabor.* Ces airs trop avantageux sentent l'homme évaporé qui caresse ouvertement sa pensée.

De ce que Panage se figure, que des Anges même ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme ennemis de Dieu : il ne s'ensuit pas que M. R. doive le répéter. En vérité c'est faire un gros Livre à bon marché, que d'assembler en corps des extraits de toute espece. Ainsi cependant en a-t-il usé d'un bout à l'autre de son Traité d'Education.

Ce n'est pas ici le lieu de réfuter les contradictions de notre Philosophe sur l'intolérance. » Ce dogme horrible (dit-il) » qui arme les hommes les uns contre les » autres «. *Emil. T. 3. p. 173.*

Un sçavant Prélat s'est appliqué avec fruit à lever les équivoques que les Incrédules se plaisent à répandre sur cette matiére (*a*). Ils ont mal entendu l'inté-

(*a*) *Instruct. Pastor. de M. l'Evêque du Puy, sur la Philosophie des incréd.* à Lyon, 1763. in-4°. p. 164. &c.

rêt de leur cause ; car tandis que M. R. nous reproche des maximes persécutantes, M. de Voltaire détruit son Ouvrage en nous lavant de tout soupçon à cet égard.

> Enfin grace en nos jours à la Philosophie,
> Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
> Les mortels plus instruits ne sont plus inhumains ;
> Le fer est émoussé, les buchers sont éteints, &c.
>
> *Poëme de la Relig. Nat.*

L'intolérance du Christianisme se borne à ne pas admettre dans sa Communion ceux qui voudroient lui associer d'autres religions, & non à les persécuter, autrement il iroit contre ses principes. Ce n'est pas un faux zèle, un préjugé d'état qui peint le Christianisme de la sorte : ce sont les collegues de M. R., les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique. *Artic. Christianisme.*

Notre Genevois déclame contre ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs Adversaires, commencent à les affoiblir. *Emil. T. 3. p. 147.*

Serons-nous toujours réduits à répondre par des lieux communs à des objections encore plus triviales ? Il eſt à croire que les ouvrages de M. Houtteville, ſi répandus, ſont pourtant ignorés du Philoſophe de Geneve. Voilà pourquoi, avant de produire les ſiens, il eut agi prudemment de ſe dire en lui-même ; tous les bons Livres ne me ſont pas tombés ſous la main : il faut que je m'inſtruiſe à fond, ſi je veux avoir droit d'inſtruire mes ſemblables. Il faut entendre ce ſçavant Eccléſiaſtique.

Dès qu'on ſe met à la place d'un autre, & que l'on ſe charge de parler en ſon nom, il eſt juſte (diſoit M. l'Abbé Houtteville) *de lui faire tenir tous les diſcours que l'on ſuppoſe qu'il tiendroit lui-même. Ainſi en ont uſé les anciens Apologiſtes de notre foi* (a).

Il réſulte de ce paſſage que l'objection de M. R. n'a de force que pour ceux qui

(a) *La Vérité de la Relig. prouvée par les faits*, 3. vol. in-4°. à Paris 1740. T. 1. pag. 9.

ignorent le véritable eſprit de l'Egliſe. Il lui ſera toujours permis de démontrer la fauſſeté des principes par la vérité des conſéquences ; mais non pas de conclure du particulier au général, ni de l'abus de la doctrine au ſalutaire uſage qu'en font les Diſciples de Jeſus-Chriſt.

Si je m'arrêtois à tous les écarts de M. R. je ne ferois que des digreſſions ennuyeuſes. Il lui eſt ſi ordinaire d'être dans l'erreur qu'il n'en ſort que pour y rentrer, à moins qu'une main ſalutaire ne l'arrête au bord du précipice. Tantôt jaloux de la liberté de penſer il diſpute à l'autorité des Paſteurs, celle de flétrir les déciſions d'une philoſophie peſtilentielle. *Le Dieu que j'adore n'eſt point un Dieu de ténébres : il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'uſage : me dire de ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon Auteur.* Emil. T. 3. p. 139. Tantôt ſon reſpect envers l'Etre-Suprême, le ſollicite à cet humble & religieux aveu : *Le plus digne uſage de ma raiſon*,

c'est de s'anéantir devant toi ; c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur. Emil. T. 3. p. 189. Contradictions qui décelent un caractere d'inadvertence & d'inconsidération. Ici M. R. croit que *l'injustice & la cruauté coûtent peu à la charité Chrétienne.* Ibid. p. 153. La, *que le Christianisme adoucit les mœurs, rend les révolutions moins fréquentes, facilite les œuvres de miséricorde.* Ibid. p. 185. Ce feroit un beau champ, pour de gros volumes, que de rassembler toutes les opinions disparates de notre Genevois; mais le profit d'un tel point de vûe ne feroit gueres proportionné à l'ennui, au dégoût même que cela occasionneroit. J'ai donc resserré un projet si vaste, & présenté seulement en petit, l'idée d'un dessein qu'il feroit très-possible d'étendre, & qui d'ailleurs a déja passé par différentes mains.

M. Rousseau défend de la maniere la plus convaincante l'immatérialité de l'ame; c'est l'effet de l'occasion. Donnez-

lui les Ouvrages de Helvetius ou ceux de la Mettrie, il ravallera avec eux la ſubſtance penſante peut-être à l'inſtinct des brutes; comme en méditant les caracteres de la Bruyere, nous le voyons docile à la voix de ce grand homme, faire uſage de ſes preuves & devenir par imitation l'Apologiſte du ſentiment (*a*).

Voulez-vous ſçavoir ce qui engage le Philoſophe de Geneve à enſeigner que le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre? » Que la Pro- » vidence ne veut point le mal que fait » l'homme, quand il abuſe de la liberté » qu'elle lui donne; que Dieu l'a fait » libre, afin qu'il fit non le mal, mais » le bien par choix; que ſi l'eſprit de » l'homme fût reſté libre & pur, il man- » queroit à ſon bonheur le degré le plus » ſublime, la gloire de la vertu «. *Emil.*

(*a*.) *Les Caract. de la Bruyere.* Neuviéme Edit. p. 630, juſques à la 636 incluſivement. Elles contiennent la réfutation du Matérialiſme, par des raiſons qui n'ont laiſſé à notre Genevois d'autre mérite que de les adopter.

T. 3. p. 71, 73, &c. Lisez le Livre *de l'existence de Dieu, proportionné à la foible intelligence des petits*, à Paris 1713. Vous verrez que son Auteur, l'illustre Fenelon, enseigne toutes ces vérités avec autant d'éloquence que le Philosophe de Geneve; mais d'une maniere onctueuse & par un enchaînement de principes qui ne se remarquent point dans celui-ci. Je ne puis cependant que lui sçavoir gré de ses sentimens sur l'origine de notre liberté & sa reconnoissance envers l'Etre Eternel, pour un bienfait qui couronne tous les autres. *La puissance divine*, ainsi qu'il l'observe si sagement, *pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête?* Emil. T. 3. p. 73.

Ce sont-là de ces vérités premieres qui sont gravées dans le cœur de l'homme, & qui ne s'effacent qu'à force de

ſubtilités Scholaſtiques. Je m'empreſſe de faire valoir un trait de lumiere, échappé à M. de V. dont juſques ici je n'ai parlé qu'en mauvaiſe part.

Ah ! ſans la liberté que ſeroient donc nos ames ?
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre Etre en un mot, rien ne ſeroit à nous.
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines.
Automates penſans, mûs par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
Comment ſans liberté ſerions-nous ſes images ?
Que lui reviendroit-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offénſer,
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.

VOLTAIRE, *Diſc. de la liberté.*

Donnons encore quelques exemples de l'habileté de M. R. à tirer parti de ſes lectures. » La ſeule choſe que nous » ne ſçavons point eſt d'ignorer ce que » nous ne pouvons ſçavoir. Nous aimons » mieux nous déterminer au haſard & » croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer » qu'aucun de nous ne peut voir ce qui » eſt «. *Emil. T. 3. p. 27.*

On ſeroit tenté de croire que notre

notre vie terrestre n'est qu'une parcelle de vie, tandis que la vie spirituelle est une vie pleine & entiere. C. 1. *La mort n'est qu'un développement avantageux de nos facultés qui élargit la sphere de nos connoissances, de notre activité & de notre bonheur.* Tableau de la Mort, c. 10.

Quand M. R. a sous les yeux de bons modeles, il fait passer dans l'ame de ses Lecteurs le contentement dont la sienne paroît remplie. Mais sa précipitation à saisir les idées singulieres, l'entraîne à des absurdités qui effacent bien vîte ces impressions consolantes. A l'exemple de Paschal, le Philosophe de Geneve tire de l'humiliation passagere du Juste, & du triomphe des méchans, l'espoir d'une vie avenir. Il entrevoit dans l'inégale distribution des richesses, la source d'un bien plus réel & plus durable. M. R. docile aux instructions de ce profond Théologien, admire sur sa trace l'ordre constant des Astres, l'harmonie de toute la nature; tandis que le tableau du genre

» Quand délivrés des illusions que nous » font les corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre » Suprême, & des vérités éternelles; » c'est alors que la voix de la conscience » reprendra son empire. *Ibid. p. 81.* Je » suis heureux dès cette vie presque » étrangere à mon être «. *pag. 116.*

D'où M. Rousseau tire-t-il ces hautes spéculations? Veut-il qu'on l'en croie auteur? Non, il est trop modeste pour chercher à se faire un nom ici-bas, dans l'instant même où nous le voyons aspirer à sa dissolution. Il emprunte une suite de pensées & beaucoup d'expressions de M. le Marquis Caraccioli. *L'ame incorruptible comme elle est, abandonne le corps à sa corruption, sçachant que son être n'ayant rien de commun avec de la poudre & des vers, elle doit aller se réunir à Dieu, son principe & sa fin..... Notre chair ne nous prive point de la vie, en nous privant de sa masse & de sa configuration. Nous n'en vivons qu'avec plus d'activité, puisque*

notre vie terrestre n'est qu'une parcelle de vie, tandis que la vie spirituelle est une vie pleine & entiere. C. 1. *La mort n'est qu'un développement avantageux de nos facultés qui élargit la sphere de nos connoissances, de notre activité & de notre bonheur.* Tableau de la Mort, c. 10.

Quand M. R. a sous les yeux de bons modeles, il fait passer dans l'ame de ses Lecteurs le contentement dont la sienne paroît remplie. Mais sa précipitation à saisir les idées singulieres, l'entraîne à des absurdités qui effacent bien vîte ces impressions consolantes. A l'exemple de Paschal, le Philosophe de Geneve tire de l'humiliation passagere du Juste, & du triomphe des méchans, l'espoir d'une vie avenir. Il entrevoit dans l'inégale distribution des richesses, la source d'un bien plus réel & plus durable. M. R. docile aux instructions de ce profond Théologien, admire sur sa trace l'ordre constant des Astres, l'harmonie de toute la nature; tandis que le tableau du genre

humain ne présente à ses yeux que désordre & confusion. *Emil. T. 3. pag. 62.* Comme Paschal, il éleve l'homme au noble sentiment de sa grandeur, en lui représentant l'univers trop étroit, pour la vaste étendue de ses desirs. *T. 3. p. 68.* Que n'a-t-il profité des autres pensées de ce génie lumineux ! Il eut appris à rapporter les siennes à Dieu, à sanctifier son travail, à faire un digne usage de ses talens. Mais, par le plus déplorable des égaremens, il s'est étudié à placer les doutes de l'incrédulité à côté des effusions d'une ame pure ; à éluder les heureux effets de la morale évangélique en y entrelaçant l'effrené langage de l'indévotion. Qui ne feroit scandalisé du désespoir de cette confession funeste : *J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité, mais sa source est trop élevée. Quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? C'est à elle à s'approcher.* Emil. T. 3. p. 118. Contagieuse fréquentation des pervers ! Qui

peut dire combien tu enleves à la vertu de cœurs formés pour goûter ses attraits ? Il n'est que trop facile de reconnoître ici l'esprit *des pensées philosophiques*, imprimées à la Haye 1746. Ouvrage enfanté dans l'yvresse des passions. Voici comme il s'exprime : *Ce n'est point ma faute si j'ai trouvé ma raison muette, quand je l'ai questionnée.... On doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve.* N. 28.

De cette source impure, ainsi que d'un volcan, s'exhalent les criminelles assertions de M. R. contre l'autenticité du Texte Sacré : cet esprit de révolte dont il s'arme pour se dispenser d'ajouter foi aux miracles. A Dieu ne plaise que je me permette des détails, que la piété des Fidéles entendroit avec indignation.

S'il est des imaginations assez fortes pour envisager sans effroi les principes du Vicaire Savoyard, & qui puissent en conférer le caractere aux pensées philo-

sophiques, depuis le nombre 45 jusques au 60e, il ne sera plus possible de douter que cette funeste production n'ait fait éclore la prétendue profession de foi, d'un homme que l'on suppose Prêtre, pour avoir occasion d'insulter aux Ecclésiastiques.

Puisqu'il faut des exemples, sçachons au moins les choisir & nous soustraire à l'inconvénient du scandale. » La vérité » n'est-elle pas une, & ce qui est vrai, » chez moi, peut-il être faux chez vous ? » Si la méthode de celui qui suit la » bonne route & celle de celui qui s'é- » gare est la même, quel mérite ou quel » tort a l'un de plus que l'autre ? Leur » choix est l'effet du hasard, le leur im- » puter est iniquité; c'est récompenser » ou punir, pour être né dans tel ou » dans tel pays. Oser dire que Dieu » nous juge ainsi, c'est outrager sa jus- » tice «. *Emil. T. 3. p. 127.*

M. R. en s'exprimant de la sorte, ne comptoit pas peut-être qu'on découvri-

» tité de jets. Cependant si l'on me ve» noit dire que des caracteres d'impri» merie projettés au hasard, ont donné » l'Eneïde toute arrangée, je ne dai» gnerois pas faire un pas pour aller » vérifier le mensonge «. *Emil. T. 3. p. 52.* N'est-ce pas ici le même ton, les mêmes propos *des Pensées philosophiques? Dites-vous que le monde résulte du jet fortuit des Atomes? J'aimerois autant que vous me disiez que l'Iliade d'Homere est un résultat de jets fortuits de caracteres..... Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible & que la faculté de l'évènement est compensée par la quantité de jets.* N. 21.

Lorsque M. R. veut se donner pour un homme simple, un ami de la vérité, il demande assurément plus qu'il n'est possible de lui accorder. *Les Pensées philosophiques* parurent en 1746, & selon l'époque fixée au Tome IIIe d'Emile, il y a 35 ans environ, que le Vicaire Savoyard faisoit sa profession de foi. Il

que l'Athéisme. J'aimerois mieux qu'on pensât qu'il n'y eût jamais de Plutarque, que de croire que Plutarque est injuste, colère, inconstant, jaloux, vindicatif & tel qu'il seroit bien fâché d'être. Ceci appartient en toute propriété à l'Auteur *des Pensées philosophiques*, N. 12. Or M. R. en approche de bien près dans ce qui suit. » Il vaudroit mieux n'avoir aucune » idée de la Divinité que d'en avoir des » idées basses. J'aimerois mieux, dit le » bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a » point de Plutarque au monde, que si » l'on disoit que Plutarque est injuste, » envieux, jaloux «. *Emil. T. 4. p. 327.*

Encore un trait, & je termine cet Article, de peur qu'en l'allongeant, je n'entretienne le Public des écarts de notre Genevois, quand personne ne voudra plus entendre parler de ce Philosophe. » Je ne dois point être surpris » (dit-il) qu'une chose arrive lorsqu'elle » est possible, & que la difficulté de l'é- » vénement est compensée par la quan-

le mot, décélent malgré lui, la contrainte de la tâche qu'il s'est imposée.

Si le sujet dont il s'agit étoit d'une autre nature, je rappellerois volontiers la fable de l'Ane vêtu de la peu du Lion.

> Un petit bout d'oreille échappé par malheur
> Découvrit la fourbe & l'erreur.

Raillerie à part : Emile se soutient sur les bras d'autrui, comme un pauvre estropié : c'est merveille que n'ayant jamais marché sans guide, on le voie s'égarer si souvent. Plaignons son triste Mentor d'avoir regardé les Religions comme des Loix arbitraires qui prescrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu, sans l'intervention d'aucune cause surnaturelle. *Emil. T. 3. p. 169.* Montesquieu en avoit dit autant. *Esprit des Loix, L. 24. c. 26.* Et ce n'est pas toujours dans ses Ouvrages qu'on apprend à séparer le vrai du faux.

» Je voudrois, dit ailleurs M. Rousseau, qu'on choisît tellement les sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât
» bien

n'appartient de délier ce nœud gordien qu'aux mains qui l'ont formé. Notre Docteur en ſcience poſtiche, a beau proteſter qu'il n'écrit point ſur les idées d'autrui. *Emil. Préf.* On ne l'en croira pas plus, que quand il feint » de jetter » du fond de ſa retraite, ſes feuilles, » dans le public, ſans ſçavoir ce qu'on » en penſe ou ce qu'on en dit «. *Emil. Préf.* Pour trouver des duppes, M. R. devoit faire enſorte que le Public oubliât la Préface d'une Comédie de ſa compoſition, intitulée *Narciſſe*, où il reconnoît avoir lû les nombreux écrits de ſes adverſaires contre lui. Sa Lettre à M. l'Archevêque de Paris, qu'eſt-elle autre choſe que d'éternelles complaintes ſur l'inconſtance & l'injuſtice de toute la Capitale par rapport à ſa perſonne & par rapport à ſes écrits ? Ni l'une ni l'autre de ces productions ne reſſentent l'état d'un Solitaire auquel rien ne tranſpire, de ce qui ſe paſſe dans le monde. Les inégalités de M. Rouſſeau, j'oſerai franchir

tumultueuſes, au ſage qui, ſatisfait de ſa fortune, jouit ſans ambition d'une petite terre iſolée, d'un logis commode, d'une ſociété choiſie. Tableau artificieuſement préſenté à la ſuite des impiétés du Vicaire Savoyard, & qui, tout magnifique qu'il eſt, nous dédommage foiblement des propos ſcandaleux de ce Prêtre libertin.

Il me reſte à relever un trait qui caractériſe l'inconſéquence de M. R. ce qui fait de ce faux Philoſophe un homme double, en qui la raiſon & la folie ont de fréquentes alternatives. Comment l'Apôtre du Tolérantiſme, l'ennemi déclaré de ceux qui haïſſent le prochain pour cauſe de religion. *Emil. T. 3. pag. 172.* Un Précepteur qui exhorte ſon éleve à penſer des hommes avec attendriſſement & à eſtimer chaque individu, à être humain pour tous les Etats. *Emil. L. 2. p. 149.* Comment un tel Maître a-t-il pu, avec ſi peu de juſtice, diffamer les religieux dans l'eſprit de ſon

» bien de ceux qui vivent avec lui, & » qu'on lui apprît à si bien connoître le » monde qu'il pensât mal de tout ce qui » s'y fait «. *Emil. T. 2. p.* 249. Notre Genevois ne fait pas mal ici le personnage d'un des sept Freres dormans qui s'étant éveillé après une longue létargie, comptoit pour nouvelles des choses qui s'étoient passées depuis plusieurs années. Titre rare pour aspirer à l'honneur de réformer le genre humain! Est-ce que cette leçon n'avoit pas été suffisamment développée au Traité du vrai Mérite? *T. 2. pag.* 90. *c.* 6. » Se préparer (*y lit-on*) à ne trou- » ver presque point de justice au monde » & penser bien d'autrui; rien de plus » facile. Pensons mal des hommes en » général, pensons bien de chaque hom- » me en particulier «.

On trouve dans le même Livre le tableau des situations touchantes, des scenes gracieuses que le séjour à la campagne procure au citoyen modéré dans ses desirs, au cœur libre des passions

tumultueuses, au sage qui, satisfait de sa fortune, jouit sans ambition d'une petite terre isolée, d'un logis commode, d'une société choisie. Tableau artificieusement présenté à la suite des impiétés du Vicaire Savoyard, & qui, tout magnifique qu'il est, nous dédommage foiblement des propos scandaleux de ce Prêtre libertin.

Il me reste à relever un trait qui caractérise l'inconséquence de M. R. ce qui fait de ce faux Philosophe un homme double, en qui la raison & la folie ont de fréquentes alternatives. Comment l'Apôtre du Tolérantisme, l'ennemi déclaré de ceux qui haïssent le prochain pour cause de religion. *Emil. T. 3. pag 172.* Un Précepteur qui exhorte son éleve à penser des hommes avec attendrissement & à estimer chaque individu à être humain pour tous les Etats. *Emil L. 2. p. 149.* Comment un tel Maître a-t-il pu, avec si peu de justice, diffamer les religieux dans l'esprit de son

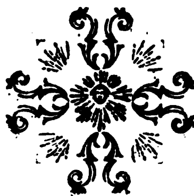
difciple ? Devoit-il fans reftriction, les accufer de nier les dépôts & de faire trafic de la religion ? *Emil. T. 3. p. 184.* C'eft une chofe bien fâcheufe d'écrire pour l'intérêt de l'humanité, & d'autorifer les préjugés qui l'aviliffent.

J'aurois pu multiplier mes remarques fur la profeffion du Savoyard, perfonnage de théâtre qui difparoît après avoir joué le rôle pour lequel il fut créé, & prouver qu'Eufebe de Céfarée, peignit au quatriéme fiécle les Philofophes, tous fiers & affirmatifs, fe mocquant les uns des autres, & ne s'accordant, comme dit M. Rouffeau, que pour fe difputer. *Emil. Tom. 3. pag. 25.* (*a*). Mais de femblables difcuffions m'obligeroient à former un Ouvrage plus gros que celui de notre Genevois.

Cet Auteur m'a paru Plagiaire dans l'éducation d'Emile ; de fortes raifons

(*a*) Eufeb. Cæf. de præpar. Evang. L. 14. cap. 2. de mutuâ diffenfione, pugnâque Philofophorum.

m'apprennent qu'il n'a pas eu plus de part à l'éducation de Sophie. Je vais déduire mes preuves & leur donner un degré d'évidence dont il est peu d'exemples, en pareille matiere.



CHAPITRE VIII.

Des Auteurs que M. Rousseau a consultés pour l'éducation de Sophie,

QUAND on s'embarque dans des sujets déja traités par d'excellens Ecrivains & rebattus par des hommes médiocres, il faut surpasser les uns, égaler le mérite des autres, découvrir des points de vûe qui leur ont échappés : difficultés de toutes parts. Comment n'est-on point rebuté de ces fâcheux & pénibles embarras ? M. R. les a apperçus ; mais le désespoir d'y faire face, l'entraîne au commode parti de ses emprunts ordinaires. Les grands traits qui caractérisent la compagne d'Emile, sont dûs à Louis Vivez, & au célébre Fenelon les nuances qui les adoucissent. L'Académie des Graces, l'Ami des Femmes, n'ont point été oubliés. M. R. met à profit encore d'autres Ouvrages, consacrés

minam.... Fœmina tacito naturæ admonitu infirma atque invalida, cui multæ res sunt opus. Occupata in curâ rerum minutissimarum tanquam caducum ædificium.... Et pueros tum docet loqui, tum ea quibus ætas illa ducitur ad quæ ægrè se virilis sublimitas dimitteret.

» Il n'importe pas seulement que la » femme soit fidelle, mais qu'elle soit » jugée telle par son mari, par ses pro- » ches, par tout le monde. Il importe » qu'elle soit modeste, attentive, réser- » vée & qu'elle porte aux yeux d'autrui, » comme en sa propre conscience, le » témoignage de sa vertu. Telles sont » les raisons qui mettent l'apparence » même au nombre des devoirs des » femmes. *Emil. ibid. p. 17.* Il ne suffit » pas qu'elles soient estimables, il faut » qu'elles soient estimées, & il n'est pas » possible que celle qui consent à passer » pour infâme, puisse jamais être hon- » nête «. *Emil. T. 4. p. 27 & 28.*

Mulier discat multum tribuere famæ &

» femme à son sexe, & pour en bien » remplir les fonctions, il lui faut une » constitution qui s'y rapporte. Il lui faut » une vie molle & sédentaire pour allai- » ter ses enfans : il lui faut pour les » élever, de la patience & de la dou- » ceur; un zéle, une affection que rien » ne rebute.... Que de tendresse & de » soin ne lui faut-il point pour main- » tenir dans l'union toute sa famille ! » Et enfin tout cela ne doit pas être des » vertus, mais des goûts, sans quoi » l'espéce humaine seroit bientôt étein- » te «. *Emil. T. 4. p. 14 & 15.* Ces choses sont d'une grande beauté. Vous les trouverez pourtant aussi fortes & plus brillantes dans le texte Latin; parce que la justesse s'y trouve relevée par la précision.

Quemadmodum mutari non potest vir, neque affectibus prorsùs exui, sic nec speret quisquam fœminam se à ratione naturæ suæ in aliam tractaturum. Affectus tollere penitùs tam non poterit quam non esse fæ-

minam.... Fœmina tacito naturæ admonitu infirma atque invalida, cui multæ res sunt opus. Occupata in curâ rerum minutissimarum tanquam caducum ædificium.... Et pueros tum docet loqui, tum ea quibus ætas illa ducitur ad quæ ægrè se virilis sublimitas dimitteret.

» Il n'importe pas seulement que la » femme soit fidelle, mais qu'elle soit » jugée telle par son mari, par ses pro- » ches, par tout le monde. Il importe » qu'elle soit modeste, attentive, réser- » vée & qu'elle porte aux yeux d'autrui, » comme en sa propre conscience, le » témoignage de sa vertu. Telles sont » les raisons qui mettent l'apparence » même au nombre des devoirs des » femmes. *Emil. ibid. p. 17.* Il ne suffit » pas qu'elles soient estimables; il faut » qu'elles soient estimées, & il n'est pas » possible que celle qui consent à passer » pour infâme, puisse jamais être hon- » nête «. *Emil. T. 4. p. 27 & 28.*

Mulier discat multum tribuere famæ &

malam expavescere, nulla est satis pudica de quâ quæritur. Si semel in eâ hæsit ex hominum estimationibus nota aliqua, sempiterna ferè perdurat. . . . Latere debet mulier nec multis esse nota.

» La femme infidéle dissout la fa- » mille & brise tous les liens de la na- » ture. J'ai peine à voir quel désordre » & quel crime ne tient pas à celui-là «. *Emil. T. 4. p. 16.*

Maximum in conjugio peccatum, & quod omne scelus superat, adulterium, quo uxor disjungit se à marito & vinculum totius concordiæ conjugalis abrumpit.

» La femme vaut mieux comme fem- » me & moins comme homme : par- » tout où elle fait valoir ses droits, elle » a l'avantage ; par-tout où elle veut » usurper les nôtres, elle reste au-des- » sous de nous. *Emil. T. 4. p. 24.* Les » femmes en tâchant d'usurper nos avan- » tages n'abandonnent pas les leurs ; » mais il arrive de-là que ne pouvant » bien ménager les uns & les autres,

» tenez toujours vos enfans dans le cer-
» cle étroit des dogmes qui tiennent à
» la morale. Persuadez-leur bien qu'il
» n'y a rien pour nous d'utile à sçavoir
» que ce qui nous apprend à bien faire.
» Ne faites point de vos filles des Théo-
» logiennes & des raisonneuses, ne leur
» apprenez des choses du Ciel que ce
» qui sert à la sagesse humaine «. *T. 4. p. 84.*

A curiosis est arcenda ut à quæstionibus ex intimâ Theologiâ. Minimè decet fœminam in tantis rebus percontatricem. Doctrina quam ego velim proponi, sobria est, quæ meliores reddat, ut sunt præcepta vitæ & exempla probitatis.

» Pour laisser les femmes dans une
» profonde ignorance, il faudroit des
» mœurs publiques très-saines. Dans les
» grandes villes & parmi des hommes
» corrompus, cette femme seroit trop
» aisée à séduire. *Emil. T. 4. p. 94.* Il
» faut qu'elle sçache d'avance & ce qu'on
» lui peut dire & ce qu'elle doit penser «.
Emil. ibid.

cupidè expetebatur, usu & copiâ sui satietatem atque inde fastidium in aviditatis locum relinquit. Alenda est illa animorum compactio, suavitate.

» Par cela même que la conduite de » la femme est asservie à l'opinion pu» blique, sa croyance est asservie à l'au» torité. Toute fille doit avoir la reli» gion de sa mere & toute femme celle » de son mari. Quand cette religion » seroit fausse, la docilité qui soumet » la mere & la fille à l'ordre de la natu» re, efface auprès de Dieu le péché de » l'erreur. Hors d'état d'être juges elles» mêmes, elles doivent recevoir la déci» sion des peres & des maris comme » celle de l'Eglise «. *Emil. T. 4. p. 73.*

Sciet qui cultus debetur marito, qui illi debet esse instar numinis; & illius voluntas pro divinis legibus.

» Négligez donc tous ces dogmes » mysterieux, toutes ces doctrines bisar» res dont la vaine étude tient lieu de » vertus à ceux qui s'y livrent.... Main-

cilibus caret. Si cœperit excandescere, noli contra niti. Tu functa es munere tuo; perfer, dolorem tuum domi devora, nec in vicinia vocifereris: sic moderatione tuâ commodiorem reddes conjugem quem aliàs quærimoniis & futilitate linguæ exacerbares: edocta necessitates omnes domesticis cohibere parietibus.

» Dans l'harmonie qui regne entre » l'homme & la femme tout tend à la » fin commune: on ne sçait lequel met » plus du sien. Chacun suit l'impulsion » de l'autre: chacun obéit & tous deux » sont les maîtres. De cette société ré» sulte une personne morale, dont la » femme est l'œil & l'homme le bras «. *T. 4. p. 73.*

Inferior matrona suo sit Sixte marito,
Non aliter fiunt fœminâ virque pares.

In conjugio enim, vir est pro anima, mulier pro corpore.

» La volupté est si douce par elle» même! doit-elle recevoir de la triste

Utinam inter malos vitam possemus transigere malitiæ ignari! An non quidvis faciliùs hebeti & imperitæ callidus amator persuadebit, quam ingenio & eruditione munitæ? Quid vis tu filiam tuam bonum ignorare? Quæ igitur ad scelus adducent tenebit, quæ à scelere abducent ignorabit: cum ergo vitio invadetur, quod erit præsidium?

» La premiere & la plus importante
» qualité d'une femme, est la douceur:
» faite pour obéir à un être aussi impar-
» fait que l'homme, elle doit apprendre
» à souffrir même l'injustice & à sup-
» porter même les torts d'un mari sans
» se plaindre. L'aigreur & l'opiniâtreté
» des femmes ne font jamais qu'aug-
» menter leurs maux & les mauvais pro-
» cédés de leurs maris. *Emil. T. 4. p. 48.*
» La femme est faite pour céder à l'hom-
» me & pour supporter même son injus-
» tice «. *Ibid. p. 142.*

Non potes amare in marito quod habet vitia, at ama quod multis nec minùs diffi-

les d'après le Pere Porée, & convenez de l'inutilité de ce que l'on en a postérieurement écrit.

Peres cruels & parricides
Arrêtés un coupable effort,
Songez que vous êtes nos guides
Non les maîtres de notre sort.
Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas :
La raison veut qu'on vous écoute,
Mais conduisez, ne forcez pas.

» C'est aux époux à s'assortir (selon » notre Genevois). Le penchant mutuel » doit être leur premier lien..... car » comme leur premier devoir étant unis » est de s'aimer, ce devoir en emporte » nécessairement un autre qui est de » commencer par s'aimer avant de s'u- » nir «. *pag. 153*. Je ne sçache pas qu'aucun Traité de mariage omette cette sage précaution. *On ne mange pas indifféremment de tout ce qui tombe sous la main ; nous voulons être assurés de la qualité des alimens avant d'en faire usage. Quel est donc l'égarement des parties qui se lient sans se connoître !* s'écrie Vivez.

Il sera toujours beau de préférer la vertu à la richesse, le mérite aux qualités de pur apparat; la conformité des goûts, l'union des cœurs, à l'opinion. Tous les Livres coucourent à établir le régne de ces vérités, & il est constant que ceux de M. R. ne présentent aucune idée neuve à cet égard.

Le pere de Sophie parle à sa fille du ton le plus pénétrant: » Prenez, lui » dit-il, un honnête homme dont la » personne vous plaise & dont le carac- » tere vous convienne. Quel qu'il soit » d'ailleurs, nous l'acceptons pour no- » tre gendre. Son bien sera assez grand, » s'il a des bras, des mœurs, & qu'il » aime sa famille. Son rang sera toujours » assez illustre, s'il l'ennoblit par ses » vertus «. *Emil. T. 4. p. 160.* Je ne connois personne à qui Louis Vivez soit si redevable qu'à M. R. il lui prête sa belle imagination, aussi-bien que son intelligence fine & délicate; ensorte qu'il pénétre dans l'esprit de ce Sçavant,

non-ſeulement pour bien rendre ce qu'il a penſé, mais encore pour égayer un certain tour de préceptes, que le Latin rend néceſſairement épineux. Rapportons les paroles de Vivez, afin qu'on n'en juge point ſur mon rapport, mais ſur la piéce.

Divitias declarabis te non magni facere, nec artem deeſſe quærendi, nec grave futurum tibi te parvo tolerare.

» Il eſt encore fort différent pour » l'ordre du mariage (continue M. R.) » que l'homme s'allie au-deſſus ou au- » deſſous de lui. Le premier cas eſt tout- » à-fait contraire à la raiſon, le ſecond » y eſt plus conforme. Comme la famille » ne tient à la ſociété que par ſon chef; » c'eſt l'état de ce chef qui regle celui » de la famille entiere. Quand il s'allie » dans un rang plus bas, il ne deſcend » point, il éleve ſon épouſe. Au con- » traire en prenant une femme au-deſſus » de lui, il l'abaiſſe ſans s'élever «. *Emil. T. 4. p. 181.*

Il ſera toujours beau de préférer la vertu à la richeſſe, le mérite aux qualités de pur apparat ; la conformité des goûts, l'union des cœurs, à l'opinion. Tous les Livres coucourent à établir le régne de ces vérités, & il eſt conſtant que ceux de M. R. ne préſentent aucune idée neuve à cet égard.

Le pere de Sophie parle à ſa fille du ton le plus pénétrant : » Prenez, lui » dit-il, un honnête homme dont la » perſonne vous plaiſe & dont le carac- » tere vous convienne. Quel qu'il ſoit » d'ailleurs, nous l'acceptons pour no- » tre gendre. Son bien ſera aſſez grand, » s'il a des bras, des mœurs, & qu'il » aime ſa famille. Son rang ſera toujours » aſſez illuſtre, s'il l'ennoblit par ſes » vertus «. *Emil. T. 4. p. 160.* Je ne connois perſonne à qui Louis Vivez ſoit ſi redevable qu'à M. R. il lui prête ſa belle imagination, auſſi-bien que ſon intelligence fine & délicate ; enſorte qu'il pénétre dans l'eſprit de ce Sçavant,

» goûtante, je la préférerois à l'extrême
» beauté. Désirez en tout la médiocrité
» sans en excepter la beauté même «.
T. 4. p. 188.

Exiguum bonum & momentaneum est forma, nec deformitas impedire conjugium debet, si adsint reliquâ, modo ne fœdissima.

» Un mari ne doit jamais quitter sa
» femme sans nécessité «. *Emil. Tom. 4. p. 326.*

Debet unusquisque cum uxorem accipere animum inducit, ita res constituere, ut quam minimum sibi relinqueret causæ cur haberet peregrinandum.

» Femme honore ton chef; c'est lui
» qui travaille pour toi, qui te gagne
» ton pain, qui te nourrit : voilà l'hom-
» me «. *Emil. T. 4. p. 286.*

Virum natura genuit solutum laboribus; valentem atque expeditum foris quærere quæ uxori & domui conducunt.

Je pourrois multiplier de pareils traits jusques à la profusion. C'est dans les Li-

Qualecunque ſit generoſiorem conſtat ſemper maritum eſſe quam fœminam; nec ſolere ſpectari quis parens, ſed quis maritus fuerit. Quid vel gratiùs Deo vel ad homines pulchriùs quam accipere tenuem, modo rectè inſtitutam. Forma, opes, genus, inſoleſcentes reddunt ac arrogantes (a).

» Il eſt difficile de trouver dans la lie » du peuple une épouſe capable de faire » le bonheur d'un honnête homme : non » qu'on ſoit plus vicieux dans les der» niers rangs que dans les premiers, mais » par ce qu'on y a peu d'idées de ce qui » eſt beau & honnête «. *Emil. Tom. 4. p. 183.*

Verum ſumus admonendi, me de bene inſtitutis loqui; nam illæ mendicorum filiæ, pravè ac ſocordè educatæ, intolerabiles ſunt in re triſti & in lætâ.

» La grande beauté me paroît plutôt » à fuir qu'à rechercher dans le maria» ge.... Si l'extrême laideur n'étoit dé-

(*a*) Joan. Lud. Vivis Opera. *Baſileæ* 1555. in-fol. Typ. Nic. l'Evêque. *De officiis fæminæ, &c.*

» goûtante, je la préférerois à l'extrême
» beauté. Désirez en tout la médiocrité
» sans en excepter la beauté même «.
T. 4. p. 188.

Exiguum bonum & momentaneum est forma, nec deformitas impedire conjugium debet, si adsint reliquâ, modo ne fœdissima.

» Un mari ne doit jamais quitter sa
» femme sans nécessité «. *Emil. Tom. 4. p. 326.*

Debet unusquisque cum uxorem accipere animum inducit, ita res constituere, ut quam minimum sibi relinqueret causæ cur haberet peregrinandum.

» Femme honore ton chef; c'est lui
» qui travaille pour toi, qui te gagne
» ton pain, qui te nourrit: voilà l'hom-
» me «. *Emil. T. 4. p. 286.*

Virum natura genuit solutum laboribus; valentem atque expeditum foris quærere quæ uxori & domui conducunt.

Je pourrois multiplier de pareils traits jusques à la profusion. C'est dans les Li-

vres même de Vivez, qu'un Lecteur plus curieux ou moins impatient que moi, découvrira mille autres indices de Plagiat. On a eu tout le tems d'obſerver que M. R. puiſe abondamment dans les Auteurs qu'il a une fois pris en affection. Je ſçais bien que Vivez n'eſt aſſez ſouvent lui-même que Copiſte : mais ce qu'on ne voit point pratiquer au Philoſophe de Geneve, Vivez cite ſes garans. J'ai relevé pluſieurs fois en M. R. ce vice dominant ; il ne s'y eſt néanmoins laiſſé aller nulle part, avec autant de maladreſſe, qu'en s'expliquant ſur les riſques des mariages précoces. » Eh! » (s'écrie-t-il) pour ſçavoir élever des » enfans, attendez au moins de ceſſer de » l'être. Sçavez-vous à combien de jeu» nes perſonnes, les fatigues de la groſ» ſeſſe ſupportées avant l'âge, ont affoi» bli la conſtitution, ruiné la ſanté, » abrégé la vie? Quand la mere & l'en» fant croiſſent à la fois & que la ſubſ» tance néceſſaire à l'accroiſſement de

» chacun des deux se partage, ni l'un » ni l'autre n'a ce que lui destinoit la » nature. Comment se peut-il que tous » deux n'en souffrent pas « ? *Emil. T. 4. p. 323*. Je demanderai aussi à mon tour comment il se peut que M. R. ait si peu d'opinion de la mémoire des Lecteurs, car il ne leur enseigne ici que ce qu'il avoit détaillé fort au long T. 2. p. 232. » Tandis que le corps croît, les esprits » destinés à donner du baume au sang » & de la force aux fibres, se forment » & s'élaborent. Si vous leur faites pren- » dre un cours différent, & que ce qui » est destiné à perfectionner un indivi- » du, serve à la formation d'un autre, » tous deux restent dans un état de foi- » blesse, & l'ouvrage de la nature de- » meure imparfait.

Le mal n'est pourtant pas de se répéter; mais de s'attribuer les raisonnemens de Vivez, ou plutôt ceux d'Aristote dont cet Auteur s'est servi, avec une bonne-foi qui ne lui a pas permis de déguiser ce petit larcin.

Est adolescentulorum copulatio ad liberorum procreationem inepta. Nam in omnibus animantibus adolescentium fœtus imperfecti sunt & brevi corporis figurâ. Cui rei hoc argumento est, ut adolescentes cum puellis adolescentulis matrimonio jungantur, imperfectis & brevibus corporibus præditi sunt. Prætereà multæ adolentulæ & magis laborant in partu & plures intereunt. Tam corporibus nocere videtur ad incrementum, si adhuc corpore crescente, rebus venereis dent operam. Aristot. L. 7. de Rep. c. 16.

Notre Genevois s'inscrit contre l'usage des corps de baleine, par lesquels les femmes contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. *Emil. Tom.* 4. *p.* 35. » De toutes ces entraves gotiques, » de ces multitudes de ligatures qui » tiennent nos membres en presse, les » anciens n'en avoient pas une seule «. *Emil. ibid.*

Voyons par la comparaison des témoignages, ce que l'avis de M. Rousseau

Arts (venoit-il de dire) *qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître à de jeunes personnes; leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, &c.* Voilà comment à force de contributions levées de toutes parts, M. R. vient à bout de former quatre volumes, & d'afficher le nom d'Auteur.

Il n'est rien de si beau que la vérité; mais il faut la chercher d'une maniere qui ne la fasse pas rougir des secours qu'on lui prête, & encore moins altérer les Livres où l'on apprend à l'aimer & à la connoître; agir autrement, ce n'est point prévenir en sa faveur.

» Faites pour la propreté comme pour » l'œcononie, accoutumez les filles à ne » souffrir rien de sale ni de dérangé; de » tenir chaque chose à sa place; mais » en même-tems évitez l'excès de la » propreté «. Rien de si décent que cette maxime de l'illustre Archevêque de Cambrai, *Educ. des Filles*, *c. XI.* & je suis éloigné de blâmer M. Rousseau d'y avoir

» mere, (poursuit cet excellent Auteur) » un oncle, tante, frere, sœur ou gou- » vernante, peuvent, sans avoir recours » à des étrangers, instruire suffisamment » les Demoiselles sur ces sortes de cho- » ses. *Part.* 2. §. *7.* & §. *13.* «. Il exhorte les parens à placer toujours un souris à côté des leçons de la sagesse, à se faire aimer de leurs enfans, à leur inspirer, mais sans user d'autorité, l'amour du travail, à faire ensorte qu'ils ne se trouvent nulle part si bien que dans la maison paternelle. Nous nous serions donc passé très-aisément des redites éloquentes de M. R. sur toutes ces choses. Il n'est gueres apparent non plus que le Philosophe de Geneve ait prétendu enchérir sur l'objet d'instruction si dignement rempli par cet Instituteur, pour avoir dit en termes un peu différens : *Je ne sçais s'il faut qu'un maître à danser prenne une jeune écoliere par sa main délicate, qu'il lui fasse lever les yeux, déployer les bras, &c.* Emil. T. 4. p. 66. *Dans les*

Arts (venoit-il de dire) *qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître à de jeunes personnes ; leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, &c.* Voilà comment à force de contributions levées de toutes parts, M. R. vient à bout de former quatre volumes, & d'afficher le nom d'Auteur.

Il n'est rien de si beau que la vérité ; mais il faut la chercher d'une maniere qui ne la fasse pas rougir des secours qu'on lui prête, & encore moins altérer les Livres où l'on apprend à l'aimer & à la connoître ; agir autrement, ce n'est point prévenir en sa faveur.

» Faites pour la propreté comme pour » l'œcononie, accoutumez les filles à ne » souffrir rien de sale ni de dérangé ; de » tenir chaque chose à sa place ; mais » en même-tems évitez l'excès de la » propreté «. Rien de si décent que cette maxime de l'illustre Archevêque de Cambrai, *Educ. des Filles*, *c. XI.* & je suis éloigné de blâmer M. Rousseau d'y avoir

acquiescé en ces termes : *Un des premiers devoirs de la femme est la propreté ; devoir spécial, indispensable, &c. sur sa personne, ses hardes, son appartement, &c. Cependant Sophie dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame.* Emil. T. 4. p. 137. Elle ne sera donc pas du nombre de ces jeunes personnes, auxquelles notre Genevois conseilloit, de *cultiver avec autant de soin les talens agréables, pour plaire aux maris qu'elles auront, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le Harem d'Ispaham.* Emil. T. 4. p. 62.

Lorsqu'on lit dans l'histoire de Perse, quels sont les agréables talens dont on fait cas au Harem ; la pudeur révoltée des rafinemens que la débauche y met en œuvre, ne laisse pas soupçonner qu'il soit possible de les présenter comme une source où les familles doivent puiser leur bonheur & leur amusement.

M. Rousseau, votre précipitation vous rend un mauvais office : il falloit peut-être qu'il en arrivât ainsi, pour que la

licence de vos Ecrits n'allât pas aussi loin que vous le souhaitez. Vous feignez d'abhorrer les délicatesses étudiées de la sensualité, mais c'est pour les présenter sous un aspect capable d'ébranler l'homme le plus attaché à ses devoirs. Combien d'Auteurs d'Anecdotes amoureuses, d'Apologistes des Dames, excellent dans l'art de peindre en beau, & demeurent avec cette frivole qualité ensevelis parmi les êtres inutiles au vrai bonheur! Je fais cette réflexion en me souvenant que le Philosophe de Geneve se plaît à orner le portrait de Sophie, à parer ses graces, à-peu-près comme le vieux Saint-Evremont esquissoit d'imagination les attraits postiches *de la femme parfaite qui ne se trouvera jamais.* » A la » premiere vûe (disoit ce Galant d'an- » tique mémoire) ont est touché de son » mérite sans le connoître. A peine a- » t-elle parlé qu'on la trouve la plus rai- » sonnable du monde. On se forme » comme par instinct les sentimens les

» plus avantageux de sa vertu & la rai-
» son consultée depuis, au lieu de dé-
» mentir la surprise, ne fait qu'approu-
» ver de si justes préventions «. *Œuv. Mêl. T. 2. c. 5.*

Assurément cette Emilie mériteroit d'avoir donné le jour à Sophie. Nous dirions sans hésiter, telle mere telle fille. *A peine celle-ci est-elle jolie au premier aspect; mais plus on la voit plus elle s'embellit. Elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne, elle ne le perd plus.* Emil. T. 4. p. 131.

N'en faisons pas à deux fois: venons aux amours d'Emile, puisque son Mentor en place l'histoire à la suite du portrait de Sophie. J'ai cru remarquer dans ceux de Caliste & d'Agatocle, tracés par Panage, le canevas sur lequel notre Genevois a brodé.

» Caliste est jeune & belle, spirituelle
» & sage. Agatocle n'est gueres plus âgé:
» il est bien fait & de bonne conduite.
» Son destin l'introduit par hazard dans

» la maison de Caliste, *comme Emile ar-*
» *rive chez le pere de Sophie, après s'être*
» *égaré dans des vallons où l'on n'apperçoit*
» *aucun chemin.* Emil. Tom. 4. p. 199.
» Agatocle fixe les yeux sur Caliste; un
» attrait puissant les ramene vers cette
» jeune beauté qui s'en apperçoit & qui
» rougit à son tour. Tous deux se regar-
» dent furtivement & s'aiment sans oser
» se le dire. Tous deux craignent, mais
» Caliste encore plus qu'Agatocle, d'être
» pris sur le fait l'un par l'autre, & tous
» deux l'étoient à chaque instant «. Voilà de très-beaux portraits; Panage qui les trace n'a pas désigné le pays où il a pris ses originaux; la moindre indication nous eût conduit peut-être dans la sale où M. R. reçut une si généreuse hospitalité & vit pour la premiere fois l'aimable Sophie.

Emile & Sophie ne se sont pas encore dit un mot & déja l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier, il est embarrassé, timide: ils ne se parlent

point ; leurs yeux baiſſés ſemblent s'éviter & cela même eſt un ſigne d'intelligence. Emil. T. 4. p. 214.

Me permettra-t-on une petite remarque ? Il me ſemble qu'on ne joue pas ainſi de la prunelle ;

Sans être pétri de matiere
Fort combuſtible & peu groſſiere.

Mais abſtraction faite du caractere de ces deux Amans, M. R. demande quel ſera le ſort des nouveaux époux ? *J'ai tiré leur horoſcope* (répond-t-il.) *Le plus heureux que des mortels puiſſent éprouver ſur la terre.* Voilà Jean-Jacques, Devin, ſans qu'on en puiſſe diſcerner d'autre raiſon, ſinon que M. Panage l'étoit auſſi en pareille conjoncture. » Agatocle & » Caliſte feront conſtans dans leurs » amours (avoit-il dit). J'oſe le prédire » & j'en ſais la cauſe, &c. «. *Les Mœurs 1748. partie 3. art. 1.*

J'ai honte d'employer à tranſcrire ces fadaiſes, peut-être plus de tems que M.

Suivez Chloë, elle sourit à l'un, parle à l'oreille de l'autre, soutient son bras sur un troisieme, elle les rassure tour à tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux, de ses rivaux. Ainsi mêlant artificieusement les dédains & les préférences, elle réprime la témérité par un regard sévére: elle ranime l'espérance avec un souris tendre....... Chloë ne veut se cacher qu'après avoir été vûe. Damis sçait l'arrêter, en feignant de ne la pas voir.... On diroit quelquefois, qu'elle s'apperçoit à peine de sa présence; mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vû. S'il parle, elle ne paroît point l'écouter, mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu.

Ce tableau est d'après nature : examinons les tentatives de M. Rousseau, pour en approcher.

» La femme reste à sa place, un petit » cercle se rassemble autour d'elle & » semble lui cacher le reste de l'assem- » blée : cependant, il ne s'y passe rien » qu'elle n'apperçoive.... Elle a vû ce » qui s'est dit tout bas, elle sçait ce

» l'espérance que vous ne jouirez en réa-
» lité. L'imagination qui pare ce qu'on
» desire, l'abandonne dans la posses-
» sion «. *Emil. T. 4. pag. 320.* Cependant M. Rousseau ne doute point qu'au bout de trente ans de mariage, une honnête femme, avec des graces, ne plaise à son mari, comme le premier jour. *Emil. T. 4. p. 189.* Mais il pense en un autre endroit, que l'état habituel du cœur perd toujours dans la possession de l'objet chéri : il y a de la contrarieté dans ces opinions.

Me voici comme entraîné malgré moi à parler de la coquetterie, cette peste des vrais sentimens, cette charlatanerie de l'amour, la foiblesse favorite du beau sexe & souvent l'écueil du nôtre.

Les caracteres qui peignent une coquette, dans Emile, se retrouvent au Dictionnaire Encyclopédique, sous l'article *Femme*. J'aurois bien envie d'en fournir toutes les preuves : il suffira de citer quelques traits décisifs.

» visage & le libertinage est au fond
» de leur cœur. Cette feinte modestie,
» elle-même en est un signe : elles ne
» l'affectent que pour pouvoir s'en dé-
» barrasser plutôt. *Quæ comedit & tergens*
» *os suum, dicit, non sum operata ma-*
» *lum* «. Emil. T. 4. p. 115.

Les Encyclopédistes observent que Chloë sçait également & dissimuler des desirs & feindre des sentimens. Qu'elle a rarement dans l'ame ce qu'elle a dans les yeux, & que ce qu'elle a fait en secret, elle se persuade ne l'avoir point fait. Des ressemblances si grandes dénotent que M. R. se prétend autorisé par bénéfice de compensation, à profiter d'un ouvrage accru de plusieurs articles qu'il y a fournis.

Je pense avoir démontré que le Philosophe de Geneve, n'est rien moins que timide à porter sa faux dans la moisson d'autrui. Aux preuves peut-être trop multipliées qui en ont été alléguées, ajoutons celles qui nous viennent des

» qu'un tel a pensé, &c. *T. 4. p. 97,* » *98.* Une femme qui veut conserver » plusieurs amans, persuade à chacun » d'eux qu'elle le préfére.... Vous serez » émerveillé de l'adresse avec laquelle » elle donnera le change à tous deux.... » Loin de les traiter de la même ma» niere, elle affecte de mettre entre eux » de l'inégalité : elle fait si bien que » celui qu'elle maltraite croit que c'est » par dépit «. *Emil. T. 4. p. 99.* Il y a sans doute des différences dans le coloris; mais laissons à part les drapperies & bornons-nous à l'exécution du dessein. M. R. s'exprime avec une délicatesse infinie sur la pomme de Galathée, & sa fuite mal-adroite : y a-t-il moins de connoissance du manége des femmes, dans l'article cité des Encyclopédistes ? *Chloë ne veut se cacher qu'après avoir été vue, &c.*

Le Philosophe de Geneve se plaint, que » l'on impose aux filles une gêne » apparente.... La modestie est sur leur

J'aime mieux renvoyer le Lecteur aux Livres de M. R. que de m'occuper à transcrire tous les passages analogues au texte de la Brochure qui guide ici notre Genevois. L'équité exigeroit que l'on reconnût les obligations qui sont dûes aux Ecrivains dont les travaux nous sont utiles. Ce que je viens de jetter sur le papier n'approche pas de l'élégance & de ce tour charmant que M. R. sçait donner aux matieres qu'il agite. Jamais on ne déguisa un lieu commun avec plus d'adresse : il lui échappe cependant quelques petits traits de galimatias, si toutefois ils lui échappent : car j'ai remarqué que c'est dans des endroits où une conclusion, par exemple, paroîtroit douteuse ou fausse, si elle étoit nettement tirée & clairement exprimée. Au lieu qu'en l'enveloppant de termes spécieux & ambigus, il éblouit ceux qui ne sont pas assez clairvoyans pour résoudre le Sophisme. Cet artifice est d'un homme d'esprit : mais est-il d'un homme de bonne foi ?

Intelligences de M. R. avec l'*Ami des Femmes*, Ouvrage très-ſpirituel, imprimé à Hambourg 1759. On verra que les raiſons données de la précocité de l'eſprit dans les perſonnes du ſexe, ne ſont au quatrieme volume d'Emile, qu'une redite de l'Auteur qui vient d'être indiqué. Cet honorable Citoyen, s'eſt attaché ſpécialement à convaincre les Dames, qu'il faut plus que du coloris, pour faire trouver dans leur commerce tous les avantages que l'on en doit attendre. Il a inſinué que l'empire qu'elles tiennent de la beauté, ne leur eſt donné que pour le bien de l'eſpéce humaine. Qu'il eſt dans leurs manieres encore plus que dans leurs traits, une douceur capable de fléchir la fierté naturelle de l'homme, qui ſi elle n'étoit temperée, dégénéreroit en férocité. C'eſt ainſi, pourſuit l'Ami des Femmes & M. Rouſſeau, ſur ſa trace, que les deux ſexes doivent être perfectionnés l'un par l'autre, &c.

clairement la diſtinction de l'amour de ſoi & de l'amour propre, que M. R. n'a pu, ſans ſe rendre ennuyeux, répéter la même choſe au ſecond Tome d'Emile, p. 163, dans le même ordre & preſque dans les mêmes termes.

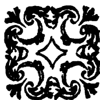
Ce n'eſt pas encore le plus fort argument contre notre Philoſophe : ſa Lettre concernant l'éducation des enfans de Julie, renferme je ne dis pas ſeulement des phraſes, mais pluſieurs pages qui ſont de nouveau incorporées aux verbiages éloquens de l'Inſtituteur d'Emile. Un ſeul article peut ſervir d'exemple : je prie le Lecteur de conférer la Lettre troiſieme, Partie cinquieme d'Héloïſſe, à la page 259 & ſuivantes du premier Tome d'Emile, il y verra très-diſtinctement, *que ſi la nature a donné au cerveau des enfans, cette ſoupleſſe qui les rend propres à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, &c. &c. &c.*

M. R. eſt un homme admirable qui

Si j'ai sçu me faire entendre, on a démêlé les replis d'une maniere sourde, à l'aide de laquelle M. R. foule & met en piéces, bon nombre d'Auteurs qui se croyoient à l'abri de cette vexation. Mais je n'ai point dit que non content de copier les Livres d'autrui, notre Genevois copie aussi les siens. Qu'arrive-t-il de cette petite supercherie ? On releve dans Emile la méprise de Hobbes, qui définit le méchant, *un enfant robuste*, T. I. p. 106, & l'on affecte d'oublier que cette remarque a sa place au Discours de l'inégalité. La note septieme, qui est à la suite du même Discours, m'apprend que dans la société humaine, le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Il ne falloit donc pas y revenir au premier Tome d'Emile, p. 234. La même note s'étend au long sur l'abus d'apprécier les Arts en raison de leur utilité réelle, &c. A quoi bon insérer ce principe au premier Tome d'Emile, pag. 76 ? La note douzieme établit si



roit pas son pareil, s'il ne se repro-
oit lui-même; il y réussit si bien que
opie vaut l'original. Rendons raison
ette conduite singuliere. Notre Ge-
ois avoit sur son bureau, diverses
iches telles qu'en ont toujours les
onnes dont l'ordinaire occupation
l'écrire. Il assemble, il met pêle-mêle
es ces esquisses, oubliant d'en avoir
tiré parti. Les volumes se multi-
nt sans que les Lecteurs soient plus
uits: mais le Libraire s'enrichit &
teur s'acquiert un nom.



AVERTISSEMENT.

L'Etroite union des études des enfans, avec les autres parties de leur éducation, me fait naître l'idée de placer à la suite d'Emile, les Paradoxes de M. Rousseau, sur la culture de l'esprit. Que dis-je? M. Rousseau n'a point ici d'opinion particuliere, quoiqu'il fasse pour le persuader. C'est un homme enguenillé des Ecrits d'autrui : un vrai frippier dans la République des Lettres. Depuis long-tems, il doit à ce petit négoce, l'étendue de sa frêle Renommée; chacun a son talent & sa vocation.

OBSERVATIONS

TOUCHANT LE DISCOURS

DE

M. J. J. ROUSSEAU DE GENEVE;

Sur le rétablissement des Sciences & des Arts.

vices, qu'enfante l'ignorance, & des vertus presque toujours unies à la culture des Lettres. Nos meilleures plumes célébrerent, à l'envi, le bonheur des peuples instruits. Un homme jusques alors inconnu, contraria ouvertement les Apologistes du sçavoir, & disposa les esprits à la bisarerie de ses idées, en commençant par avouer qu'il ne se soucioit point d'être entendu (*a*).

Ce préambule fit d'abord imaginer qu'il s'agissoit d'une piéce Arabe & Syriaque. Quelle fut la surprise de l'assemblée, à la vue d'un Suisse, qui avec les délicatesses de la Langue Françoise, sçavoit encore tirer parti de toute l'énergie qu'on attribue à la sienne ! Dans le premier enthousiasme, on donna d'extraordinaires applaudissemens à sa diction : c'étoit le seul talent qui lui fût réellement acquis. Mais personne ne s'avisa

(a) *Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.* Ce Vers d'Ovide tient lieu de devise au Discours de M. Rousseau sur les Sciences & Arts.

de reconnoître, ſous un coloris moderne, les inaltérables traits de Montagne, La force d'expreſſions, la hardieſſe des penſées qui caractériſent les *Eſſais* de ce Pyrronien, nous les retrouvons dans M. R. C'eſt dommage, que Montagne ignorât notre Poëtique : car dans cette partie, le Philoſophe de Geneve eſt au-deſſous de lui-même, & les Eſſais ſont preſque le ſeul Livre qu'il n'ait point mépriſé.

Avant de mettre en parallele Montagne & le Philoſophe de Geneve, étudions ſes conformités avec Lilio Gyraldi, homme d'eſprit, qui pour ſon amuſement écrivit en 1538, un Diſcours contre les Lettres & Littérateurs.

Il eſt certain que les rapports généraux entre ces deux Auteurs, ſont marqués d'une maniere bien ſenſible, par l'origine des Arts, ſous l'Emblême de Promethée; les Sciences avilies par l'abus des Livres, les diſputes de religion préſentées comme des ſources de ſcandale,

les Peuples ignorans préférés aux Nations instruites, la gloire de Rome & de Sparte en quelque sorte attachée au mépris des Lettres. Je me contente d'indiquer rapidement ces différens points, pour m'arrêter au trait le plus frappant, je veux dire, à l'usage des Sciences, relativement à la Religion.

M. Rousseau observe, » que dans les » commencemens de la Loi nouvelle, » ce ne fut point à des Sçavans que Je- » sus-Christ voulut confier sa doctrine » & son ministere. Il suivit dans son » choix la prédilection qu'il a montrée » en toute occasion pour les petits & les » simples.... Tous les Chrétiens cou- » roient au Martyre; tous les Peuples » couroient au Baptême: l'histoire de » ces premiers tems est un prodige con- » tinuel.... Sous prétexte d'exposer la » turpitude du Paganisme, on se jetta » dans l'érudition. On voulut montrer » de la science & du bel esprit; les » Livres parurent en foule & les mœurs » commencerent

de reconnoître, ſous un coloris moderne, les inaltérables traits de Montagne. La force d'expreſſions, la hardieſſe des penſées qui caractériſent les *Eſſais* de ce Pyrronien, nous les retrouvons dans M. R. C'eſt dommage, que Montagne ignorât notre Poëtique : car dans cette partie, le Philoſophe de Geneve eſt au-deſſous de lui-même, & les Eſſais ſont preſque le ſeul Livre qu'il n'ait point mépriſé.

Avant de mettre en parallele Montagne & le Philoſophe de Geneve, étudions ſes conformités avec Lilio Gyraldi, homme d'eſprit, qui pour ſon amuſement écrivit en 1538, un Diſcours contre les Lettres & Littérateurs.

Il eſt certain que les rapports généraux entre ces deux Auteurs, ſont marqués d'une maniere bien ſenſible, par l'origine des Arts, ſous l'Emblême de Promethée ; les Sciences avilies par l'abus des Livres, les diſputes de religion préſentées comme des ſources de ſcandale,

les Peuples ignorans préférés aux Nations instruites, la gloire de Rome & de Sparte en quelque sorte attachée au mépris des Lettres. Je me contente d'indiquer rapidement ces différens points, pour m'arrêter au trait le plus frappant, je veux dire, à l'usage des Sciences, relativement à la Religion.

M. Rousseau observe, » que dans les » commencemens de la Loi nouvelle, » ce ne fut point à des Sçavans que Je» sus-Christ voulut confier sa doctrine » & son ministere. Il suivit dans son » choix la prédilection qu'il a montrée » en toute occasion pour les petits & les » simples.... Tous les Chrétiens cou» roient au Martyre; tous les Peuples » couroient au Baptême: l'histoire de » ces premiers tems est un prodige con» tinuel.... Sous prétexte d'exposer la » turpitude du Paganisme, on se jetta » dans l'érudition. On voulut montrer » de la science & du bel esprit; les » Livres parurent en foule & les mœurs

» commencerent

» commencerent à se relâcher «. (*a*).

Ainsi s'exprime le Philosophe de Geneve; voici le texte de Lilio Gyraldi qui a rapport à ce passage. *His certè initiis crevit & aucta est Christiana pietas; illitteratos ac penè infantes hæc habuit primos magistros & invictos duces; quin si fari liceat, quoad in animis & puris mentibus & ad cœlestia tantùm intentis innixa est nostra religio, semper crevit, caput extulit.... Ubi verò cœptus est amoris ardor refrigescere & potiùs scriptis corroborari, & fulciri. Proh bone Deus! Quantum retrò lapsa est; penes nos dico contaminatos & malè affectos* (b).

L'emprunt n'est point douteux; mais pour mettre ses vols à l'abri du soupçon, M. Rousseau » promet de se dé» fendre à l'avenir par des raisons tirées » des Philosophes «. Cette maniere sub-

(*a*) Observ. de M. J. J. R. sur la Rép. qui a été faite à son Disc.

(*b*) Lilii Gyraldi Opera. *Basileæ*, 1580. per Thomam Guarinum, in-fol. pag. 421.

tile & détournée de déclarer qu'on n'a rien dû jusques alors aux Livres d'autrui, bien que l'on soit chargé de leurs dépouilles, ne sert qu'à soulever la critique, contre un amour-propre si mal entendu.

Le Philosophe de Geneve répéte mot à mot, d'après la Bruyere, *que les Princes voyent avec plaisir le goût des Arts agréables & des superfluités, qui nourrissent dans leurs sujets cette petitesse d'ame, propre à la servitude* (a). C'est d'après Hobbes, qu'il attribue à l'oisiveté l'origine & les progrès des Arts (*b*). Cet Anglois avoit dit avant lui qu'il *ne faut point de maîtres à ceux que la nature destine à faire des disciples*, avec cette notable différence que Hobbes applique son principe à Archimède & à Platon; au lieu que M. R. le fait tomber sur Bacon & Descartes (*c*).

(*a*) La Bruyere, neuvieme Edit. 1696. p. 320.

(*b*) Hob. Oper. *Amstelod.* 1668. cap. 46. *De Reg. Teneb.*

(*c*) Hob. *ibid.*

L'on ne niera pas que M. R. n'intéresse ses Lecteurs, ne les instruise même quand il parle du dépérissement du goût causé par le caprice de la mode, du crédit outré des Arts de pur agrément, de l'insensée prodigalité du luxe. J'en demande pardon à ses admirateurs : après les Ouvrages de l'*Ami des Hommes*, rien de cela n'annonce l'esprit inventif, le génie créateur. Je nomme celui-ci, plus communément connu que Werulam & d'autres Philosophes, qui dans tous les âges, ont réclamé les droits du beau & de l'honnête, contre le torrent des préjugés & du vice.

Je passe aux secretes intelligences, que se ménage M. Rousseau avec Michel de Montagne.

» Il regne dans nos mœurs (selon » notre Genevois) une vile & trom» peuse uniformité, & tous les esprits » semblent avoir été jettés dans un même » moule. Sans cesse la politesse exige, » la bienséance ordonne ; sans cesse on

» suit les usages & jamais son propre
» goût «.

C'est une vieille Observation de Montagne L. 2. c. 12. *A présent les hommes vont tous un train, & sont voués à certaines pratiques, ensorte qu'ils sont contraints de maintenir ce qu'ils n'approuvent pas.*

» Oublierois-je, poursuit M. Rousseau, que ce fut dans le sein même
» de la Grece, qu'on vit s'élever cette
» cité aussi célébre par son heureuse
» ignorance que par la sagesse de ses
» loix..... O Sparte ! opprobre éternel
» d'une vaine doctrine, tandis que les
» vices conduits par les beaux Arts, s'in-
» troduisoient ensemble dans Athénes,
» elle devint le séjour du bon goût, le
» pays des Orateurs & des Philoso-
» phes « &c.

Ce trait n'a coûté à notre Genevois que le léger embarras d'y mettre une diction châtiée. Montagne avoit écrit, L. 1. c. 24. de ses Essais, *qu'on alloit aux autres villes de Grece, chercher des*

Rhétoriciens, des Peintres & des Musiciens : mais à Lacédémone, des Législateurs, des Magistrats, des Empereurs. A Athénes on apprenoit à bien dire, là à bien faire : ici à se démêler d'un argument sophistique, là à rabattre d'un grand courage les menaces de la fortune.

» C'est, de l'aveu de M. Rousseau, » au tems des Ennius & des Terences » que Rome, fondée par un Pastre & » illustrée par des Laboureurs, commen» ça à dégénerer. Cette Capitale tombe » enfin sous le joug, qu'elle avoit im» posé à tant de peuples «.

Montagne ne s'éloignoit point de cette opinion. L. 1. c. 24. *La vieille Rome me semble avoir porté des gens de plus grande valeur, que cette Rome sçavante qui se ruina soi-même.*

» Nous ne sçavons ni les Sophistes, ni » les Poëtes, ni les Orateurs, ni les » Artistes, ni moi, (disoit Socrate & » M. Rousseau d'après lui) ce que c'est » que le vrai, le beau & le bon ; mais

» il y a entre nous cette différence ;
» que quoique ces gens ne ſçachent rien,
» tous croyent ſçavoir quelque choſe :
» au lieu que moi, ſi je ne ſçais rien,
» au moins je n'en ſuis pas en doute ;
» de ſorte que toute cette ſupériorité
» qui m'eſt accordée par l'Oracle, ſe
» réduit ſeulement à être convaincu que
» j'ignore ce que je ne ſçais pas «.

O Cuider combien tu nous empêche (s'écrioit Montagne) L. 1. c. 24. *Après que Socrate fut averti que le Dieu de la ſageſſe lui avoit attribué le nom de Sage, il en fut étonné : & ſe ſecouant par-tout, ne trouvoit aucun fondement à cette divine ſentence. Enfin il ſe réſolut qu'il n'étoit ſage, que parce qu'il ne ſe tenoit pas tel, & que ſon Dieu eſtimoit bêtiſe à l'homme, l'opinion de ſcience, & que la meilleure doctrine étoit celle de ſon ignorance.*

» Par combien d'erreurs mille fois
» plus dangereuſes que la vérité n'eſt
» utile, ne faut-il point paſſer pour
» arriver à elle ? Le déſavantage eſt viſi-

» ble ; car le faux eſt ſuſceptible d'une » infinité de combinaiſons, mais la vé» rité n'a qu'une maniere d'être «. Telle eſt la ſuite du Texte de M. Rouſſeau.

Montagne avoit dit en ſon langage Gaulois L. 3. c. 8. *Si comme la vérité, le menſonge n'avoit qu'un viſage, nous ſerions en meilleur terme ; mais le revers de la vérité a un champ indéfini : mille routes dévoyent du blanc, une y va.*

Le Philoſophe de Geneve penſe » que » le petit nombre de peuples préſervés » de la contagion des vaines connoiſ» ſances, ont par leurs vertus fait l'e» xemple des autres nations ; tels furent » les Scythes, &c..... Tandis que les » Arts ſe perfectionnent, le vrai cou» rage s'énerve «, &c.

Je trouve encore ici M. Rouſſeau d'accord avec Montagne, L. 1. c. 24. *Les exemples nous apprennent que l'étude des ſciences efféminé les courages. Les plus belliqueuſes Nations en nos jours ſont les plus ignorantes, les Scythes, &c.* Mon-

tagne se plaint aussi, L. 3. c. 9. de ses Essais, *que l'écrivaillerie semble être le symptôme d'un siècle débordé. Cet embesoignement oisif naît de ce que chacun se prend lâchement à l'office de sa vocation & s'en débauche.* Idée singuliere à laquelle M. Rousseau n'ajoute pour ainsi dire qu'une exclamation.

» Que devons-nous penser de cette » foule de Lettrés oisifs, & plût à Dieu » qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs » en seroient plus saines & la société » plus paisible.... Quand les Goths ra- » vagerent la Grece, les Bibliothéques » ne furent épargnées que par cette opi- » nion, qu'il falloit laisser aux Ennemis » des meubles si propres à les détourner » des exercices militaires «.

Ce trait historique & celui des guerres de Naples sous Charles VIII. finissent le vingt-quatrieme Chapitre du premier Livre *des Essais*, que le Philosophe de Geneve pouvoit aussi facilement indiquer sous le nom de l'Auteur,

qui les lui ſuggére, que par des expreſſions vagues & miſes, ce ſemble, pour dépayſer le Lecteur. C'eſt du même Chapitre qu'eſt tiré ce paſſage Latin, *poſtquam Docti prodierunt, boni deſunt :* ainſi traduit par M. Rouſſeau : » Depuis que » les Sçavans ont commencé à paroître » parmi nous, les gens de bien ſe ſont » éclipſés «.

M. Rouſſeau ſe croit fondé à faire tomber cette ſanglante apoſtrophe ſur nos Troupes. » De quel œil penſe-t-on » que puiſſent enviſager la faim, la » ſoif, les fatigues, des hommes que la » moindre peine rebute « ?

Si ce reproche eſt mérité, il faut croire que la France n'eut jamais de vrais braves ; car Montagne prétend que Tite-Live parlant des nôtres diſoit, *intolerantiſſima laboris corpora, vix arma humeris gerebant.* Eſſais L. 2. c. 9.

Notre Genevois ſoupire de ce qu'il n'y a plus d'amitié ſincére, » plus d'eſtime réelle, plus de confiance fondée.

» Les ombrages, les ſoupçons ſe cachent » ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & » perfide de politeſſe «. Rempli, comme il eſt, des Eſſais de Montagne, il paroîtroit ſingulier, qu'il n'y eût point remarqué la peinture d'un déreglement applicable aux hommes de tous les tems.

Nous ne cherchons qu'à ſauver les apparences & trahir cependant nos intentions & plâtrer le fait. Nous déſavouons notre penſée aux duppes de notre franchiſe en cherchant des conilleries. Eſſais L. 3. c. 10.

Voici encore bon nombre de penſées, où l'on remarquera ſans peine, l'intimité qui regne entre Montagne & M. Rouſſeau.

Montagne L. 2. c. 17. *Notre inſtitution a eu pour fin de nous faire non bons & ſages, mais ſçavans. Elle ne nous a appris d'embraſſer la vertu, mais elle nous en a imprimé l'étimologie. Nous ſçavons la décliner, ſi nous ne ſçavons l'aimer.*

M. Rouſſeau : » Dès nos premieres

» années, une éducation insensée orne » notre esprit & corrompt notre juge- » ment. On éleve à grands frais la jeu- » nesse, pour lui apprendre toutes cho- » ses, excepté ses devoirs «.

Montagne L. 1. c. 24. *J'aimerois aussi cher que mon écolier eût passé le tems dans un jeu de peaume, au moins le corps en seroit plus allègre.*

Rousseau : » J'aimerois autant, disoit » un Sage, que mon écolier eût passé le » tems dans un jeu de peaume, au moins » le corps en seroit plus dispos «.

Montagne L. 1. c. 24. *On demandoit à Agésilaüs ce qu'il étoit d'avis que les enfans apprissent? Ce qu'ils doivent faire étant hommes, répondit-il.*

Rousseau : » Que faut-il donc qu'ils » apprennent? Voilà certes une belle » question : Qu'ils apprennent ce qu'ils » doivent faire étant hommes «.

Montagne L. 1. c. 24. *Nous nous enquerons, sçait-il du grec ou du latin; mais s'il est devenu meilleur, c'étoit le principal*

& c'eſt ce qui demeure en arriere. Il falloit s'enquérir qui eſt mieux ſçavant, non qui eſt plus ſçavant.

Rouſſeau : » On ne demande plus » d'un homme s'il a de la probité, mais » s'il a des talens : ni d'un Livre s'il eſt » utile, mais s'il eſt bien écrit «.

Montagne L. 3. c. 8. *On voit tant d'ineptes ames entre les ſçavans : il s'en fût fait de bons artiſans, leur vigueur naturelle étoit taillée à cette proportion.*

Rouſſeau : » Tel qui ſera toute ſa vie, » un mauvais Verſificateur, un Géome- » tre ſubalterne, ſeroit peut-être devenu » grand Fabricateur d'étoffes «.

Montagne L. 3. c. 10. *Ceux qui ſçavent de combien d'offices ils ſont obligés à eux-mêmes, trouvent que nature leur a donné cette commiſſion pleine aſſez & nullement oiſive : tu as largement affaire chez toi, ne t'éloigne pas.*

M. Rouſſeau : » Laiſſons à d'autres » le ſoin d'inſtruire les peuples de leurs » devoirs ; & bornons-nous à bien rem-

» plir les nôtres ; nous n'avons pas be-
» ſoin d'en ſçavoir davantage.

Montagne L. 3. c. 3. *C'eſt un doux & mol chevet, que l'ignorance à repoſer une tête bien faite.*

Rouſſeau : » Il eſt une précieuſe igno-
» rance, tréſor d'une ame pure, qui
» met toute ſa félicité à ſe replier ſur
» elle-même «.

Montagne L. 3. c. 12. *Il ne faut gueres de lettres à former une ame ſaine.*

M. Rouſſeau : » Si les hommes étoient
» ce qu'ils doivent être, ils n'auroient
» gueres beſoin d'étudier «.

Sans que j'entre dans de plus longues diſcuſſions, l'on voit combien le travail du Philoſophe Genevois a été adouci par celui du Gentilhomme Périgordin. Des reſſemblances ſi marquées n'empêchent point le premier de ſe vanter
» d'avoir long-tems médité ſon ſujet,
» & d'y avoir mis des vérités qui ne
» frappent pas moins par leur évidence
» que par leur nouveauté «. En cela bien

différent de Montagne, qui confeſſe ſes emprunts avec une naïveté charmante. *Je m'en vais écorniſſant par-ci, par-là, les ſentences des Livres qui me plaiſent, pour les incruſter en cettui-ci, où elles ne ſont plus miennes.* L. 1. c. 24.

Si dans le Diſcours de M. Rouſſeau ſur le rétabliſſement des Sciences, il eſt quelque penſée brillante, quelque paradoxe éblouiſſant dont il ne ſoit point redevable à Montagne, il ne ceſſe pas pour cela d'être Plagiaire. Liſez le Diſcours ci-deſſus mentionné, de Lilio Gyraldi, intitulé, *Progymnaſma adversùs Litteras & Litteratos*; les doutes ſe diſſiperont, & M. R. demeurera chargé de l'opprobre qu'il mérite.

Il ne ſera pas hors de propos de dire quelque choſe de Carloſtadt & de Corneille Agrippa, deux hommes ſinguliers, qui vers le milieu du XVI[e] ſiécle, s'éleverent contre les Arts & les Sciences.

Carloſtadt, ami puis rival de Luther, exhortoit ſes diſciples à mépriſer les

connoiſſances humaines, pour ne s'attacher qu'à la lecture de la Bible. Il perſuada aux écoliers de Wirtemberg, de brûler leurs Livres, & d'apprendre un métier. Il ſe fit Laboureur pour leur en donner l'exemple : courut à Strasbourg, à Zurich, & en divers Cantons de la Suiſſe, s'offrant à tout le monde, au rapport de Moreri, & perſonne ne le vouloit.

Corneille Agrippa, avoit publié quelques années auparavant, ſon Traité *de la Vanité des Sciences*, où il tente d'établir, qu'il n'y a rien de plus dangereux pour la vie des hommes & le ſalut de leur ame, que d'être ſçavant. Mais outre que cet Ecrivain ne regarde ſon Diſcours que comme un jeu d'eſprit, en quoi il différe deja de M. Rouſſeau; il paroît n'avoir rabaiſſé les inventions humaines, que pour inſiſter ſur l'importance des vérités révélées. L'un néglige les faits pour s'abandonner à ſon imagination ; l'autre au contraire, marche

presque toujours, éclairé par le flambeau de l'histoire. Le premier d'un air enjoué, communique au Lecteur sa gayeté : le dernier remplit de son sujet, le présente sous l'aspect le plus grave, & s'inquiette peu d'amuser, pourvu qu'il instruise. Corneille Agrippa va droit à son but en décriant, chaque art, chaque science, chaque genre de vacation. Le Philosophe de Geneve, laisse loin de lui ces différens détails, pour embrasser, sous un point de vue général, les Arts & les Sciences & les assujettir aux principes de sa Philosophie. D'où j'infére que l'unité du sujet les rapproche, mais qu'ils n'ont rien de commun dans la maniere de le traiter.

FIN.

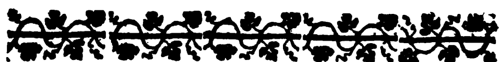


TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

LIVRES NOUVEAUX sous presse qui vont paroître & qui ne se trouveront que chez DURAND, Libraire, rue Saint Jacques, à la Sagesse.

* ELISABETH, Roman, par Mad. B. 4 vol. in-12. en forme de Lettres, 1766. *br.* 5 liv.

* Hist. de Misse Honora, ou le Vice Dupe de lui-même, Roman, traduit de l'Anglois, 4 volumes in-12. 1766. *br.* 6 liv.

* Plagiats (Les) de Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Geneve, in-12. 2 l. 10 s.

* Le même in-8°. pour servir de suite à l'Edition de ses Oeuvres in-8°. 5 l.

* Essais Historiques & Philosophiques sur les principaux Ridicules des différentes Nations, par M. G.... Dourk.... *br.* in-12. 1766. 1 l. 4 s.

* Recherches sur la Population des Généralités de Lyon, de Rouen & d'Auvergne, in-4°. 1766. 10 liv.

LIVRES nouveaux actuellement sous presse, ou nouvellement imprimés, ou réimprimés, qui vont paroître successivement. Ceux marqués d'une étoile, désignent les Livres de fonds, & les autres sont Livres d'assortiment qui se trouvent en nombre chez le même Libraire.

* Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, par Racine, in-4°. 15 vol. 1766. On distribuera les neuf premiers volumes dans le courant de Janvier, & les six derniers paroîtront à la fin de 1766.

* Anecdotes Historiques, ou Tablettes des Rois de France : nouvelle Edition, considérablement augmentée par M. D. 1766. 3 vol. in-12. 7 l. 10 s.

Nota. L'on trouve aussi, du même Auteur, les Mémoires Historiques & Critiques, & Anecdotes des Reines & Regentes de France, 4 vol. in-12. 1764. 12 liv.

* Histoire du Traité de Westphalie ou des Négociations qui se firent à Munster & à Osnabrug, pour établir la Paix entre toutes les Puissances de

l'Europe, composée principalement sur les Mémoires de la Cour & des Plénipotentiaires de France, par le Pere Bougeant, nouv. Edition in-4°. 3 vol. 1766. *sous presse.* 30 liv.

Hist. d'Henri IV. par M. de Perefixe, nouvelle Edition, in-12. 1766. *sous presse.* 2 l. 10 s.

Année Chrétienne, par le Pere Croiset, nouvelle Edit. considérablement augmentée, 1765. 18 vol. in-12. 54 liv.

Astronomie des Marins, in-8°. un vol. *sous presse.*

Avanturier (L') Hollandois, ou la Vie & les Avantures divertissantes & extraordinaires d'un Hollandois, avec figures, à Amsterdam 1766.

Bibliothéque Choisie de Littérature & d'Histoire, ou l'Esprit des Ana, 2 vol, 1765. 5 liv.

Clairval Philosophe, ou la force des Passions, 2 vol. in-12. 1765. 3 liv.

Collet: Devoirs de la Vie religieuse, dans lequel on résout les principaux cas de conscience qui regardent cette matiere, 2 vol. in-12. 1765. 5 liv.

Démonstration Elémentaire de Botanique, par Bourgelat, in-8°. un vol. 1755. *sous presse.*

Dieu, Ode, par M. Feutry, in-4°. 1765. 6 ſ.

Elémens & Traité de Géometrie, par M. de Puiſieux, un vol. in-8°. fig. 1765. 7 liv.

Epître ſur les Voyages, par M. Delille, Piéce qui a remporté le Prix de l'Académie de Marſeille. 12 ſ.

Eſſai ſur la Lecture, *brochure*, in-8°. 1765. 1 liv.

Eſſais Metaphyſico-Mathématiques, par Freval, 1 vol. in-8°. 1766. Amſterdam.

Guide (Le) des jeunes Mathématiciens, 1 vol. in-8°. 1766. Avignon.

Hiſtoire & Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Montpellier, Lyon 1766. in-4°. Tome I. *ſous preſſe*. 14 liv.

Lettres de Merence, in-12. 2 vol. 1766.

Matiere (La) Médicale Vétérinaire, par Bourgelat, in-8°. 1 vol. 1765. 5 liv.

Mémoires de Madame Batteville, ou la Veuve parfaite, par Madame le Prince de Beaumont, un vol. in-12. 1766. 2 liv.

Mêlanges d'Hiſtoire Naturelle, par M. Alleon Dulac, Avocat en Parlement & aux Cours de Lyon, 6 vol. in-8°. 1765. 24 liv.

Nouveau Diction. Géographique Portatif de la France, où l'on donne une connoissance exacte des Provinces, Gouvernemens, Villes, Bourgs, Villages, Fleuves, Rivieres, Abbayes, &c. 4 vol. in-8°. Avignon 1765. 16 liv.

Parfait (Le) Indigotier, in-12. 1 vol. 1766.

Pensées de Voltaire, 1 vol. Avignon 1765. 2 l. 10 s.

Pharsale (La) de Lucain, traduite par M. Masson, Trésorier de France.

Recherche sur l'époque de l'Equitation & de l'usage des Chars équestres chez les Anciens, où l'on montre l'incertitude des premiers temps historiques des Peuples, par le Pere Gabriel Fabrici, 1 vol. in-8°. 6 liv.

Réflexions sur les Hermaphrodites, relativement à Anne Grand-Jean, qualifiée telle dans un Mémoire de Me. Vermeil, Avocat au Parlement, 1765. 12 s.

Scipionis Gentilis Juris Consulti Opera omnia, in-4°. 8 vol. Neapoli 1765.

Socrate Tragédie en cinq Actes, 1765. 1 l. 10 s.

Traité des Maladies qui attaquent les

gens de Mer, un vol. in-12. 1766
Marseille. *Sous presse.*

Traité des Vapeurs, & des Affection vaporeuses des deux sexes, par M Pomme fils, Docteur en Médecin de l'Université de Montpellier, 1 vo in-8°. 1765. nouv. Edit. 4 liv

F I N.

gens de
Marſeille
Traité des
vaporeuſe
Pomme f
de l'Unive
in-8°. 176



gens de Mer, un vol. in-12. 1766. Marseille. *Sous presse.*

Traité des Vapeurs, & des Affections vaporeuses des deux sexes, par M. Pomme fils, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, 1 vol. in-8°. 1765. nouv. Edit. 4 liv.

FIN.









